



LE BISTOURI DES LARMES
Roman

RAMONU SANUSI

LE BISTOURI DES LARMES

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

Ramonu Sanusi

LE BISTOURI DES LARMES
roman

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

© Ramonu Sanusi

Le Bistouri des larmes
Roman

Première Edition 2005

ISBN: 978- 978- 48729- 4- 2

Graduke Publishers 2010
13b Water Reservoir Road,
Orita Bashorun, Box 14287,
Ibadan, Nigeria.

Printed by:
Bash-Moses Printing Company
P. O. Box 2028, Dugbe,
Ibadan, Oyo State, Nigeria.

Droits de reproduction réservés pour tous les pays.

À nos martyrs
Trop nombreux
Je dédie cet ouvrage
En souvenir de leur courage

Régina Yaou
Merci pour ton heureuse orientation

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

1.

Mandibou était jadis un village au milieu de la forêt tropicale dans le sud-ouest du Nigara, un pays considéré de nos jours comme une Chine en plein cœur de l'Afrique du fait de sa population à la croissance explosive. Par le passé, les produits agricoles tels que l'arachide, le café et le cacao y avaient attiré de grands investisseurs toubabs dont la plupart avait transféré tous leurs capitaux de l'Occident au Nigara. En effet, à la suite de la découverte de l'or noir au Nigara, tout changea brusquement, car tout le monde avait à présent le regard fixé sur cette ressource minière qui rapportait gros.

Très vite, des contrats furent signés entre les investisseurs toubabs et le gouvernement du Nigara. L'exploitation des gisements de l'or noir commença donc sans plus tarder. C'est ainsi que, peu à peu, la culture de rente, arachide, café et cacao, fut reléguée aux oubliettes. Même les paysans qui, à l'époque, travaillaient nuit et jour, pour voir leurs champs produire abondamment, se lassèrent et durent se contenter d'une agriculture de subsistance. Et il y avait bien de quoi : plus personne n'achetait ni arachide, ni cacao, ni café ; et même si, par extraordinaire, il était question d'en acquérir, c'était à un prix dérisoire qu'il fallait les céder. En outre, les paysans, s'étant rendus compte de cette exploitation orchestrée à leur encontre sous l'œil impassible du gouvernement du Nigara, avaient tout simplement décidé

de ne plus céder leurs produits à de tels prix. Chose dont on ne pouvait les blâmer.

Le peuple du Nigara est de race ébène. Bien que le pays comptât environ trois cent cinquante groupes ethniques, seulement trois d'entre eux étaient les mieux représentés –tant politiquement que socialement- et les plus heureux tandis que le reste constituait une minorité pitoyable et pauvre. À l'époque, le Nigara était divisé en trois régions par l'administration coloniale : la région du Nord, la région de l'Ouest et la région de l'Est. C'est dans la région de l'Est que sont éparpillées les ethnies minoritaires et, curieusement, c'est là que coule l'or noir du pays. Ironie du sort, le groupe minoritaire, originellement propriétaire de ce sol béni, ne profitait guère de ce que la nature lui avait offert. La nature avait peut-être eu tort, puisque les hommes les plus forts du Nigara empêchaient le peuple de la région de jouir de ce don qu'elle lui avait fait. Il régnait, à propos de cet or noir, une véritable loi de la jungle permettant au lion de saisir comme proies les animaux les plus faibles sans qu'il n'ait de comptes à rendre à qui que ce soit. L'or noir du Nigara faisait et ferait encore pleurer, comme le bistouri des larmes mouillerait, longtemps encore, les yeux de sa victime.

Le Mandibou, quant à lui, était situé dans la région ouest et ses habitants figuraient parmi les trois groupes majoritaires du pays ; il jouissait donc d'une certaine autonomie. Le Mandibou, bourg important aux yeux de

ses habitants, était considéré comme le berceau de ceux-ci.

Mandibou, beau village, était traversé par des sentiers étroits bordés de maigres cocotiers et de baobabs bien pleins. Sur les arbres séculaires du village, de petits singes aux yeux creux sautillaient de branches en branches laissant échapper des cris aigus. Des tourterelles et des pigeons, perchés sur les citronniers près des cases, roucoulaient et battaient des ailes pour montrer sans doute leur joie. Des tisserins s'envolaient en direction du ciel de temps en temps et venaient se percher de nouveau sur les arbres qu'ils avaient à peine quittés. Ils effectuaient des vols synchrones comme s'ils procédaient à un rite, car tout ce qui se passait à Mandibou avait une interprétation quelconque, explication que ne manquait de fournir le sorcier du village.

Des corbeaux étaient arrivés par vagues, comme un détachement militaire et s'étaient bruyamment posés sur le sol. A peine descendus sur la place du marché, ils avaient commencé à marcher lentement comme des tortues, sans aucune crainte d'être menacés par un passant. Les débris d'igname, les grains de mil et les fruits qui traînaient pêle-mêle à cet endroit n'aiguisaient nullement leur appétit ; en effet, contrairement à leurs habitudes, ils n'avaient pas en un clin d'œil tout ce qui se trouvait sur leur passage, mais mangeaient très peu comme s'ils n'éprouvaient nulle faim, laissant encore plein de débris qu'on aurait voulu voir disparaître de ces

lieux sales.

On ne voyait pas souvent des corbeaux à cette époque de l'année à Mandibou. Leur plumage, à la fois beau et laid, était plus noir que d'habitude et leur bec paraissait plus long. Que pouvaient-ils venir encore annoncer ? On se posait mille questions. Et tous étaient dans l'étonnement car, souvent, à Mandibou, l'apparition massive de corbeaux hors saison inquiétait beaucoup. Quand bien même leur arrivée apportait le bonheur à Mandibou, le court bonheur qui marquait leur arrivée à ce moment de l'année, était toujours terni par un malheur. Il y avait donc là de quoi s'inquiéter et parler pendant les jours à venir.

Ces corbeaux, qui venaient d'atterrir comme une nuée de sauterelles dans un champ, portaient donc un plumage annonciateur du bien et du mal qui devaient tomber sur Mandibou. D'ailleurs tout le monde à Mandibou savait bien que les corbeaux étaient des oiseaux maléfiques ; personne ne les tuait et personne ne les mangeait non plus. Habituellement, on les voyait pendant la saison des pluies et leur présence à ce moment-là laissait tout le monde indifférent. Mais en saison sèche, comme c'était actuellement le cas, leur présence sur la place du marché dérangeait. En ladite saison, ils allaient très loin du village et même dans les forêts les plus reculées pour s'occuper de leur petite vie en mangeant, dormant et construisant des nids où ils pondaient et couvaient. Seuls les serpents mangeaient ces oiseaux.

raison pour laquelle les corbeaux restaient tout près de leurs petits et ne les quittaient que lorsque ces derniers commençaient à voler. Quand les mères corbeaux restaient pour protéger leurs petits contre ces bêtes dangereuses, les mâles allaient chercher de la nourriture dans la forêt, nourriture qu'ils rapportaient sans tarder. Ces oiseaux se comportaient comme des humains sur ce point ; en effet, à Mandibou, lorsqu'une femme venait d'accoucher, c'était au père de famille que revenait la tâche d'aller chercher de quoi manger pour la mère et les enfants. Les habitants de Mandibou, à présent, savaient interpréter le message que constituait le plumage de ces corbeaux car ils l'avaient vu plus de deux fois et connaissaient bien la suite de l'histoire. Le beau côté du plumage de ces oiseaux, c'est-à-dire le côté droit, rappelait toujours le bonheur ; alors que le côté laid de leur plumage, c'est-à-dire le côté gauche, annonçait le malheur. C'est ainsi qu'on savait que quand ces créatures arrivaient pendant la saison sèche à Mandibou, il fallait s'attendre à ce double visage de la vie comme aux faces d'un couteau à double tranchants. C'était donc la signification donnée au manichéisme de ce plumage qu'ils portaient quand on les voyait en pleine saison sèche à Mandibou.

On en informa le chef du village; on fit des sacrifices pour apaiser les esprits, pour limiter les malheurs ; mais il est dit qu'après le bonheur, le malheur arrivera de toutes les façons, quels que soient ces

sacrifices. Les sacrifices ne pouvaient qu'atténuer le degré des malheurs ; ils ne pouvaient les empêcher totalement. Il fallait continuer quand même à vivre, continuer à s'amuser et à se soucier peu de ce qui au juste devait arriver et qu'on ne savait pas encore, par l'arrivée de ces corbeaux. Même Zoufou, le sage sorcier du village, n'était capable d'interpréter ni le bonheur ni le malheur que ces corbeaux venaient annoncer ; il ne pouvait donc que recommander des sacrifices aux gens du village à cet effet.

Le village de Mandibou était renommé pour ses fruits si juteux et si doux au palais. Ses mangues et ses oranges étaient sucrées comme le miel, ses grosses papayes, rondes comme des Calebasses, n'avaient point d'égales. Ces arbres fruitiers, quoique petits de taille, fleurissaient au même moment et leurs branches garnies de nids d'oiseaux aux yeux rouges comme du piment, s'étoffaient chaque jour davantage. Les abeilles et autres insectes battaient des ailes autour des arbres comme un petit cœur palpitant. Tout, partout, était en mouvement car le vent secouait les feuilles des arbres aussi. Les abeilles tournaient donc autour des fleurs, recueillaient des substances qu'elles transportaient dans leur ruche et revenaient aussitôt. Les lézards faisaient des va-et-vient sur des manguiers à la recherche de petits insectes qu'ils avalaient d'un coup. Leurs yeux tournaient dans leurs orbites comme ceux des caméléons qui, sur les mêmes arbres, happaient eux aussi les petits insectes qui leur

tombaient sur la langue.

Très haut dans le ciel, les éperviers volaient et semblaient tout minuscules. Dehors, tout semblait beau ; le ciel était d'un bleu clair et le soleil qui, à l'horizon s'était levé, rayonnait déjà. Les femmes et les hommes qui sortaient de leurs cases échangeaient d'interminables salutations. Elles étaient longues car les interlocuteurs demandaient toujours les uns aux autres comment se portait tel ou tel membre de la famille et ne s'en lassaient pas. Les plus jeunes, eux, mettaient genoux en terre pour saluer les plus âgés. Le droit d'aînesse étant très respecté, les plus jeunes n'appelaient pas non plus les plus âgés par leur nom. Même lorsque l'on rencontrait quelqu'un, l'on ne pouvait simplement saluer un membre de sa famille et continuer son chemin. La coutume voulait qu'il en soit ainsi.

C'était à la sortie de leurs cases que les gens du village avaient aperçu les corbeaux. Certains posaient les deux mains sur la tête en signe de peur, d'autres, le menton dans les mains, pour témoigner de leur inquiétude. Les adolescents et les enfants ne se souciaient que de leur ventre, sortant des cases des mangues, des goyaves et autres fruits à la main. Ils les mangeaient d'un coup comme des gorilles. Ces jeunes ne se disputaient pas les fruits et pouvaient manger autant qu'ils voulaient car, on l'a déjà dit, le village en regorgeait.

Les habitants des villages environnants accouraient à Mandibou s'approvisionner chaque année

en fruits, jacassant comme les fermiers qu'ils étaient. Les femmes, surtout, apportaient de gros paniers qu'elles remplissaient. Entre vendeuses et acheteuses. l'on s'entendait bien. Le commerce des fruits à Mandibou était, par ailleurs, une activité réservée à la gent féminine. les hommes étant occupés à travailler dans les champs. à cueillir les fruits et à récolter le mil.

Les chauves-souris dormaient silencieusement sur les branches des arbres à longueur de journée. alors que le reste du monde était en proie à une activité fébrile. La tête renversée, elles se reposaient afin de recommencer. une fois la nuit tombée, à pousser leurs cris de poussins. Ces bêtes couvraient tout le feuillage des arbres et ressemblaient de loin à des essaims d'abeilles. Les habitants de Mandibou, contrairement à leurs voisins. ne mangeaient pas de chauves-souris : chose qui permettait à ces insectivores de dormir paisiblement. Les rats palmistes qui, la nuit, mangeaient à moitié les fruits. s'étaient blottis le jour dans leurs trous car ils craignaient d'être tués. Tout le monde à Mandibou en voulait à ces bêtes à cause des dégâts qu'elles causaient : c'était toujours de nuit, quand dormait le village. qu'elles sortaient pour saccager les fruits. Les gens de Mandibou finirent par connaître le secret de ces bêtes, leur tactique. Il n'y avait donc plus de temps à perdre. Ainsi. profitant du moment où ces bestioles se trouvaient dans leurs cachettes, l'on cueillait tous les fruits.

Le marché n'était pas séparé du village car. tout

près des cases, les habitants de Mandibou avaient construit des sortes de hangars qui abritaient contre le soleil et qui, en même temps, servaient de lieux où les gens étalaient les produits à vendre. Et les femmes qui vendaient et celles qui achetaient, marchandait, criaient et pouffaient de rire, faisant entendre un véritable brouhaha. Ces bruits n'étonnaient plus personne dans le village et même ceux ou celles qui s'y rendaient pour la première fois s'habituait facilement à ce rythme de vie. À ce vacarme, s'ajoutaient les rayons de soleil qui tapaient fort et brûlaient les torsos des hommes, des femmes et des enfants à moitié nus. Le regard pâle des vieillards, assis à même le sol sous les arbres, semblait traduire leur fatigue. Ces derniers avaient le visage ridé et la peau du corps lisse comme celle d'un nouveau-né. Tout en chiquant du tabac, ils buvaient du vin de palme, chassaient les mouches qui se posaient sur les bords desalebasses contenant le vin. D'autres nettoyaient leur tabatière en tirant leur petite barbe blanche comme la queue d'un épi de maïs. Les enfants, grands et petits, le ventre bien plein, couraient dans tous les sens, exactement comme s'ils jouaient à cache-cache sur la place du marché.

Après avoir acheté leurs fruits, les femmes venues d'ailleurs, puisqu'elles venaient de différents bourgs et hameaux, portaient leurs gros paniers sur la tête et se dirigeaient chacune vers son village ou son hameau. Elles formaient des groupes et marchaient à la queue-leu-leu,

leurs enfants accrochés au dos comme des bébés chauves-souris sur la poitrine de leur mère. Avant d'emprunter le sentier qui menait à leurs villages respectifs, ces femmes déchargeaient leurs paniers dans un endroit qu'elles avaient choisi pour se dire au revoir. Les anciennes commerçantes connaissaient cet emplacement: il était unique et propre comme une église. Quelques arbres formaient une sorte de cercle autour dudit lieu qui était maintenant considéré par les femmes comme un espace sacré. Celles qui accompagnaient les habituées du lieu pour la première fois, suivaient les pas de ces dernières, imitant également tout ce que celles-ci faisaient aussi comme s'ils'agissait d'un rituel. C'était aussi pour ces femmes, une occasion de se reposer et d'allaiter leurs enfants avant de reprendre la route qui les mènerait à destination. En général, ces femmes n'étaient guère vêtues ; elles avaient tout juste au niveau des reins un petit pagne qui les couvrait. Le torse, souvent nu, laissait voir des seins aplatis par de nombreuses maternités pas toujours très espacées. Seules les jeunes femmes avaient encore des seins pointus, en épine de baobab. Qu'elles étaient braves, ces femmes, faisant tout le voyage nu-pieds, balançant les bras en marchant, telles des militaires pendant un défilé. Elles marchaient longtemps et traversaient des sentiers chauds comme une voiture Jeep traverserait le désert. Elles semblaient joyeuses et dévoraient les kilomètres qui menaient à leurs villages sans se soucier du chaud soleil qui brûlait tout sur son

passage. Oui, partout il faisait horriblement chaud. Le vent aussi était chaud et même l'eau que les femmes buvaient ne dérogeait pas à la règle. Vint finalement le temps où elles devaient se faire leurs adieux car il leur fallait attendre encore toute une année avant de se retrouver ensemble. Elles formèrent un cercle et entonnèrent des chansons qu'elles connaissaient toutes, puis se mirent à danser en sautillant sur la pointe des pieds comme de petits cabris. La plus âgée parmi elles, après cette danse, fit sortir des noix de cola qu'elle distribua rapidement à ses collègues après avoir invoqué les mânes de ses ancêtres pour les avoir gardées saines et sauvées l'année entière et pour que leur rencontre, l'année suivante, soit heureuse. Elle avait remis des noix blanches aux mères de familles et des rouges aux jeunes filles qui étaient dans le groupe. C'était une marque de respect pour les mères de famille. Les jeunes ne pouvaient pas recevoir les noix blanches maintenant, mais une fois devenues mères à leur tour. Les noix rouges symbolisaient la jeunesse et les blanches, la maturité et la sagesse.

Peu après ce rituel, les femmes partirent enfin pour leurs villages d'origine ; la cérémonie ayant eu lieu, elles étaient assurées d'un retour sans encombres dans leurs foyers. Les prières prononcées par la plus âgée d'entre elles et les rituels de cola -en principe attribués aux mânes des ancêtres à travers les incantations- devaient les protéger tout au long du chemin. De retour dans leurs villages respectifs, ces femmes devaient vite se remettre

à leurs besognes journalières en attendant la nouvelle saison où elles retourneraient s'approvisionner en fruits auprès de leurs camarades de Mandibou. Ces femmes étaient devenues comme des membres d'une même famille et non plus de simples amies car le lien qui les unissait était maintenant plus fort.

Les femmes de Mandibou -jeunes ou moins jeunes- qui étaient sorties vendre des fruits, s'armèrent quant à elles, de balais, sitôt les autres parties, pour nettoyer toute la place du marché. Les épluchures d'oranges, les pelures de bananes et autres ordures jonchaient, pêle-mêle, l'endroit. Courbées, ces femmes chantaient en s'activant avec une rapidité d'écureuil car elles voulaient que les lieux deviennent de nouveau propres comme si rien ne s'y était passé. Les enfants, noués au dos de leurs mères, se mettaient à pleurer quand celles-ci se courbaient pour balayer et elles se mettaient de nouveau debout pour les calmer.

Après cet exercice de nettoyage, les femmes tinrent une petite réunion et décidèrent de se rendre chez la grand-mère du village. C'était pour la remercier pour toutes les cérémonies qu'elle avait faites le jour précédant le jour de la vente des fruits. La cérémonie de la vente des fruits ne durait qu'un seul jour mais il y avait toujours un rituel le jour précédent et les femmes, sans exception aucune, y prenaient part. Cette vieille femme, communément appelée grand-mère, se nommait en fait Abibatou. De très grande taille, elle avait le visage ridé.

de même que la peau, mais l'on sentait en elle une force exceptionnelle malgré le nombre inconnu des années qu'elle avait déjà passées sur terre. Les femmes venues lui rendre visite tenaient un morceau de tissu blanc qu'elles secouèrent lorsque la vieille Abibatou apparut au seuil de sa case en entendant du bruit. Elles avaient d'abord déposé chacune une petite calebasse, contenant uniquement des colas blanches, devant la case de la vieille Abibatou avant de se prosterner pour la saluer. Celle-ci se tint debout devant sa case un moment, jetant ses bras en direction du nord et du sud, de l'est et de l'ouest en murmurant quelques mots. Elle commandait le respect et personne dans le village ne doutait de ses pouvoirs. Elle connaissait les écorces et avait aidé beaucoup de gens à Mandibou en les guérissant de telle ou telle maladie.

Après cette scène où la vieille Abibatou lança ses bras en direction de tous les coins du village, elle s'assit sur la natte de raphia et dit :

- Mes braves femmes, que la terre de Mandibou soit avec vous et que nos ancêtres vous gardent en bonne santé. Que l'année suivante nous retrouve toutes vivantes.

- *Asse, Asse, Asse*, répondirent les femmes en chœur pour approuver la prière que venait de dire la vieille Abibatou.

Une des femmes, qui sans doute avait été choisie par les autres comme leur représentante, prit la parole. Après avoir loué la vieille Abibatou, elle recula de

quelques pas du lieu où s'était assise la vieille et entonna une chanson que toutes les autres femmes reprirent en refrain.

Mandibou Mandibou
Nous les femmes de Mandibou
Ooo Mandibou
Nous te remercions Mama Abibatou
Toi *Iyalode* de Mandibou
Ooo Mandibou
Tu vivras longtemps pour nous
Oooo
Les chaussures dureront à tes pieds
Ooo Abibatou
Ooo Mandibou.

Les habitants du village étaient appelés aussi des Mandibou ; ils avaient certainement adopté le nom de leur village par respect pour leurs ancêtres qui, selon les dires de la vieille Abibatou, furent des hommes d'une très grande bravoure. Ceux-ci avaient résisté aux colonisateurs arabes et français dans les temps anciens. Ces envahisseurs avaient changé le nom de leur village mais cela n'avait guère duré, car ils étaient parvenus à les chasser loin de leurs villages. Les envahisseurs arabes néanmoins étaient revenus mais s'étaient abstenus de changer le nom du village, voilà pourquoi Mandibou était resté Mandibou de nom.

Les femmes passèrent la soirée dans la cour de la

vieille Abibatou et encombrèrent ce lieu comme des abeilles dans une ruche. Dans la concession de la vieille Abibatou, vivaient Bala, son petit-fils, et Rahina, la femme de ce dernier, femme au ventre rebondi. Celle-ci devait être enceinte de huit mois à peu près. Bala et sa femme se précipitèrent pour faire sortir de leur case des ignames cuites et des bananes afin de recevoir ces femmes. Toutes mangèrent et rejoignirent tard dans la nuit, la cour conjugale ou la maison parentale. Comme des chèvres parties tôt le matin à la recherche d'herbe fraîche et revenues le soir, tous les Mandibou s'étaient donc retournés paisiblement dans leurs demeures après les festivités.

Un vent sec souffla, entraînant un immense nuage de poussière, ce qui était caractéristique de la saison car des tourbillons se formaient ici et là à cette période de l'année. On attribuait souvent une interprétation mystérieuse à ce phénomène, car pour la plupart des gens, c'était une sorcière qui en était la cause. De nombreux villageois disaient que c'était le moyen par lequel la sorcière attrapait ses proies. C'était difficile pour les étrangers d'y croire, mais pour les ressortissants de Mandibou, c'était la pure vérité.

Quand survenaient ces tourbillons, les enfants, qui croyaient aveuglément à cette interprétation, se précipitaient toujours pour lancer des pierres en direction du tourbillon. Cette pratique, disait-on, brisait les pouvoirs de la sorcière. De loin, on entendait des chiens

aboyer en chœur ; l'écho de leurs aboiements retentissait désagréablement. Cela coïncidait bien avec l'arrivée des tourbillons et fortifiait les gens dans leurs croyances en la théorie sur lesdits tourbillons. Les chiens, selon les Mandibou, ont le pouvoir de voir les choses mystérieuses: c'était le don que le bon Dieu leur avait fait.

Le tourbillon avait vraiment disparu quelque temps après les jets des pierres des enfants dans sa direction. Après cette scène, le reste de la soirée se passa paisiblement; tout dormait dans le village sauf les hiboux et les chauves-souris.

À l'aube, les coqs commencèrent à chanter et à battre des ailes. Le village se réveilla pour reprendre son rythme habituel. Dans les cours, les femmes entassaient du bois mort dans les foyers formés de grosses pierres. bois auquel elles mettaient aussitôt le feu ; les flammes montaient rapidement. Sans plus tarder, elles y déposaient une marmite d'eau et préparaient de la bouillie de mil destinée à leurs maris et aux autres membres de la famille. Après s'être assurées que les hommes, qui devaient partir pour leur besogne journalière, avaient bien bu leur content de la bouillie, elles se servaient et gardaient le reste aux enfants, avant d'entamer leur travail du jour elles aussi.

Les hommes avaient donc repris le chemin de leurs champs tandis que les femmes étaient restées à la maison pour s'occuper des enfants et de la volaille. Les chasseurs avaient retrouvé la route de la forêt et s'en

allaient, portant en bandoulière ou sur les épaules, gibecières et fusils. Ils allaient souvent très loin et leur retour dépendait de plusieurs facteurs. Ahmad, le chef des chasseurs, ouvrait la marche, suivi des autres ; ils marchaient en file indienne et ricanaient comme des hyènes à cause des blagues de leur chef. Ahmad portait un vêtement taché de sang sur lequel étaient attachés des cauris et d'autres choses qui ressemblaient à des gris-gris. Les autres chasseurs portaient presque le même vêtement à la différence que le leur comportait uniquement des cauris. Certains d'entre ces hommes portaient des arcs, des flèches et des lances qui se balançaient au rythme de leurs mouvements. Ahmad était un chasseur redoutable qui ramenait toujours un lion, un buffle ou un sanglier. Ahmad, bien que de petite taille, n'avait cependant rien d'un nain non plus ; il avait une grosse tête aux cheveux toujours ébouriffés, des yeux très effrayants, aussi gros que les fruits du citronnier, le nez tout petit et des jambes très robustes. On aurait dit qu'il était un descendant de génies car il avait quelques traits de ceux que Zoufou le sorcier du village disait rencontrer dans la forêt. Selon les descriptions qu'en donnait ce dernier, les caractéristiques physiques d'Ahmad correspondaient bien aux leurs. Mais Ahmad n'était pas un génie quoiqu'il leur ressemblât ; les vieux du village avaient connu son père et sa mère avant que ces derniers ne meurent. Les habitants de Mandibou ne doutaient donc pas qu'Ahmad fût un être humain comme

eux. Ahmad marchait sur les pieds, riait comme un être humain et se nourrissait de la même manière que tous les habitants de Mandibou. Les génies ne riaient pas comme les êtres humains, ne marchaient pas sur les pieds comme les humains et n'avaient pas du tout le même régime alimentaire que les humains.

Avant son départ pour la chasse, Ahmad consultait toujours les mânes de ses ancêtres et faisait toujours des sacrifices. D'habitude, il immolait un coq au plumage rouge et en versait le sang sur un fétiche qu'il gardait dans un coin de sa case. Sur ce fétiche, on voyait des cauris, des noix de cola et des plumes de coq. Il prononçait toujours des incantations sur ce fétiche avant de partir à la chasse. Ce lieu était sacré et Ahmad ne permettait à personne de s'en approcher : ni sa femme ni ses enfants n'avaient le droit de rôder dans ce coin. La chasse pouvait durer des jours, des semaines ou des mois, cela dépendait des circonstances de cette chasse. Les chasseurs pouvaient, après avoir abattu un buffle, décider de retourner au village; ils pouvaient sentir venir un malheur et se dépêcher de rentrer au village. Les chasseurs avaient le don de savoir ce qui se passait de mal et de bien au village en leur absence. Une chose était claire : quel que soit le temps que les chasseurs passaient dans la forêt, Ahmad, lui, ne revenait jamais bredouille. Ahmad avait, disait-on, scellé une alliance avec un génie de la forêt et respectait scrupuleusement les termes de leurs accords. En retour, le génie permettait

à Ahmad de tuer les animaux qu'il voulait ; Ahmad faisait des sacrifices à ce génie, ce qui fit durer leur amitié.

Les festivités ne manquaient pas à Mandibou : tout était prétexte à célébration ; la vente des fruits, la moisson, la naissance d'un enfant, la mort d'un vieux parent, le mariage et d'autres événements. Les Mandibou revenaient toujours dans leur village quand ils s'étaient rendus quelque part pour une festivité quelconque, quelle que tardive que soit l'heure ; ils avaient gardé cette habitude qui datait du temps de leurs aïeux.

Lors de ces festivités, les Mandibou mangeaient, buvaient et dansaient beaucoup. Bien que travailleurs zélés, ils n'oubliaient pas cet autre côté de la vie, ils aimaient se réjouir et se divertir. C'était le moment où l'on voyait toutes sortes de danses et de danseurs. Les femmes, les hommes, les chasseurs, les lutteurs et les jeunes filles pubères sortaient pour danser ; certains sautaient très haut et retombaient sur leurs pieds. D'autres dansaient à reculons tout en faisant de petits sauts de cabris et en poussant des cris. On voyait aussi bien de bons que de mauvais danseurs mais l'ambiance était toujours « totale » et la prouesse de certains danseurs, inestimable. Avant les festivités, on voyait souvent des lutteurs occuper le terrain ; ceux-ci formaient toujours deux camps opposés. Les lutteurs du camp A, faisaient face aux lutteurs du camp B et s'empoignaient deux à deux. Ces lutteurs ne comptaient pas uniquement sur leur musculature « paysanne » (car ils étaient bien musclés).

Ils mangeaient toutes sortes de gris-gris la veille du combat ; certains gris-gris étaient faits d'écorces d'arbre qu'on ne trouvait que dans la forêt profonde. En dehors de ces écorces, ils se frottaient le corps avec d'autres gris-gris à base de graisse de lion, ce qui faisait briller leurs torses nus et glisser leurs corps dans les mains des adversaires. Les joueurs de tams-tams, qui souvent apprêtaient leurs instruments deux mois avant les festivités, frappaient fort sur le cuir de ces tam-tams qui étaient spécialement conçus pour les lutteurs. Ces tam-tams, en général, étaient plus petits que les autres tams-tams et produisaient souvent un son capable de vriller le tympan des sourds. Comme des serpents, les lutteurs s'entrelaçaient et les plus forts faisaient mordre la poussière à leurs adversaires ; une fois que ceci était fait, l'arbitre déclarait le nom du vainqueur et, souvent, le cadeau qui attendait ce dernier était une femme. La foule applaudissait le vainqueur tandis que le perdant était ridiculisé et n'avait même pas droit à un prix de consolation. Il lui fallait attendre une autre occasion, celle où il remporterait la victoire, pour espérer gagner une femme. C'était ainsi que les lutteurs se mariaient chez les Mandibou et c'est la raison pour laquelle cet événement précédait toutes les festivités. Ces femmes n'avaient pas le choix et épousaient les lutteurs victorieux qui les avaient choisies. Il arrivait cependant que ces femmes aiment un lutteur quelconque mais si ce dernier perdait le combat, il perdait aussi la femme qui l'admirait

et l'aurait voulu comme mari. Les femmes qui perdaient l'homme qu'elles préféraient à un autre, pleuraient à chaudes larmes. Malheureusement, rien ne pouvait changer ce sort ; elles devaient donc tout de suite oublier ce qui venait de se passer, accompagner le mari imposé chez lui à la fin des festivités et vivre avec lui pour toujours. Les vainqueurs, tout comme les perdants, dansaient lors des festivités ; tout le monde aimait danser et aucune loi n'interdisait de danser après avoir mangé à satiété.

2.

C'était la saison sèche car les herbes partout étaient mortes, le ciel était serein, le soleil à son zénith et les hirondelles voltigeaient encore dans le ciel. Le vent de l'harmattan soufflait et soulevait la poussière qui couvrait le visage et les torses nus des travailleurs. Certains villageois avaient les lèvres fendues, d'autres les talons déchirés par le froid sec de l'harmattan. Sous le chaud soleil brillant, les hommes armés de petits couteaux traditionnels et de faucilles coupaient les épis de mil et les entassaient dans un coin du champ. Les travailleurs entamaient des sillons l'un après l'autre et s'adonnaient à leur besogne comme s'ils étaient en compétition. Les mange-mil tournoyaient dans le ciel et retombaient de temps en temps d'un côté ou l'autre des champs pour picorer les épis selon le côté où se tournaient les paysans qui travaillaient avec ardeur. Ces oiseaux, rapides et goulus, pouvaient même dévaster tout un champ de mil en un rien de temps.

Les garçons, des adolescents qui avaient suivi leur père aux champs, s'amusaient à renvoyer ces mange-mil d'où ils étaient venus ; certains parmi eux avaient des lance-pierres et visaient ces oiseaux. Ils en tuaient, semant la panique au milieu de ces derniers qui s'envolaient aussitôt, allant se réfugier sur d'autres tiges de mil un peu plus loin.

Quoiqu'encore jeunes, ces adolescents montraient cette musculature propre aux paysans. Le travail du champ étant une besogne qui développe les muscles comme le sport, on ne pouvait attribuer leur physique robuste qu'à cette tâche qu'ils accomplissaient dès leur jeune âge. Les activités champêtres étaient chères aux Mandibou car c'était là leur seul moyen de subsistance. Tous le savaient et n'épargnaient aucun effort, à chaque saison, pour que les semailles se passent bien. Cette saison-ci, les récoltes étaient bonnes à Mandibou; les épis de mil étant plus gros que de coutume. Les tiges de mil s'étaient multipliées comme si on avait utilisé de l'engrais. Il y avait donc beaucoup à récolter ; les travailleurs semblaient ne pas prêter attention au soleil ardent qui brûlait leurs torsos nus. Il faisait vraiment chaud et les moissonneurs, de temps en temps, prenaient une petite pause pour se désaltérer. Il y avait là de grosses marmites pleines d'eau et donc de quoi boire à satiété jusqu'à la fin des travaux. Alors que les mange-mil piaillaient et dérangeaient, les sauterelles, elles, étaient plus inquiétantes. Elles volaient par nuées et couvraient tout le ciel ; infiniment plus dangereuses que les mange-mil, les sauterelles pouvaient ravager à la minute tous les épis de mil quand elles descendaient dans un champ. Les moissonneurs avaient des raisons de céder à la panique et se mettre au travail le plus rapidement possible pour éviter un désastre qu'ils ne pourraient aucunement prévenir. Quelle peste que ces sauterelles! Leurs thorax

augmentaient de volume au fur et à mesure qu'elles mangeaient mais elles ne se rassasiaient jamais. Leurs mandibules remuaient donc sans cesse, plus tranchantes que des faucilles. Ces sauterelles laissaient tomber leurs excréments à chaque minute comme si leur rapide digestion était similaire à celle des scarabées qui faisaient pareil à chaque instant, lorsqu'ils mangeaient dans les champs, en roulant des déchets d'animaux par eux transformés en boules.

Les hommes, qui suaient énormément dans l'accomplissement de leurs tâches, semblaient gais : il leur arrivait parfois de jeter leurs couteaux ou leurs faucilles en l'air d'une main et de les ressaisir de l'autre. Il fallait qu'avant le coucher du soleil le travail soit terminé. Ces paysans travaillaient comme s'ils avaient formé des groupes d'entraide car ils moissonnaient ensemble un champ aujourd'hui et le jour suivant, un autre. On voyait plusieurs groupes répartis dans différents champs et le travail allait vite. Les Mandibou aiment bien la culture du mil car on ne voyait pas d'autres plantes dans leurs champs. Depuis qu'ils avaient abandonné l'arachide, le cacao et le café à l'instar des autres paysans du Nigara, ils avaient œuvré pour le mil uniquement.

Souvent, après la récolte et les travaux champêtres, les Mandibou festoient et prennent un grand repos pour boire, allant de maison en maison, avant le commencement d'une autre saison de semailles. Les Mandibou étaient des gens très fiers car leurs récoltes

étaient toujours les meilleures comparées à celles des villages voisins. Tous leurs repas et boissons étaient à base du mil. Les Mandibou avaient des greniers où ils gardaient le mil. Ils le conservaient d'abord dans de grosses marmites qu'ils couvraient hermétiquement avant de les déposer dans les greniers de telle manière que ces provisions étaient à l'abri des rats palmistes et autres rongeurs.

Bala avait quitté très tôt la maison, y laissant sa femme et sa grand-mère. Il avait rejoint les autres moissonneurs et travaillait aussi dur qu'eux. Il pensait, de temps en temps, à sa femme et ainsi qu'au nom qu'il donnerait à leur enfant quand il naîtrait. À vrai dire, Bala était un bon mari, il prenait grand soin de sa femme et n'en voulait pas une autre. Ses amis, Samari et Maktar, avaient chacun deux femmes et une dizaine d'enfants. Bala, lui, attendait son tout premier enfant. Sa femme, Rahina, était très jeune par rapport à lui car il ne s'était pas marié à temps comme ses amis. Il avait décidé de s'occuper d'abord de sa grand-mère, la vieille Abibatou, car orphelin de père et de mère, il fut élevé par celle-ci. Bala tenait beaucoup à la vieille Abibatou comme les femmes du village de Mandibou, et lui témoignait également beaucoup de respect.

La moisson du mil était terminée ! Les hommes avaient fait tout le travail dans les champs. En effet, après la récolte du mil, ils avaient transporté au village les épis de mil qu'ils avaient mis dans des paniers. Ils avaient

préalablement brûlé les tiges de mil avant de rentrer et s'étaient assurés que tout était éteint avant leur départ. Au village, chacun avait le contenu de son panier c'est-à-dire le mil, sur la cour de sa case. Le jour, le soleil brillant le séchait et puisque c'était la saison sèche, on ne pouvait espérer que le soleil et non la pluie. Seulement, les Mandibou veillaient à ce que les chèvres, les moutons et les poules qu'ils élevaient ne les mangent pas. Après deux semaines, ils entassaient tous une grande partie de leur récolte dans des greniers. C'était de petites cases en argile au toit couvert de paille jaunâtre. Ces greniers résistaient à toutes les intempéries, quelle que soit la saison. Les Mandibou pouvaient donc dormir tranquillement après y avoir déposé les récoltes.

Le jour de la fête des moissons étant finalement arrivé, chaque concession devait préparer un grand repas et des boissons à base de mil la veille. Les femmes s'évertuaient donc à préparer les plats les plus délicieux, ceux qu'elles n'avaient jamais confectionnés de toute leur vie, comme s'il s'agissait d'une compétition. Les plats prêts, on aurait alors à les transporter sur la place du marché où la fête devait avoir lieu.

Bala, comme de coutume, s'était levé tôt le matin et aidait sa femme à la cuisine. Il glissa des bûches sous le foyer formé de trois grosses pierres. Sur ce trépied, il déposa une marmite devenue noire pour avoir été quotidiennement exposée au feu et à la fumée. L'eau contenue dans la marmite se mit aussitôt à bouillir et

Bala y ajouta de la farine de mil diluée dans de l'eau froide dans la marmite. Le contenu de la marmite s'étant transformé en bouillie, Bala y versa une grande quantité de farine et se mit à remuer le tout avec un petit morceau de bambou. Il tourna ce mélange à plusieurs reprises ; celui-ci se transforma, au bout de quelques minutes, en pâte. Bala forma des boules de couscous qu'il enveloppa dans des feuilles de bananiers et déposa dans une bassine.

Rahina, assise à côté de Bala, s'occupait de la sauce. Elle coupa en menus morceaux des gombos cueillis dans le petit jardin qu'elle entretenait derrière leur cour. Elle versa ensuite les morceaux de gombo dans une marmite d'eau qu'elle avait mise à chauffer. Elle y ajouta du sel et de la potasse pour que ramollisse la viande de buffle qu'elle venait de déposer dans la marmite du gombo ; le tout cuisait sur un feu dont les flammes montaient.

Après quelque temps, Rahina goûta la sauce pour en vérifier l'assaisonnement et elle prit un petit morceau de buffle qu'elle mangea pour s'assurer que la viande était bien cuite. Satisfaite, elle renversa le contenu de la première marmite dans une autre qui se trouvait juste près d'elle. Comme Bala avait fini au même moment, il aida sa femme à ranger les ustensiles de cuisine dans la case.

La vieille Abibatou était assise dans la cour mais ne pouvait leur être d'aucune utilité en raison de son grand âge. Cela, le couple le comprenait bien. La vieille

Abibatou, qui avait sorti sa pipe et sa tabatière, enfonça une large quantité de tabac dans la pipe et y fit glisser de la braise. Elle tira sur la pipe, exhala une bouffée de fumée et se mit à rire. Ce geste attira l'attention de Rahina qui aperçut les dents noirâtres de l'aïeule et se mit à rire aussi comme pour lui répondre.

Un petit chat blanc sortit de la chambre de Bala et sauta sur les jambes de la vieille Abibatou : celle-ci se mit à le caresser, l'appelant « Sourou », qui signifie « Patience » chez les Mandibou. Le chaton se mit à miauler comme s'il avait faim.

L'autruche, qu'élevait la vieille Abibatou, vint elle aussi se mettre à côté d'elle et se mit à danser certainement pour lui témoigner du respect ou manifester sa joie d'être auprès de sa maîtresse. La vieille Abibatou, de même, avait caressé Iwa, l'autruche. L'animal, qui semblait très heureux, s'agenouilla et resta coi auprès de la vieille Abibatou. « Iwa » signifie caractère chez les Mandibou. La vieille Abibatou aimait appeler ces deux animaux au même moment et finissait par dire "Sourou ni Iwa" ; ces deux mots mis ensemble signifiaient "la patience est un chemin d'or." C'était un proverbe chez les Mandibou et puisque la vieille Abibatou conseillait toujours la patience aux gens du village en toute chose, elle avait fini par donner à ces animaux ces noms qui leur seyaient bien.

Le temps passait rapidement ; il était maintenant environ trois heures de l'après-midi et le soleil était

encore au zénith comme s'il était midi. Hommes, femmes, enfants et vieillards, tous s'étaient rassemblés sur les lieux de la fête. Bala arriva un peu en retard car il fallait qu'il marche au rythme de sa grand-mère et de sa femme. Sourou, le chaton et Iwa, l'autruche, étaient restés à la maison et avaient reçu de quoi manger pour tout le temps que durerait l'absence de la famille.

La fête commença dès l'arrivée de la vieille Abibatou à qui on demanda, à peine assise, de bénir les plats. Cela fut rapidement fait et tout le monde se mit à manger. Les hommes, les femmes, comme les enfants, se servaient de leurs mains. Les hommes et les femmes mangeaient séparément, par petits groupes. Les jeunes enfants étaient près de leurs mères et mangeaient en écarquillant les yeux comme des hiboux. Parfois la morve leur coulait jusque sur les lèvres et ils la léchaient sans autre forme de procès.

Tous mangeaient sans mot dire ; c'était ainsi que le voulait la coutume chez les Mandibou car la bouche qui mange ne parle pas. Il y avait plein à manger et à boire. Les os de poulets étaient jetés aux chiens qui rôdaient aux alentours ; ils les avalaient goulument sans perdre du temps à les broyer. Ces chiens ne se disputaient même pas les os car il y en avait plus qu'assez pour eux, mais cela ne les empêchait pas de fixer leur regard envieux sur les gens qui mangeaient. Un chien, plus gourmand que les autres, s'était précipité sur un gros os que venait de jeter un homme. Le chien se mit à le broyer,

mais l'os lui rentra de travers dans la gueule et il n'arriva pas à s'en débarrasser. Il aboyait difficilement et faisait peine à voir. Les enfants, qui avaient fini de manger: riaient mais les adultes qui ne s'étaient pas rendu compte de ce qui se passait, continuaient de boire du vin de palme en se moquant les uns des autres. Un des enfants qui riaient attira l'attention de son père sur la scène. Les adultes tournèrent le regard vers le chien et se mirent à rire eux aussi. Quelques temps après, le sang commença à couler de la gueule de cette bête et ce fut à ce moment seulement que les adultes comprirent qu'il fallait agir sans tarder. Les adultes se saisirent du chien, forcèrent l'os hors de sa gueule et le relâchèrent aussitôt. Comme s'il avait appris une leçon, l'animal disparut de la scène de festivités en aboyant, laissant échapper des crottes. et ne revint plus.

Bala mangea et but beaucoup mais ne s'enivra pas. Il était un habitué de la boisson : tout le monde au village le connaissait pour cela. Dans son champ, il abattait souvent des palmiers et produisait du vin de palme fortement alcoolisé et dont il buvait tout seul la moitié de la jarre avant d'emporter l'autre moitié au village. Personne ne s'inquiétait alors pour lui car on connaissait ses habitudes. Ses amis avaient souvent convergé chez lui pour boire du vin de palme qu'il recueillait lui-même. Ceux-ci se retrouvaient bien vite soûls alors que pour Bala c'était à ce moment là, justement, que commençait la compétition entre buveurs.

De temps en temps, les retentissements de tambours se faisaient entendre et tout le monde s'agitait sur sa chaise, prêt à danser. C'était la partie de la fête que tous semblaient attendre. Les griots passaient de groupes en groupes -puisque les gens étaient ainsi répartis- pour faire l'éloge de telle ou telle personne et aussi rappeler la gloire des héros Mandibou. Bala traversa la foule des hommes et des femmes comme s'il cherchait un enfant égaré. Il saluait tout le monde et souriait comme un enfant à qui on remettait des bonbons. Le tohu-bohu n'était plus chose nouvelle à Mandibou, on y était habitué. Partout c'était des cris de joie, des pleurs d'enfants ou le jacassement des femmes car les femmes de Mandibou parlent avec beaucoup d'ardeur, surtout quand elles ne sont pas en train de manger. Certaines d'entre elles avaient beaucoup bu et se répétaient mille fois quand elles discutaient avec leurs camarades, et ricanaient comme des hyènes.

Ce fut le chef du village de Mandibou qui commença la danse. Il était entouré de ses quatre femmes et dansait au milieu d'elles. C'était en guise de respect qu'on laissa le chef du village ouvrir la danse. Celui-ci s'appelait Bakare, il était encerclé aussi de griots qui se prosternaient d'abord pour lui rendre hommage et commençaient ensuite à faire ses éloges. Le chef dansait bien ; il gambadait comme un cabri et suivait bien le rythme de la musique. Ses femmes semblaient gaies ; elles faisaient tourner leurs reins en dansant et les perles

qu'elles y avaient attachées cliquetaient. À leur cou, les colliers montaient et descendaient au rythme de leurs pas, puis retombaient sur leurs seins nus. Ces femmes, comme toutes les autres qui se trouvaient là, ne portaient pas de corsages, mais elles étaient joliment parées. Après quelques minutes, Bala, ses amis, Samari et Maktar et d'autres Mandibou, de tout sexe et de tout âge, se mirent à danser aussi. On voyait des gens lancer les bras et les pieds au rythme des tam-tams. Les joueurs de tam-tams et de balafons, comme affolés, tapaient fort sur leurs instruments recouverts de peaux tannées de mouton ou de chèvre. Les gens dansaient en cadence et poussaient des cris de joie.

Les lutteurs de Mandibou qui, entre-temps, s'étaient lancés dans des compétitions, dansaient comme des serpents. Ils roulaient par terre et se tortillaient comme dans un accès de folie. Ils n'étaient pas cependant fous, mais tout simplement heureux et manifestaient ainsi leur grande joie. L'euphorie était donc à son summum : on voyait évoluer de bons danseurs et on les admirait. Les femmes les entouraient et voulaient danser avec eux. Les mauvais danseurs ne rivalisaient point avec ceux-ci et n'attiraient que très peu de femmes.

La fête des *Egoungoun*, c'est-à-dire des mascarades de Mandibou, avait coïncidé avec la festivité des moissons. Ces *Egoungoun*, entretemps, avaient remplacé la danse, contraignant les danseurs à céder leurs places également. Les *Egoungoun* portaient de longs

vêtements qui leur couvraient tout le corps ; on ne voyait pas leur visage et ils faisaient un peu peur pour qui les voyait pour la première fois. C'était tabou de chercher à les démasquer pour voir leur visage et d'ailleurs personne n'osait le faire. Ils étaient très respectés par le chef du village et par les autres Mandibou à cause de leur puissance surnaturelle. On pouvait mourir pour avoir essayé de les démasquer ou être atteint d'une maladie incurable si on n'était pas frappé de mort en les démasquant. Ce jour de fête, les *Egoungoun* qu'il était interdit aux femmes de voir n'étaient pas sortis et voilà pourquoi elles étaient aussi sur les lieux de danse. En effet, si les *Egoungoun* appelés *Oro* étaient sortis ce jour-là, les femmes seraient restées à la maison jusqu'à la fin des festivités pour ne pas mourir. Les *Egoungoun* dansaient donc en soulevant la poussière. Ils étaient imbattables en la matière et cela était de notoriété publique ; on leur jouait souvent un tam-tam particulier car ils avaient d'ailleurs leurs joueurs de tam-tams spéciaux. Ceux-ci les suivaient toujours lorsqu'ils sortaient pour leurs festivités. Quand on entendait jouer ce tam-tam dans le village, tout le monde savait que c'étaient les *Egoungoun* qui passaient.

Tout en dansant, certains de ces *Egoungoun* crachaient du feu comme des dragons ; d'autres avaient du feu qui brûlait sur leurs vêtements mais, curieusement, ne consumait pas leurs vêtements. On en voyait parmi eux qui s'introduisaient une longue tige fer dans la narine

gauche et la faisaient ressortir par la narine droite comme des magiciens. En fait, à voir tout ce qu'ils faisaient, ils étaient plus que des magiciens. Il y avait beaucoup de mystères dans leurs actions, chose qui effrayait même les plus courageux. Les femmes, en général, préféraient les regarder de loin, mais celles qui étaient courageuses, les *Egoungoun* dansaient avec elles.

À un moment donné, pour ne pas empêcher les gens de continuer à danser, les *Egoungoun* se replièrent et allèrent faire le tour du village après avoir reçu des cadeaux. C'était ainsi que cela se faisait, il fallait leur donner de l'argent ou des noix de kola sinon ils ne s'en allaient pas. Seuls les hommes pouvaient prétendre au statut d'*Egoungoun* chez les Mandibou. Bien que la religion musulmane ait été imposée aux Mandibou, ils n'avaient jamais renié la plupart de leurs coutumes et c'est la raison pour laquelle ils observaient toujours la fête des *Egoungoun*. Les conquérants arabes avaient lutté pour mettre fin à cette pratique qui, selon eux, était condamnée par l'Islam, mais leurs efforts étaient demeurés vains.

La vieille Abibatou, assise sur un tabouret, secouait la tête qui obéissait au rythme de la musique : elle se mettait à chanter à tue-tête lorsque les joueurs battaient leurs tambours. Elle se souvenait sans doute du bon vieux temps où ses jambes encore solides remuaient comme celles d'un criquet lorsqu'elle dansait. À l'époque, encore jeune, elle remportait toutes les

compétitions de danse à Mandibou ; Les joueurs de tam-tams redoublaient et les gens ne cessaient de danser.

Bala sautillait de joie ; on pouvait le compter parmi les meilleurs danseurs du village. Il dansait avec Aminata, la sœur de sa femme; celle-ci dansait mieux que lui car la foule applaudissait à chaque geste qu'elle faisait.

Aminata était une jolie femme de taille moyenne et au teint ébène-clair. Elle avait toujours le sourire aux lèvres et prenait grand soin de sa personne, très consciente de sa beauté ; elle passait, en effet, beaucoup de temps à se parer. Les jeunes du village la convoitaient mais Aminata était une jeune femme indépendante. Elle choisissait ses hommes elle-même et leurs relations ne duraient jamais plus de six mois. Elle n'avait jamais aimé l'idée de mariage; elle aimait tellement la vie; elle faisait l'amour avec des jeunes hommes et disposait d'eux comme on dispose d'une bouteille de Fanta après en avoir bu le contenu. Ses victimes la trouvaient folle et surtout qu'elle chassait ces jeunes hommes au moment où ceux-ci étaient follement amoureux d'elle. C'est elle qui menait le jeu et faisait la pluie et le beau temps avec ces pauvres jeunes gens qu'elle éblouissait par sa beauté.

Une fois, lorsqu'elle revenait du marché, elle avait vu un jeune homme qui lui avait fort plu et avait complètement changé le plan de ce jeune homme qui la suivit chez elle. Aminata avait fini par habiter seule dans une des cases de ses parents, à quelques kilomètres de

ceux-ci. Malgré son fort désir de la liberté, elle voulait respecter ses parents en évitant d'amener ses amants chez eux. Ce jeune homme, qu'elle appelait Akim, se retrouva donc chez Aminata et oublia ses projets du jour comme un vagabond. Aminata était d'une folle sensualité : aussitôt qu'elle arriva chez elle avec Akim, elle se jeta sur lui et le déshabilla très rapidement. Les deux se collèrent l'un à l'autre, tels des serpents et se retrouvèrent sur le lit qui se mit à grincer comme un camion dont le poids total en charge dépassait la normale. Le corps d'Aminata tremblait; c'était sa façon de jouir : elle suffoquait et ses seins pointus piquaient la poitrine d'Akim à chaque mouvement qu'elle faisait. Ses fesses bombées imitaient les mouvements des ressorts d'un camion. Akim, qui était lui aussi un obsédé sexuel, tenait dur ; son sexe faisait des galops et il éjaculait sans repos comme un lion pendant des heures et des heures.

Les parents d'Aminata l'avaient instamment priée de se marier tout comme les jeunes femmes de son âge, mais elle n'avait jamais cédé à leurs pressions. On ne pouvait rien contre son attitude et on ne pouvait pas la renier non plus. Très jeune, elle avait montré son courage en refusant d'aller à l'école coranique de Mandibou où tous les parents envoyaient leurs enfants pour apprendre à lire et à réciter le Coran chez le vieil Amza. Ses parents l'avaient alors chassée de la maison pour refus d'obéissance. Aminata ne se fâcha pas mais alla se réfugier chez sa grand-mère qui la dorlotait et la traitait

comme un bébé. À la mort de cette dernière, ses parents la récupérèrent et finalement abandonnèrent leur projet de l'envoyer à l'école coranique de Mandibou, sachant qu'elle n'irait jamais. Ses parents avaient compris qu'elle n'était pas du tout têtue mais qu'elle voulait seulement être libre de faire ce qu'elle voulait. Aminata était aussi une jeune femme charmante et douce; elle avait un cœur d'or qui lui faisait partager ce qu'elle avait avec tous. Les gens de Mandibou pensaient que son seul défaut était qu'elle aimait trop les jeunes gens et ne pouvait pas s'attacher à un seul comme une puce s'accroche à une vache. Comme le disent les Mandibou eux-mêmes, l'être humain ne peut être sans défaut: ils s'étaient inspirés de cet adage et avaient fini par laisser Aminata tranquille : celle-ci menait sa petite vie comme bon lui semblait.

Le vieil Amza était connu pour son penchant à discipliner les enfants à l'école coranique de Mandibou qu'il dirigeait. En bon musulman, il avait gardé la barbe comme un Arabe pieux ; il élevait et vendait des chèvres et des moutons ; mais aux heures de prières, il abandonnait tout ce qu'il faisait pour aller prier. De tous les habitants de Mandibou, il était le musulman le plus fervent et cela tout le monde le savait. Les autres musulmans de Mandibou ne l'étaient que de nom, car ils ne pratiquaient pas cette religion comme l'avait recommandé le prophète Mohammed. Tout musulman devait prier cinq fois par jour et surtout à des heures précises car c'est ce que le Coran enseigne. Aux heures de prière, le vieil Amza

forçait ses enfants et ses élèves à faire la même chose. Il avait trois enfants : deux garçons et une fille. Sa fille Khadija était très intelligente mais son premier fils, du nom de Kabir, un taré, et son père ne l'aimait pas beaucoup. Le vieil Amza avait beau écrire des sourates sur des ardoises qu'il avait lavées avec de l'eau et le faire boire à son fils pour réveiller son intelligence, Kabir restait toujours un taré. Son benjamin, Abass, avait juste deux ans et on ne pouvait dire si lui au moins était intelligent ou pas puisqu'il ne balbutiait encore que quelques mots. Certaines personnes étaient étonnées de constater l'incapacité d'Amza à éveiller l'intelligence de son fils Kabir. Un Imam est un homme puissant auprès de qui l'on accourt pour solliciter de l'aide ; et aux gens de se dire entre eux que si le vieil Amza ne pouvait rien pour son propre enfant, il ne pouvait aucunement aider autrui à résoudre ses problèmes. Peut-être ne maîtrisait-il pas ce domaine car connaître le Coran est différent de savoir pratiquer les sciences occultes. Le vieil Amza enseignait bien les versets du Coran à ses élèves: il le faisait nuit et jour. On entendait toujours les élèves réciter le Coran la nuit à haute voix. Il écrivait sans cesse des sourates sur les ardoises de ses élèves et leur demandait de les effacer après avoir bien mémorisé ces versets pour les écrire de nouveaux. Encore qu'il percevait de l'argent de ses élèves pour ce service que leurs parents payaient toujours. C'était comme s'il faisait du commerce. cet homme de Dieu ! De plus, il demandait à ses élèves de

passer ramasser les déchets de son bétail qu'il gardait dans sa cour. S'il arrivait qu'un de ses élèves ne participât pas à cet exercice, il le chicotait sévèrement le soir à l'école coranique ou lui demandait de payer une amende pour éviter ce châtime. D'après ce qu'on apprit de ses élèves, le vieil Amza avait des manières un peu bizarres. Selon eux, si l'homme venait à l'école coranique le soir, portant une chemise noire qu'ils connaissaient bien, cette soirée serait mauvaise pour eux ; c'est-à-dire une soirée marquée par des bastonnades. Les élèves disaient également que si le vieil Amza portait un habit blanc, c'est qu'il avait fait une bonne vente de ses bêtes ce jour-là et que pour eux, ils étaient exemptés de bastonnades. Pour les éviter, les élèves priaient toujours pour que le vieil Amza vende ses bêtes, même s'ils faisaient cela à contrecœur. Les élèves de l'école coranique de Mandibou avaient bien étudié le vieil Amza et ne s'étonnaient plus de son comportement ou des manières avec lesquelles il dirigeait son école. Le vieil homme demandait souvent à l'un de ses élèves d'aller chez lui chercher la lampe à huile qui éclairait l'école le soir. Les élèves s'étaient entendus et demandaient à Malik, qui en était chargé, de verser en chemin une partie de l'huile que contenait la lampe. Ils avaient monté ce coup pour que la lampe s'éteigne vite et comme cela le vieil Amza leur demanderait de rentrer chez eux. Cela avait marché pendant longtemps et le vieil Amza ne s'en était jamais douté. Peut-être avait-il, entretemps, eut quelques

soupons, car il avait fini par apporter sa lampe lui-même. L'école coranique n'était pas loin de sa maison, alors que ses élèves venaient d'un peu loin.

Un jour, Aminata, la belle-sœur de Bala, rencontra le vieil Amza sur la place du marché : ce dernier lui demanda d'aller déposer chez lui le foin qu'il avait acheté pour son âne mais Aminata refusa. Le vieil Amza avait cette mauvaise habitude et ne se souciait même pas de savoir si les enfants qu'il rencontrait en chemin et qu'il envoyait faire une commission pour lui, avaient d'autres préoccupations ou non. Le vieil Amza fut ébahi face au refus d'Aminata. L'homme n'en revenait pas car personne ne lui avait jamais témoigné un tel manque de respect. Dans son for intérieur, il avait décidé de se venger de cette petite qu'il considérait comme impolie une fois qu'elle mettrait pied dans son école. Malheureusement pour lui, Aminata n'avait jamais rêvé d'aller ni à l'école coranique de Mandibou, ni à une autre.

Après la longue soirée de danse, Bakare, le chef du village de Mandibou, avait décidé de rentrer chez lui avec ses femmes. Les sujets immédiats, constituant la cour du chef Bakare, eux aussi, avaient dansé et raccompagné le chef du village à son palais : la danse se terminait pour eux quand le chef décidait de rentrer et ceux-ci n'avaient pas d'autre choix que d'obéir.

Les autres habitants du village étaient restés pour danser et à s'amuser jusqu'au petit matin. Bala avait raccompagné sa grand-mère et sa femme à la maison

mais il était revenu. La danse, pour les Mandibou, avait la même valeur que le travail ; voilà pourquoi ils lui consacraient beaucoup leur temps quand l'occasion s'en présentait, comme si la danse était elle aussi du travail.

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

3.

« Chacun porte en soi sa mort », disent toujours les Mandibou, affirmant ainsi que l'on sait toujours où l'on est né mais que l'on ne sait jamais où l'on va mourir.

Les Mandibou pensaient donc que seul le Bon Dieu savait toujours où l'être humain allait mourir et que c'était en quoi le bon Dieu dépassait tout autre être sur terre. De même, les Mandibou croyaient toujours que seul Dieu savait quand chacun de nous allait quitter cette terre et se conseillaient les uns les autres de toujours faire le bien. Toujours selon les Mandibou, le bon Dieu nous jugera avec le bien que l'on sera en train de faire au moment où la Mort, qui est son émissaire, viendra frapper à notre porte. Et si par ailleurs, au lieu de faire du bien, nous étions en train de faire du mal, quand la Mort venait frapper à notre porte, le bon Dieu devra nous juger pour ce mal commis. Ainsi, pour les Mandibou, la Mort était un personnage qui travaillait pour Dieu et connaissait la route menant chez tout un chacun sur terre. Donc quand le bon Dieu avait besoin d'une personne, il envoyait toujours la Mort frapper à la porte de cette dernière. Ceci étant fait, la personne quittait cette terre pour rejoindre, sans plus tarder, Dieu là où il vivait. La Mort était donc allée une nuit, quand tout le monde dormait à Mandibou, frapper à la porte de la vieille Abibatou sans que personne ne l'entende. C'était toujours ainsi que la Mort procédait.

personne ne la voyait venir et ne pouvait l'empêcher d'enlever silencieusement sa victime. Ce fut donc la semaine d'après les fêtes que la Mort visita la maison de la vieille Abibatou. La vieille femme s'était endormie un jour et ne s'était plus réveillée. La veille de sa mort, elle avait fait cadeau de sa volaille et d'une moitié de son mil aux parents des enfants pauvres du village. Ce qui signifiait que la vieille Abibatou avait fait du bien avant que la Mort vienne frapper à sa porte et qu'elle serait jugée par le bon Dieu à travers ce bon acte.

Le matin de cette journée funèbre, Bala alla tapoter la vieille Abibatou et se rendit compte qu'elle ne bougeait pas. Il crut tout d'abord à une blague mais poussa soudain un cri qui réveilla tout le village encore endormi. La vieille Abibatou n'était plus, elle avait rejoint ses ancêtres. Le village fut aussitôt rempli de tristesse et secoué par la mort subite de cette femme aussi douce qu'un bébé.

Les femmes de Mandibou étaient surtout celles que frappait ce deuil car Abibatou représentait beaucoup pour elles. Elles accoururent aussitôt qu'elles apprirent la nouvelle et s'abattirent sur le sol devant sa case. Tous pleuraient amèrement la disparition de cette adorable et vertueuse vieille femme. Bala fut vraiment choqué car il ne s'attendait pas à la mort de sa grand-mère à ce moment là. Il refusa de manger pendant des jours et maigrit comme un veau orphelin de mère. Le seul souhait de Bala était que sa grand-mère voie son enfant avant de

mourir. Malheureusement ce vœu ne put être exaucé. Il prit finalement courage et recommença à manger surtout qu'il lui revenait de consoler sa femme : Rahina pleurait nuit et jour celle qu'elle considérait aussi comme sa grand-mère.

- Rahina, il faut que tu cesses de pleurer car tes larmes ne vont pas nous ramener notre vieille Abibatou.

- Tu sais combien de fois elle m'est chère. Ne me dis pas que mes pleurs ne vont pas nous la ramener, ils peuvent certainement la ramener. Je prie d'ailleurs que l'enfant que j'aurai bientôt soit une fille.

-Et alors ? répliqua Bala en écoutant patiemment sa femme.

-Alors ? reprit Rahina, nous allons la nommer Abibatou, ou bien tu oublies la coutume de nos parents ?

-Bonne idée, fit Bala, prions alors ensemble le bon Dieu comme tu viens de le dire pour que ce soit une fille.

Les obsèques de la vieille Abibatou furent organisées par Bala, ses amis Samari et Maktar et les autres habitants du village. Brahima, le guérisseur et l'exciseur du village, s'empressa de rendre visite à Bala et à sa femme et prit la décision de leur donner un coup de main. Certains villageois étaient partis loin dans la brousse chercher du bois mort, d'autres étaient allés chercher du mil dans leurs greniers. Les femmes contribuaient à leur manière en apportant poulets et canards qu'on devait immoler lors des obsèques : Les

poulets aux pattes ligotées, étaient immobilisés et restaient calmement où on les avait déposés, les canards de même. Les chèvres, quant à elles, la corde au cou et attachées à des bosquets, bêlaient, le regard triste comme des bœufs que l'on conduisait à l'abattoir. Tout le monde apportait quelque chose et ce fut ainsi que la cour de la concession de Bala se remplit de cadeaux. Les Mandibou étaient très solidaires. Leurs aïeux avaient vécu de la même façon et avaient préservé leurs us qu'ils avaient transmis à leur peuple de génération en génération. Cette pratique fait que même de nos jours, tout le monde se connaît à Mandibou. La vie communautaire et surtout l'esprit d'entraide chez les Mandibou est exceptionnel. Voilà pourquoi ils ont toujours réussi dans leurs entreprises. Dès qu'un jeune homme devenait pubère, les gens du village lui offraient une daba, un coupe-coupe, des faucilles et des grains de mil. C'était une façon de préparer le jeune homme aux travaux champêtres puisque c'était leur activité principale. Quant aux jeunes femmes Mandibou, on leur faisait cadeau de paniers, de balais et d'arbres fruitiers dont elles prenaient soin.

Nuit et jour les gens du village convergèrent chez Bala et sa femme : c'était la coutume. Il fallait veiller le mort pendant un mois et pendant les trente jours qui font un mois chez les Mandibou, les gens devaient manger et boire chez Bala et sa femme. Le couple n'avait pas à s'inquiéter car c'étaient les gens du village qui apportaient tout ce dont l'un d'eux avait besoin pour

recevoir les visiteurs. Brahima devint, en raison de son âge, le maître de céans. On devait le consulter avant de prendre des décisions concernant quoi que ce soit pour les cérémonies d'enterrement. En outre, la vieille Abibatou et lui étaient des amis de longue date et cela, tout le monde le savait. La décision qu'il avait prise de tout superviser et de donner des consignes était pour lui, une manière de rendre hommage à son amie décédée, conscient du fait qu'un jour ou l'autre, il mourrait et voudrait un enterrement digne de son rang.

Brahima était un guérisseur réputé à Mandibou : il avait fait ses preuves, il y a de cela des mois, avec le cas des enfants qui toussaient comme des tuberculeux. Bon nombre d'entre eux, garçons et filles, avaient, cependant, peur de lui car il était aussi celui qui les avait presque tous circoncis ou excisé avec le bistouri qu'il gardait toujours dans sa poche.

Les femmes des villages voisins, qui étaient venues à Mandibou pour l'achat de fruits, étaient finalement toutes arrivées chez elles. Le lendemain, elles se retrouvèrent complètement épuisées par ce voyage effectué à pied, les paniers pleins de fruits sur la tête et la plupart des enfants au dos.

Après s'être nettoyyées et accordées un peu de repos, elles se précipitèrent au marché pour revendre leurs fruits avant qu'ils ne commencent à pourrir. Ces femmes venaient des villages et hameaux où l'activité principale était la pêche. Comme les femmes de Mandibou, elles

cuisinaient et vaquaient à d'autres tâches à la maison, mais n'allèrent pas à la pêche avec leurs maris. La pêche était réservée aux hommes et les femmes ne se plaignaient pas du tout, ayant déjà trop à faire. C'était donc seulement après trois jours qu'elles apprirent la mort de la vieille Abibatou. Elles la connaissaient bien et la respectaient autant que les femmes de Mandibou.

Sans perdre de temps, celles-ci demandèrent chacune la permission à son mari, pour se rendre à Mandibou puisqu'il s'agissait là d'une urgence et qu'elles ne pouvaient pas attendre toute une année avant d'aller saluer les gens. En outre, elles ne voulaient surtout pas manquer les obsèques de la vieille Abibatou. Avec l'accord de leurs maris, elles s'approvisionnèrent en poissons et se mirent en route sur le champ pour Mandibou.

Après une longue journée de marche sans la moindre halte, ces femmes atteignirent le village à la tombée de la nuit. Elles furent reçues par les femmes de Mandibou qui séjournaient toujours chez Bala et sa femme, c'est-à-dire dans la cour de la vieille Abibatou. Puisqu'il faisait chaud la nuit, l'on ne se préoccupa pas guère de dormir dans les chambres. Les peaux de bêtes immolées au fil des années servaient de couchette et comme ces femmes n'avaient pas oublié d'en apporter, elles les étalèrent après avoir pleuré et s'y couchèrent comme les autres. Elles avaient pleuré le soir de leur arrivée comme la coutume des Mandibou le voulait en

signe de respect. Elles étaient tout à fait sincères et ne versèrent pas des larmes de crocodile.

Bakare, le chef du village, était venu le second jour de l'arrivée des femmes des villages voisins pour les saluer, ainsi que Bala, sa femme Rahina et Brahima le féticheur et exciseur, qui était toujours là. Ce dernier n'oubliait jamais de faire sortir son bistouri, le bistouri des larmes, pour le nettoyer en attendant le jour où il devrait s'en servir de nouveau.

Le chef du village de Mandibou selon la coutume ne devait pas visiter le mort le jour même où la personne s'en était allée. Voilà pourquoi, il avait attendu quelques jours, avant de visiter la maison mortuaire. Il ne lui était pas permis de pleurer le mort non plus. Après cette visite, le chef qui était accompagné de quelques uns de ses notables, monta sur son cheval et retourna dans son palais. Le chef avait un cheval blanc et comme il était le chef des Mandibou, son cheval était le chef des autres chevaux du village. Ce cheval était paré différemment des autres chevaux et bien soigné par les palefreniers du roi.

Tout se passait bien dans le lieu funèbre quoiqu'on vît ceux ou celles qui arrivés pour la première fois pour présenter leurs condoléances, pleurer à chaudes larmes.

C'était la pleine lune et les nuits étaient aussi claires que les jours. On avait quand même allumé des feux de bois autour desquels les gens étaient assis comme

s'ils se réchauffaient. Les lucioles tournaient en groupe autour de ces feux: certaines quittaient et revenaient peu après tomber dans ces feux. Les gens autour du feu les admiraient, les larmes aux yeux, comme s'ils pleuraient ces bestioles qui tombaient dans les feux et mouraient sur le -champ.

Le vieil Amza était là et avait lavé le corps de la défunte : on avait recueilli l'eau de la toilette. C'était ainsi que l'on procédait chaque fois qu'une vieille personne mourait à Mandibou ; Cette eau était souvent remise aux parents du défunt ou de la défunte et ceux-ci devaient en ajouter une partie à leur propre eau de bain le soir même où le mort était enterré. Selon les croyances mandibou, cette pratique avait pour but d'augmenter la durée de vie des membres de la famille du défunt ou de la défunte. Quant aux jeunes Mandibou qui mouraient, on les lavait également avant de les enterrer mais l'eau recueillie était versée derrière les cases pour éviter que l'on ne meure jeune.

Amza enroula le corps de la défunte dans un pagne blanc après lui avoir rasé la tête et le pubis. Les cheveux et les poils de la défunte seraient enterrés dans la cour de celle-ci. Une fois accomplies les cérémonies marquant le nouveau voyage de la défunte, on l'enterra finalement à côté de sa case. Les gens disaient du bien de la vieille Abibatou sur les lieux de l'enterrement. Ces bonnes paroles qui émanaient de la bouche des hommes, des femmes et même des enfants selon la coutume mandibou.

étaient l'annonce du repos paisible qui attendait la vieille Abibatou au bout de son voyage.

Presque tous profitaient de cette occasion pour invoquer leurs ancêtres car les Mandibou ne les oubliaient jamais et cette invocation était toujours faite quand on enterrait un vieillard et non un jeune. Pour les Mandibou, cette vie est un marché et tous les gens présents sont venus vendre leurs articles et dès qu'ils finiront de les vendre ils rentreront chez eux. C'est ainsi que les Mandibou interprétaient la mort. Pour eux la vie et la mort constituent un voyage. La vieille Abibatou avait donc effectué son voyage. Un vieillard, qui était arrivé un peu tard, créa une grande émotion dans la foule en lançant cette phrase: "le plus gros arbre de la forêt s'est cassé." Les gens avaient regardé le vieillard courbé sur sa canne, et secoué la tête comme pour approuver ce qu'il venait de dire. Le vieillard avait le regard fatigué et triste ; il devait être de la même génération que la vieille Abibatou. Il se grattait la tête et les quelques cheveux qui y restaient étaient blancs comme le plumage du héron. Il tirait sur sa pipe et de fines larmes s'échappaient de ses yeux enveloppés dans la chair ridée des orbites. Peu après, il se mit à bâiller, exposant une bouche d'où presque toutes les dents avaient disparu ; il recula et alla s'asseoir sous un manguier, car il ne pouvait plus tenir sur ses deux pieds et sur le troisième qui était sa canne. Quelques personnes l'approchèrent, le saluèrent et lui donnèrent des noix de kola comme si on lui demandait

de faire les dernières prières. Le vieillard ouvrit la bouche et émit quelques mots à travers des lèvres qui tremblaient comme les feuilles d'un arbre dans le vent. Les gens échangèrent des salutations en murmurant comme s'ils ne voulaient pas déranger celle que l'on venait d'ensevelir. Ils s'éloignèrent de la tombe en marchant silencieusement, quoiqu'ils aient les pieds nus.

Après cela, Bala alla ouvrir la porte de la cage de l'autruche. La vieille Abibatou avait toujours beaucoup aimé cet oiseau ; celui-ci l'accompagnait toujours partout où elle allait. Les habitants de Mandibou reconnaissent facilement cet animal car il était beaucoup plus vieux que d'autres qu'on trouvait dans le village. L'animal, à peine sortit de sa cage, courut vers la tombe de la vieille Abibatou et s'y roula comme si elle exécutait les pas de danse d'une autruche mâle qui voulait séduire sa femelle. L'animal s'était roulé sur la tombe pendant longtemps ; ce qui semblait traduire le respect qu'il témoignait à son propriétaire ou à sa fidèle compagne qui venait de le quitter à jamais.

Les joueurs de tam-tams se mirent à battre fort leurs instruments après l'enterrement de la vieille Abibatou. Les griots, eux, faisaient l'éloge de la défunte et chantaient en même temps à haute voix. Hommes, femmes et enfants, une touffe d'herbes à la main, dansaient en cercle ; d'autres faisaient des pas à reculons comme s'ils voulaient sauter. Ceci dura toute la soirée ; même les femmes des villages voisins imitaient les

Mandibou dans leurs pratiques. L'autruche avait percé le groupe des danseurs et s'était mise à danser à la manière des autruches de la forêt. Bien que cette bête ait passé toute sa vie parmi les humains, elle n'avait pas oublié les manières de ses congénères de la forêt. Sa danse créa une ambiance particulière ; les enfants étaient distraits et riaient ; les hommes et les femmes, qui dansaient, imitaient l'oiseau.

Un inconnu était arrivé de l'on ne savait d'où : il devait certainement venir de très loin car il était poussiéreux de la tête aux pieds. Les cheveux tout ébouriffés, il portait un habit en lambeaux et n'avait pas de chaussures. Il salua les gens et ceux qui dansaient s'arrêtèrent lorsqu'ils remarquèrent la présence de cet homme étrange. L'inconnu n'avait pas l'air de quelqu'un qui avait faim mais on se précipita quand même pour lui servir quelque chose. Il accepta et s'assit à même le sol, ayant refusé la natte de raphia qu'une femme venait d'étaler. Quand l'inconnu ouvrit la bouche pour parler, il s'en dégagea une odeur nauséabonde qui aurait fait fuir n'importe qui. Personne ne recula cependant car la sagesse recommandait chez les Mandibou de toujours recevoir l'étranger et de le mettre à l'aise comme un parent. On ne se moquait pas de l'inconnu mais plutôt on s'occupait bien de lui, car on lui offrit aussi une jarre de vin de palme qu'il but aussitôt qu'on la lui présenta, comme s'il s'y attendait. Quand l'inconnu finit de manger et de boire, il remercia tous ceux qui étaient présents.

L'inconnu demanda à Rahina, la femme de Bala, de s'asseoir à côté de lui ; il pria pour elle et lui dit devant tout le monde que l'enfant dont elle accoucherait bientôt serait réputé un jour. Il ajouta que l'enfant devait connaître des moments de troubles dans sa vie, que ce dernier triompherait de certaines de ces difficultés mais n'arriverait pas à en surmonter une et que l'enfant même quand il grandirait vivrait toujours avec cette difficulté. L'inconnu refusa d'en dire plus sur le bien et le mal qui arriveraient à l'enfant, mais donna à tous que cet enfant ne mourrait pas. Il refusa aussi de révéler le sexe de l'enfant. Tous autour de lui réunis se regardaient; certains frémissaient comme des feuilles d'arbre car ils avaient un peu pris peur. C'était comme si cet homme était venu donner une explication concernant la présence des corbeaux qui étaient descendus la dernière fois sur Mandibou à ce moment de l'année où on ne les voyait pas.

L'inconnu avait disparu dans le vent après avoir prononcé ces mots. Les cœurs étaient glacés et il ne restait plus qu'à tout un chacun de reprendre le chemin de sa cour. Tard dans la nuit, les gens du village avaient donc regagné leur domicile et les femmes des villages voisins avaient toutes repris le chemin de leur village. L'autruche avait regagné sa cage elle aussi et tout était redevenu silencieux et morne dans le village.

La nuit était plus lugubre que par le passé ; la lune qui éclairait le village avait disparu, ainsi que les

étoiles. Les hiboux ne hululaient même pas : c'était un silence mort, un silence de mort. Dans la nuit profonde, quand dormait le village, la vieille Abibatou sortit de sa tombe. Elle entra silencieusement dans la chambre de Bala ; s'étant mise à côté de Rahina, elle lui posa les deux mains sur le ventre. Peut-être bénissait-elle Rahina et sa grossesse ; la jeune femme, qui dormait profondément, se retourna légèrement comme si elle avait senti quelque chose. La vieille Abibatou la quitta peu après, se tint au chevet de son petit fils Bala et le bénit aussi. Un vent frais souffla dans la case. Bala se réveilla mais ne vit rien et se recoucha. La vieille Abibatou était repartie car elle devait visiter tout le village avant le lever du jour afin de remercier tous les Mandibou pour les bonnes funérailles qu'on lui avait faites. La défunte devait aussi voyager, aller partout voir les Mandibou qui n'étaient pas au village ou n'avaient même pas appris sa mort pour leur dire adieu ; elle devait aller remercier aussi ceux ou celles qui étaient venus à ses obsèques. La défunte était rentrée dans la cage de l'autruche et l'avait touchée à la tête ; l'animal s'était mis à pousser des cris comme s'il pleurait encore. Il avait reconnu la vieille Abibatou mais la défunte avait disparu aussitôt et l'oiseau avait fermé les yeux en s'abattant sur le sol de nouveau.

Les femmes des villages voisins, après un certain temps de marche, s'étaient arrêtées là où elles se reposaient habituellement quand elles allaient acheter des fruits à Mandibou avant de se séparer. Elles s'étaient

couchées à même le sol autour des arbres ; certaines, qui avaient les yeux mi-ouverts, avaient vu une silhouette. La silhouette ressemblait à la vieille Abibatou mais avait disparu à un certain moment. Ces femmes avaient été tout de suite emportées par un long sommeil après cette vision. Les morts, chez les mandibou, ont un grand pouvoir ; la défunte, ayant senti que, parmi ces femmes qui dormaient, il en y avait qui l'avaient vu venir, les avait donc entraînées dans un profond sommeil par un air frais qu'elle fit souffler sur leurs yeux. La défunte les toucha toutes de ses mains avant de disparaître. Elle s'était promenée partout où se trouvaient ses amis pour les saluer avant l'aube. C'est pour cette raison que les Mandibou, avant de se retirer pour la nuit, laissent toujours quelques morceaux de tout ce qu'ils avaient mangé dans unealebasse à l'intention des morts. La défunte, ayant accompli sa mission, pouvait maintenant se réjouir d'avoir rendu visite aux siens et retourner dans sa tombe. Les Mandibou avaient beaucoup de respect pour leurs cimetières et gardaient toujours ces endroits propres et sains comme un lieu de culte. Quand ils se trouvaient face à des difficultés, ils visitaient ces tombes et appelaient leurs ancêtres à l'aide.

4.

Les jours s'étaient rapidement écoulés suite à l'enterrement de la vieille Abibatou et aux cérémonies pour que son âme repose en paix. Bala et sa femme attendaient toujours la naissance de leur enfant: ils préparaient son arrivée et avaient aménagé la chambre de la vieille Abibatou à cet effet. Rahina était au neuvième mois de sa grossesse et l'enfant pouvait arriver à n'importe quel moment. Elle se déplaçait lourdement et mangeait deux fois plus qu'avant sa grossesse. Bala s'occupait maintenant de certaines tâches de la maison, s'étant rendu compte que les tâches autrefois accomplies par sa femme à l'époque lui étaient devenues pénibles ces derniers temps. Et lorsqu'il sortait boire du vin de palme avec ses amis, Bala rentrait tôt à la maison. L'insouciance avait fait place à un sentiment de responsabilité. L'homme voulait éviter que sa femme n'accouche en son absence et ce d'autant plus qu'il s'agissait de leur premier enfant, et qu'il nourrissait une curiosité quant à la façon dont l'enfant viendrait au monde. Bala voulait surtout être le premier homme à toucher l'enfant. Il ne se souciait guère du fait que sa femme pourrait avoir des difficultés à accoucher car la vieille Abibatou lui avait appris le secret de la potion d'écorces de certains arbres, potions qu'elle préparait pour les parturientes qui, après l'avoir bu, accouchaient aisément. Bala avait beaucoup appris de cette magie des

plantes et des racines auprès de la vieille Abibatou et avait donc déjà préparé une potion pour sa femme. Rahina buvait, chaque jour qui naissait une partie de cette potion qu'elle versait dans une petitealebasse ; elle était confiante que tout irait bien le moment venu.

C'était le quarantième jour après la mort de la vieille Abibatou ; Rahina et Bala s'en souvenaient bien et avaient fait cuire de petits beignets qu'ils avaient distribués aux petits enfants du village pour clore les activités, afin d'apaiser l'esprit de la défunte. Cette pratique était très importante chez les Mandibou et personne n'avait jamais oublié les beignets du quarantième jour marquant la mort d'une personne âgée. Les Mandibou croient toujours que les morts ne les quittent jamais et que les morts voient tout ce que font les vivants. C'est pour cela que les Mandibou respectent autant les morts et se comportent de manière à toujours recevoir leurs bénédictions en ne contrariant pas leurs coutumes. Les Mandibou croient en la réincarnation : ils pensent que tous ceux qui meurent reviennent de l'au-delà, voilà pourquoi il faut toujours vénérer les morts pour qu'ils retournent dans la famille qui fut autrefois la leur. Ainsi, quand un parent âgé meurt et que, quelques temps après, un enfant naît dans cette même famille, on lui donne le nom de la personne morte. Si c'est un garçon qui naît, on lui donne le nom d'un père mort ; si c'est une fille, on lui donne le nom d'une vieille femme, membre de la famille à présent décédé.

Le soir, après la cérémonie du quarantième jour de la vieille Abibatou, Rahina sentit un air frais lui traverser tout le corps. Elle commença à gesticuler et à se tortiller quelque peu. Elle appela Bala qui faisait rentrer les poules et des poussins dans leur poulailler. Celui-ci s'empressa de rejoindre la case où il trouva Rahina qui poussait des soupirs.

Comme si Rahina attendait son mari, et l'enfant, son père, le bébé sortit finalement avec un petit cri. Comme pour toute femme à Mandibou, la potion avait donné le résultat escompté et tout s'était passé sans difficulté aucune pour Rahina. Bala prit le bébé, qui criait toujours, après avoir coupé le cordon ombilical.

C'était une fille. "Bienvenue, bienvenue, le nouveau-né est un étranger au monde." fit Bala en dansant. Rahina avait eu raison: il y a quelques temps quand Bala avait perdu sa grand-mère, Rahina avait proposé à son mari que s'il leur naissait une fille, elle portera le nom de la grand-mère de Bala récemment morte. Bala ne pouvait pas en décider autrement: la vieille Abibatou, apparemment, était donc revenue sous la forme du nouveau-né qui est une fille. La grand-mère était morte, la grand-mère était revenue. Bala tendit ses mains qui tenaient le bébé en direction des quatre coins de leur case. Il remerciait, par ce geste, les mânes des ancêtres parce que tout s'était bien passé comme prévu. Il remit ensuite l'enfant à sa mère qui l'attendait impatiemment, bien que le rituel auquel se livrait Bala

ne lui soit pas étranger. N'était-elle pas Mandibou elle-même ?

Rahina porta le sein à la bouche de l'enfant qui l'accepta et se mit à téter les yeux fermés. Elle les ouvrit quelques instants plus tard et donna l'impression de sourire à sa mère. Bala déversa dans un récipient le contenu d'une marmite où il avait fait bouillir des feuilles et de l'eau. Le liquide était jaune foncé et la vapeur s'échappait toujours de la marmite qu'il porta au feu de nouveau, en y ajoutant de l'eau. Il mélangea un peu d'eau froide au liquide qu'il venait de verser dans le récipient en forme de bassin et y ajouta une autre substance qui ressemblait à de l'encre. L'enfant fut trempé dans ce mélange et cria de nouveau. Sa mère le lava et l'enroula dans un morceau de pagne alors que Bala nettoyait le petit lit en bambou de feu la vieille Abibatou. Rahina, après avoir baigné l'enfant, entra à son tour dans cette chambre et déposa l'enfant sur le lit en bambou.

Bala avait rapidement chauffé la sauce de gombo, qui se trouvait dans la petite marmite à sauce, et prépara du couscous qu'il apporta à Rahina. Cette dernière, profitant du sommeil du bébé, s'était dépêchée de prendre une douche. Elle mangea tout le couscous avec la sauce de gombo au poisson sec que lui avait servi son mari. Elle lava ses mains et s'étendit sur le lit auprès de son enfant. Elle regarda l'enfant qui dormait profondément et respirait comme un chaton. Le sommeil finit par la gagner aussi : il se faisait déjà tard car le temps avait

rapidement passé et l'obscurité avait envahi les lieux. Quelques petites étoiles éclairaient à peine les sentiers de Mandibou et le village était calme. Seuls les croassements des grenouilles et le hululement des hiboux se faisaient encore entendre dans le lointain.

Bala fit un saut dans la nouvelle chambre de sa femme et s'aperçut que la mère et l'enfant dormaient profondément. Il traîna le pas jusqu'à sa chambre et se jeta sur le lit tout fou de joie. Ils dormirent tous paisiblement, sauf que, au petit matin, le bébé avait poussé des cris qui avaient réveillé sa mère ; celle-ci avait aussitôt porté le sein à l'adorable et petite bouche de l'enfant. Les coqs, à ce moment là, entonnaient leur cocorico, le muezzin appela à la prière. La maison d'Amza n'était pas très éloignée de la mosquée, il en était d'ailleurs l'imam. Il marcha rapidement, comme un écureuil qui saute de l'arbre à la vue d'une vipère.

Vers huit heures du matin, la nouvelle de l'accouchement de Rahina se propagea et les gens du village s'empressèrent pour aller voir le nouveau-né, c'est-à-dire la vieille Abibatou qui était revenue. Samari et Maktar, les amis de Bala qui s'étaient rendus chez lui le matin, avaient pris la responsabilité de propager la nouvelle.

Après la prière à la mosquée, Amza se rendit aussi chez Bala ; il y avait de quoi puisque c'était lui qui dirigeait la cérémonie de baptême. Brahima, l'homme au bistouri des larmes, était aussi présent parmi la foule

qui s'était déjà formée chez Bala et sa femme.

Les femmes de Mandibou, comme d'habitude, faisaient passer le bébé de mains en mains. Les jeunes femmes, attroupées là, observaient ce rituel et apprenaient ces pratiques comme des leçons auprès des femmes adultes mariées. Les femmes Mandibou aiment beaucoup chanter ; elles entonnaient donc des chansons à tour de rôle et battaient des mains tout en dansant en cadence. Le soleil brillait de toutes ses forces et la sueur coulait le long des corps des danseuses comme de l'eau qui coule dans un ruisseau.

Aminata, sœur de Rahina et belle-sœur de Bala, se trouvait au milieu de cet essaim de femmes qui dansaient ; elle était tellement joyeuse ! Pour avoir manqué de respect au vieil Amza alors qu'elle n'était encore qu'une enfant et en raison de sa vie de libertine, cette jeune femme suscitait peur et méfiance.

Aminata sillonnait la foule des femmes, dansait en titubant comme si elle avait bu du vin de palme et était devenue soûle par la suite. Son euphorie était visible ; elle ruisselait de sueur mais continuait de danser.

Ahmad était revenu de la chasse avec ses compagnons. On les avait vus rentrer un soir, des sacs en bandoulière remplis de gibier. Ils avaient tué un buffle après une semaine de chasse, l'animal fut dépecé et mis en morceaux dont ils avaient bourrés leurs gibecières. Tuer un buffle, après tout, était signe d'une bonne chasse ; l'animal pouvait nourrir le village entier pendant trois

jours au moins. Ils avaient donc décidé de rentrer au village comme s'ils avaient été informés de la mort de la vieille Abibatou ou de la naissance de l'enfant de Bala. Ahmad et ses compagnons, après avoir déposé le gibier chez eux, apprirent tout ce qui s'était passé en leur absence. Ils enlevèrent leurs tenues de chasse, enfilèrent d'autres vêtements et se rendirent chez Bala pour présenter en même temps leurs condoléances et partager avec le couple la joie de la naissance de la petite fille. Aussitôt, Ahmad le chef des chasseurs, décida de remettre le buffle, qu'il avait abattu et rapporté de la chasse, à Bala et à sa femme pour le baptême de l'enfant.

Le jour du baptême, finalement, arriva ! De très bonne heure, Bala se leva pour préparer la cour, lieu où se tiendrait la cérémonie. Le vieil Amza, après sa prière matinale s'était rendu chez Bala, son chapelet glissant entre les doigts. Chemin faisant, il récitait les sourates à tue-tête et hâtait le pas comme un enfant diarrhéique. C'était lui le maître de céans et c'était toujours lui qui s'occupait de la cérémonie des baptêmes du village et sanctionnait le nom que les parents avaient choisi en le rendant public. Il tenait un livre qui, apparemment, était le Coran dont il usait pour enseigner ses élèves.

Très peu de gens comme Amza sont restés de fervents musulmans à Mandibou de nos jours. Amza trimait pour enseigner le Coran à ses élèves et les forçant, par la même occasion, à pratiquer la religion islamique comme lui. Ses élèves et d'autres habitants du village.

qu'il convertissait de force, finissaient toujours par déserrer sa voie, c'est-à-dire la voie d'Allah dont il était le représentant à Mandibou.

Une fois hommes, femmes et enfants réunis chez Bala, Amza ordonna à Rahina d'apporter l'enfant. Amza prit le bébé et murmura quelques mots du Coran : "Bisimilahi Rahmani Rahim." Il sortit alors une lame de sa poche et rasa soigneusement les cheveux de la petite fille. Il sourit à la petite, montrant des dents jaunies par la cola. Amza éternua et annonça à la foule que Dieu avait déjà béni cet enfant. C'est ainsi qu'il ajouta les mots suivants :

- Allah Akbar ! Dieu est grand ! Cet enfant est venu du ciel avec son nom. Il y a quelques temps, la vieille Abibatou a été appelée au ciel. Que son âme repose en paix !

Amza profitait de l'occasion pour prêcher l'Islam et continua son discours en lisant un verset du Coran. "Le bon Dieu fait ses choses comme il veut et personne ne peut lui reprocher quoi que ce soit". Amza, enfin, proclama le nom de la nouvelle née publiquement.

- Cette fille va s'appeler Abibatou, dit-il. Il ouvrit son Coran, en donna la signification et ajouta que c'était un bon nom.

Les gens devenaient impatients, d'autres somnolaient car Amza prenait tout son temps; mais on arriva finalement au terme de la cérémonie et Amza dut remettre l'enfant à sa mère. Le petit panier, devant lui.

était plein d'argent; peut-être était-ce la raison pour laquelle Amza n'avait pas terminé sa cérémonie à temps. Il avait cette habitude et cela n'étonnait plus mais plutôt agaçait les gens. Amza espérait sans doute que le petit panier où on déposait de l'argent serait bien rempli avant qu'il ne mette un point final à cet exercice. D'autres personnes, les retardataires, arrivaient toujours à un moment et déposaient une pièce dans le petit panier. Amza se leva lourdement comme un enfant repu après avoir rempli ses poches de l'argent et des noix de cola déposés dans le panier. L'imam salua quelques personnes et prit le chemin de sa maison, heureux de savoir qu'on lui enverrait sa part de nourriture du baptême. C'était sans doute une façon honorable d'éviter les moqueries de quelques jeunes garçons irrévérencieux.

Au moment où se déroulait la cérémonie du baptême, Ahmad avait envoyé ses compagnons de chasse chez lui, et ceux-ci avaient ramené les morceaux du buffle tué au cours de la chasse. On les remit donc aux femmes présentes chez Bala ; celles-ci s'empressaient déjà de les préparer. Des grosses pierres qui constituaient le foyer jaillissaient de grandes flammes qui brûlaient les marmites. Certaines des femmes s'occupaient de cuisiner la sauce tandis que, de l'autre côté, d'autres entassaient de gros morceaux de bois dans leur foyer pour préparer le couscous de mil.

Les hommes, eux, se préoccupaient de boire du vin de palme ; il y avait des dizaines de jarres qui

n'attendaient que leur bon vouloir. Tout avait été prévu quelques jours avant le baptême et le vin de palme avait eu le temps de bien fermenter. Les noix de cola accompagnaient le vin en attendant que le repas soit prêt. On entendait des gens broyer des colas blanches et rouges. Les jeunes filles aidaient les femmes à cuisiner ; les jeunes hommes, eux, servaient le vin de palme aux hommes plus âgés.

Aux alentours rôdaient des chiens et des charognards qui attendaient les os ou des morceaux de viande jetés dans la cour. Ils rivalisaient pour ces miettes, mais les charognards s'envolaient quand les chiens aboyaient puis revenaient un peu plus tard. Quelques-uns de ces petits garçons ramassaient ces morceaux de viande, les couvraient de tabac et les rejetaient aux charognards. Ceux-ci se précipitaient sur ces morceaux empoisonnés ; ils les mangeaient sans rien en savoir. Pauvres oiseaux ! Après quelques temps, les jeunes garçons renvoyaient à coup de petits cailloux ces oiseaux qui s'envolaient. Ces charognards, après s'être envolés, perdaient complètement leur sens et retombaient lourdement sur le sol. Les jeunes garçons se mettaient à rire, ramassaient les oiseaux et les éventaient un moment. Quand l'effet du tabac se dissipait, les oiseaux retrouvaient leur sens et s'envolaient pour ne plus revenir comme s'ils avaient ainsi appris une leçon. Nul ne savait qui avait initié les enfants à cet acte de méchanceté qui passait pour un jeu à leurs yeux, tant ils semblaient gais

de voir ces créatures souffrir.

Vers midi, les plats étaient prêts : les femmes s'échinaient à servir d'abord les hommes, puis les jeunes hommes et les jeunes filles, avant de manger elles-mêmes ou de s'occuper des bambins juchés sur leur dos et qui pleuraient sans cesse. Le soleil brillait de toutes ses forces mais personne ne s'en occupait. De loin, le cri des singes, le hennissement des chevaux et le bêlement des moutons parvenaient à tous en écho. Les femmes apaisaient leur soif avec le vin de palme, tout comme les hommes. Les Mandibou aiment le vin de palme et cette boisson est consommée par tous. Les femmes des villages environnants, qui étaient venues pour les funérailles de la vieille Abibatou, étaient de nouveau là. Elles avaient contribué aux préparatifs du baptême et bien mangé comme les autres.

Akim, l'amant que s'était offert Aminata la dernière fois, surgit sur les lieux du baptême : Aminata courut vers lui et lui sauta au cou. Elle avait dû bien l'aimer celui-là, car ce n'était pas dans ses habitudes de courir vers ses hommes d'une nuit. Aminata le prit par la main et l'entraîna partout dans la foule comme on traîne une chèvre à qui l'on a mis une corde au cou et qu'on va vendre sur un marché aux bestiaux. Akim se laissa docilement faire car il aimait beaucoup Aminata. Akim était donc parti à cette cérémonie de baptême comptant retrouver Aminata. Il avait vraiment de la chance, car non seulement l'avait retrouvée, mais elle l'avait reçu à

bras ouverts. Aminata n'avait pas cependant changé ses habitudes ou sa tendance à faire les choses selon sa volonté. La présence d'Akim ne l'avait pas du tout empêchée de donner des baisers à beaucoup d'autres jeunes hommes qui dansaient et qui lui plaisaient. Akim ne put réprimer la jalousie qui le saisit et s'en alla lorsqu'il sentit qu'il était devenu la risée de ceux qui l'avaient vu dans cet état.

Abibatou, le nouveau-né, dormait dans son couffin car Bala lui en avait ramené un du marché la veille de son baptême. Sa mère se dépêcha de manger avant qu'elle ne se réveillât. Le ventre de Rahina était vraiment vide après avoir accouché. On avait servi un plat spécial à Rahina et elle devait manger tout ce qu'on lui servait si elle voulait reprendre sa forme et retrouver rapidement son énergie. Le bébé ressemblait beaucoup à la vieille Abibatou. Cette ressemblance avait vite confirmé l'idée de la réincarnation à laquelle croyaient les Mandibou car pour tous il n'y avait plus de doute, la vieille Abibatou était revenue.

5.

Les Mandibou attendent toujours sept jours après la naissance de leur enfant avant de le faire circoncire ou exciser ; c'est ainsi que leur coutume le voulait. Ils ne se faisaient jamais l'impasse sur ce rituel et les enfants qui étaient nés au même moment étaient excisés ou circoncis ensemble ; ceci dépendait du sexe de l'enfant. Et tous les enfants devaient passer par ce rite sans exception aucune. Pour les Mandibou, l'excision ou la circoncision était pratiquée quand l'enfant était encore bébé car trop jeune pour ressentir la douleur. Ceci n'était pas pourtant vrai et ils devaient le savoir car les enfants criaient de douleur quand on leur tranchait une partie du sexe. Les Mandibou faisaient aussi des scarifications à leurs enfants souvent sur les joues ; c'étaient des balafres qui allaient des oreilles aux lèvres. Les Mandibou, hommes, femmes et enfants portaient donc des balafres au visage comme marques d'identité.

Aux temps où naissait le bébé de Bala et de Rahina, Brahima s'occupait de cette pratique. Brahima, souvenez-vous en, était le maître exciseur de tout le village Mandibou. Les enfants qui avaient été excisés ou circoncis une fois grands, étaient malades à leur naissance et voilà pourquoi ils avaient dû attendre l'âge de sept ans pour subir cette opération. Beaucoup de ces enfants connaissaient donc Brahima, l'homme au bistouri des larmes; et ils commençaient à crier dès qu'ils le

voyaient. Ils avaient très peur de lui et s'enfuyaient dès qu'ils entendaient sa voix. Brahima avait une voix rauque, dandinait souvent en marchant comme un dindon. Son visage était couvert de bafabres spéciales; il appartenait à la caste qui avait comme métier d'exciser et de scarifier les enfants à Mandibou. Comme il était le dernier de sa famille, cette responsabilité lui revint totalement. Brahima avait deux femmes et des enfants tous balafrés et dont le visage ressemblait au pelage d'un zèbre.

Brahima était l'ami de la vieille Abibatou quoique cette dernière fût de trente ans son aînée. Ils s'entendaient bien car Brahima racontait beaucoup de blagues qui faisaient toujours rire la vieille Abibatou. De surcroît, Brahima lui était beaucoup utile car il n'allait pas aux champs comme les autres Mandibou. Il restait souvent à la maison et donnait un coup de main à la vieille Abibatou sans réticence. Il avait un côté bon enfant aux yeux de la vieille Abibatou à qui il tenait surtout compagnie. Brahima recevait du mil et d'autres cadeaux des parents des enfants sur lesquels il intervenait en dehors de l'argent qu'il percevait d'eux ; c'était professionnel dans son domaine.

C'était donc après le baptême d'Abibatou, le nouveau-né, que son excision devait avoir lieu, en même temps que celle avec les autres enfants nés et bien portants comme elle. Les mères devaient, le jour de la cérémonie, se rendre avec les enfants chez Brahima. L'homme leur demandait d'apprêter des noix de cola, une pièce de pagne

et 100 FCFA pour la cérémonie. C'était donc ce qu'il percevait des femmes, mais si on lui en donnait plus, c'était bien accepté. Dans la concession de Brahima, se trouvait un arbre bien fleuri et sous l'ombre que produisait cet arbre, Brahima avait installé un plancher bien lisse et plat. Il avait un long coussinet et un pagne qu'il étalait souvent sur ce plancher. Ce lieu était conçu pour ses opérations ; il n'avait pas besoin de lumière puisque l'exercice se faisait en plein jour.

Les Mandibou avaient beaucoup de respect pour Brahima qu'ils prenaient pour un homme appliqué car selon eux, il pratiquait bien son métier. Brahima était, à leurs yeux un homme plein de talent pour cette tâche héritée de ses parents. Bien que certains enfants soient morts suite aux pratiques de l'excision, pour les Mandibou c'était le sort qui l'avait ainsi voulu.

Brahima, après avoir soigneusement mis en place son dispositif, commença l'opération. On lisait la peur dans les yeux de ces femmes soumises mais en même temps, on les voyait serrer les dents et verser des larmes quand les opérations se faisaient sur leurs enfants. Chacune d'elles attendait son tour en tenant son enfant serrée contre sa poitrine.

La première femme passa devant Brahima avec son enfant; celui-ci prit l'enfant des mains de sa mère et le déposa sur son plancher horizontalement. Deux jeunes hommes étaient à ses côtés, c'était sans aucun doute ses assistants. L'un s'appelait Ali et l'autre Mamadou. Ces

jeunes hommes étaient costauds, ayant presque le même gabarit; la vingtaine, ils avaient le regard furtif et s'empressaient de suivre à la lettre et avec dextérité les consignes de Brahima. Ces jeunes hommes n'étaient pas du tout des débutants, à voir leur compétence à accomplir les tâches qui leur étaient dévolues. Rapidement, Ali et Mamadou écartèrent les jambes de la petite fille que la mère venait de tendre à Brahima. La petite fille arrachée à sa mère se mit à hurler et l'écho de ses cris retentissait comme une sirène annonçant le passage du président de la république bananière du Nigara.

Faut-il dire qu'au Nigara, lorsque le chef d'Etat traversait une rue quelconque, on entendait de loin, la sirène de sa limousine blindée. Cette sirène prévenait les gens pour qu'ils désertent les routes pour ceux qui marchaient et signalaient à ceux-là qui conduisaient de dégager leurs voitures des routes. Brahima ne se préoccupait pas des cris de la fillette mais sortit son bistouri de sa gaine, fixa le regard sur le petit sexe du non moins petit corps immobilisé par Ali et Mamadou. De sa main gauche, Brahima ouvrit le sexe de la petite fille et actionna le bistouri. Il sectionna le clitoris de la fillette qui se mit à crier plus fort et à verser des larmes chaudes. La mère, qui se tenait de l'autre côté, éclata en sanglots également. Pauvre femme, que pouvait-elle y faire ? C'était la coutume !

Brahima sortit ensuite de sa poche un liquide qu'il utilisa pour arrêter le sang qui continuait de couler du

sexe de la fillette. Le même exercice se répéta pour les autres fillettes qui laissèrent entendre des cris de douleurs et versèrent des larmes comme leur mère lors de ce rituel.

Enfin vint le tour d'Abibatou, le nouveau-né. Rahina grelottait car elle avait vu les autres fillettes et avait pleuré avec elles et avec leurs mères. Elle prit quand même courage et pria le bon Dieu et même invoqua les mânes de ses ancêtres pour que tout se passe bien. Brahima prit Abibatou de ses mains et demanda à Rahina de se mettre à côté des autres femmes qui portaient leurs fillettes, fillettes toujours en pleurs par ailleurs. Brahima était un homme autoritaire et elle ne voulait pas du tout le contrarier. Rahina fit donc ce que Brahima lui avait demandé, sans mot dire.

Ali et Mamadou avaient pris Abibatou et l'avaient allongée horizontalement juste comme ils l'avaient fait avec les autres enfants. Abibatou gémissait. sa mère Rahina souffrait tandis que Brahima ruisselait de sueur. Les larmes ne cessaient pas de rouler sur le visage de toutes ces mères qui serraient leurs filles contre leur poitrine et les allaitaient pour les calmer. C'était comme si à leur tour, elles montraient leur solidarité envers Rahina en pleurant avec elle. Le temps passait. le soleil jetait ses rayons partout et Rahina s'impatientait. Brahima qui, après avoir excisé un enfant avait pris l'habitude de nettoyer son bistouri, répéta ce geste une fois de plus. mais Abibatou, étendue comme une vache à l'abattoir. larmoyait toujours. Enfin, Brahima, écarta les jambes

d'Abibatou, saisit son clitoris et le trancha. Il en trancha plus qu'il ne voulait et créa ainsi un grand trou dans le sexe d'Abibatou. Le sang gicla même deux fois plus en volume plus que celui des enfants précédemment excisées; Rahina s'évanouit. Les autres femmes s'empressèrent de lui verser de l'eau froide sur la tête ; elle reprit conscience. Abibatou criait plus fort ; Rahina se mit à pleurer, elle poussa Brahima et ces deux jeunes hommes, et leur arracha sa fille. Brahima qui racla sa gorge reconnut sa faute. Il avait détruit le sexe de l'enfant mais savait-il que si Abibatou grandissait elle ne pourrait pas avoir d'enfants?

C'est ainsi donc qu'avait commencé les malheurs d'Abibatou. Le bistouri de Brahima allait créer des larmes infinies, des larmes qu'Abibatou devait verser toute sa vie, des larmes qui ne sécheraient jamais, des larmes qui devaient détruire sa vie et la conduire partout où elle irait.

Brahima remit un remède à toutes les femmes mais Rahina s'empressa de jeter le sien. Brahima avait poliment convoqué Bala le mari de Rahina pour lui présenter ses excuses. C'était de sa faute et c'est de cette même façon qu'il avait présenté des excuses aux parents d'enfants qui étaient morts le jour où il avait excisé ces pauvres innocents. La joie était transformée en malheur et les pleurs ne finissaient pas. C'était d'abord les pleurs pour la vieille Abibatou qui était morte, maintenant ce sont les pleurs pour la petite Abibatou. Malheur sur

malheur! Malheur à cause des traditions! Partout c'étaient des larmes. Les pleurs ne finissaient pas parce que le groupe minoritaire du Nigara versait aussi des larmes, à la différence que ces larmes n'étaient pas l'œuvre d'un bistouri. Les larmes de ce groupe minoritaire étaient causées par l'or noir du Nigara. L'or noir supposé être pour eux l'or noir des joies, s'était transformé en or noir des larmes. Partout c'étaient donc des larmes et les gens versaient des larmes pour des malheurs qu'avaient annoncés ces corbeaux au plumage beau et laid, ce jour où ils étaient descendus à Mandibou.

Rahina arriva à la maison, tenant son enfant à bouts de bras ; elle ne voulait pas le porter au dos pour ne pas lui faire plus de mal. Rahina pleura tout au long du chemin; c'est-à-dire de chez Brahima à sa case. La petite Abibatou pleurait toujours et sa mère faisait l'impossible pour la calmer. Rahina lui tendit son sein mais Abibatou ne le prit point et cela fit pleurer Rahina de plus belle. Est-ce que sa fille la haïssait ? La tenait-elle pour coupable? Rahina se posait des tas de questions dans la tête. Les autres femmes étaient arrivées à la maison ; deux d'entre elles avaient perdu leurs enfants en chemin. Elles pleuraient elles aussi car le bistouri avait perpétué les larmes de leurs yeux ; elles voyaient à peine et souffraient tant.

Bala était arrivé chez le vieux Bakari au même moment que les pères des filles mortes en chemin suite à l'excision. Lorsque Brahima en fut informé, il se dépêcha

d'envoyer Ali et Mamadou lui chercher les pauvres pères dont les enfants étaient morts. Bala et les autres avaient les yeux rouges de colère mais que pouvaient-ils faire? C'est le destin qu'ont choisi ces enfants, leur dirait Brahim comme d'habitude. Tant de fillettes excisées à Mandibou en étaient mortes et d'autres que Brahim avait scarifiées, portaient de grosses boules sur les joues. Les balafres étaient devenues des plaies qui avaient fini par guérir de longues années plus tard, mais qui avaient laissé des marques indélébiles.

Brahim présenta ses excuses à ces parents réunis chez lui. Mais que pouvaient régler ces excuses? L'irréparable était déjà fait! Bala, le père de la petite Abibatou, appelée encore Yétoundé, nom qui signifie « la mère est revenue » chez les Mandibou, toussa, puis fit savoir à Brahim que le sort en avait ainsi décidé pour sa fille et les filles des autres. Il quitta la cour de Brahim avec les autres hommes qui regardaient comme des hiboux et se dirigea chez lui. Les enfants étaient nés heureux et auraient même préféré rester tels qu'ils étaient nés s'ils avaient l'âge d'empêcher Brahim et leurs parents de les exciser. L'excision était comme un fétiche qui ne pouvait pas aider ; mais à quoi sert donc un fétiche qui ne peut pas aider? Si un fétiche ne peut pas aider une personne, il doit la laisser telle qu'il l'a trouvée au lieu de la détruire. L'excision était donc comme ce fétiche et avait détruit la vie d'Abibatou. C'était donc comme l'or noir du Nigara qui avait détruit le groupe minoritaire au

lieu de lui apporter bonheur.

De retour à la maison, Bala appela sa femme qui versait encore des larmes et lui promit qu'il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour sauver la vie d'Abibatou c'est-à-dire de Yétoundé. Certes, Bala avait donné le nom de sa grand-mère à sa fille, mais tous les habitants de Mandibou finirent par appeler la petite Abibatou du nom de Yétoundé. La coutume Mandibou refusait qu'on appelle une personne âgée par son nom et voilà pourquoi Yétoundé devint le nom favori de la petite Abibatou. Bala et sa femme Rahina appelaient donc leur fille « Yétoundé », bien que « Abibatou » demeurât son véritable nom.

L'excision de Yétoundé avait coïncidé avec l'arrivée du père Benoît à Mandibou ; ce dernier était arrivé à Mandibou un soir avec deux sœurs catholiques. À leur entrée au village, ceux qui les virent les premiers coururent chez le chef du village pour l'informer de l'arrivée de ces êtres étranges. L'étonnement des Mandibou était très grand car, pour la première fois à Mandibou, on voyait des êtres humains blancs habillés de blanc du haut en bas car la soutane du prêtre frôlait le sol et les robes des femmes descendaient également, mais s'arrêtaient juste au niveau du genou. C'était du jamais vu dans ce village.

Bakare, le chef du village qui se reposait sous un oranger lorsqu'on courut l'avertir de la venue des êtres blancs qui marchaient comme des hommes et avaient une

tête comme celle des hommes mais des cheveux longs comme ceux d'un génie, sauta de son canapé. Le chef ordonna à Zoufou, le sorcier du village, qui heureusement était avec lui au moment où les gens vinrent lui annoncer la nouvelle, de consulter les oracles pour qu'on sache la mission de ces êtres fantomatiques descendus dans le village. Zoufou était toujours aux côtés du chef car il n'avait d'autre métier que celui de consulter les oracles pour le chef quand survenait tel ou tel événement dans le village ou de recommander des sacrifices.

Après avoir consulté les oracles, Zoufou dit au chef que ces êtres blancs apportaient du bien au village de Mandibou mais que les traditions de Mandibou devaient en souffrir un peu à cause de leur présence. Le chef demanda qu'on fasse des sacrifices pour amortir les dégâts que pouvaient causer ces visiteurs impromptus. De partout, les gens surgissaient, coupe-coupes, haches et morceaux de bois pour se défendre contre ces êtres qu'ils regardaient à distance. Heureusement, le chef avait envoyé le griot annoncer aux Mandibou que ces êtres blancs étaient là pour le bien du village. Celui-ci signala à tout le village que ces êtres étaient tout à fait différents des Arabes jaunes que leurs aïeux Mandibou, avaient combattus lors de leur invasion de Mandibou. Comme l'oracle avait dit que ces êtres venaient pour le bien et surtout que l'oracle n'a jamais trompé, ne trompe pas et ne trompera jamais personne, les gens retournèrent donc chez eux, remirent leurs coupe-coupes dans leurs

fourreaux et les morceaux de bois à leur place.

Le soir même de leur arrivée, le père Benoît avait visité la concession du chef du village et puisque le chef était informé de la présence de ces êtres au village, il ne s'en étonna pas. Le père Benoît ne parlait pas la langue locale quand il était arrivé pour la première fois. Il était allé voir le chef du village parce que, lorsqu'il devait quitter la France, on lui avait appris la manière des Mandibou et voilà pourquoi il n'avait pas hésité à voir le chef ce soir même. Lorsqu'il alla rendre donc visite au chef du village, il avait apporté une tabatière, du tabac et des paquets de sucre qu'il remit à Bakare puisque c'était toujours lui le chef des Mandibou. Benoît et le chef du village faisaient des signes en se parlant : c'était comme un langage de sourds. Le chef comprit quand même ce dont avait besoin le père Benoît et lui procura deux cases, une pour lui et l'autre pour les deux bonnes sœurs qui l'avaient suivi depuis Paris.

Chez les Mandibou, le chef était le chef de tous et pratiquait toutes les religions et raison pour laquelle, bien que le chef soit à l'époque converti à l'Islam, il ne dédaigna pas de recevoir le père Benoît, un chrétien. C'était la première fois qu'un blanc arrivait à Mandibou à l'exception des Arabes, ces jaunes que les aïeux des Mandibou avaient vus à l'époque. Le père Benoît, à son arrivée à Mandibou, était blanc comme le coton : les deux sœurs l'étaient aussi mais ils ne tardèrent pas tous à devenir rouges comme la crête du coq car le soleil les

avait bien brûlés quelques jours après leur arrivée.

À Paris, le père Benoît vivait dans un couvent situé à la Rue de Vanves ; il avait étudié la médecine à Paris mais avait décidé de se dédier au service de Dieu et c'est ainsi qu'il était devenu prêtre. À Paris, il combinait donc la médecine et la religion, soignait les autres pères et frères catholiques et même des sœurs quand ils étaient malades. Ayant travaillé pendant des années en France comme médecin et homme de Dieu, il décida de visiter l'Afrique pour répandre la foi chrétienne et sauver la vie des gens. Un soir, il prit dans la bibliothèque de la mission où il vivait à Paris, un Atlas et se mit à le feuilleter. Il trouva le nom Mandibou sur la carte du Nigara et le nom lui plut. Il avait lu aussi des tas de choses sur la vie des Mandibou et décida d'aller dans le pays du Nigara et plus précisément à Mandibou. Il fit connaître à la mission de Vanves son désir et c'est ainsi que son vœu fut exaucé comme celui des deux sœurs qui avaient décidé de venir en Afrique avec lui. Il ne connaissait rien de l'Afrique quoiqu'il ait lu les documents écrits à l'époque par les colonisateurs français. Il avait vu dans ces documents que les Africains vivaient dans des arbres comme des singes, aimaient danser et boire du vin de palme à longueur de journée. Il avait également appris par ces textes, qu'il avait minutieusement étudiés, que les Africains cohabitaient avec les animaux, n'avaient de Dieu que des fétiches. Ceci amusa bien le prêtre qui devait désormais apporter

sa religion et sa civilisation à ce peuple sauvage qui selon ses lectures sur l'Afrique aimaient aussi coucher avec plusieurs femmes à la fois.

La première nuit du père Benoît à Mandibou se révéla quelque peu difficile, le bruit des anophèles qui avaient envahi sa case ne l'ayant pas laissé dormir. Il s'était retourné sur le lit en bambou, que le chef du village lui avait remis, plusieurs fois au cours de la nuit en cherchant le sommeil. Il avait quand même une moustiquaire et c'était sa chance sinon il aurait dû attraper le paludisme le lendemain de son arrivée à Mandibou. Les deux religieuses qui l'accompagnaient, sœur Anne-Marie et sœur Antoinette, n'avaient pas songé à apporter de moustiquaire de Paris comme l'avait fait le père Benoît. Elles l'avaient certainement oublié, surtout qu'elles savaient bien avant de quitter la France qu'elles allaient dans une jungle tropicale. Le second jour de leur arrivée à Mandibou, les sœurs Anne-Marie et Antoinette avaient donc attrapé le paludisme. Les moustiques les avaient assommées ; leur visage et leurs bras étaient aussi rouges que le derrière du singe. Les deux sœurs grelottaient dans leur case et leur température avait beaucoup monté. Le père Benoît sortit rapidement de son trousseau médical des injections et leur administra sur-le-champ une dose de quinine. L'après-midi, il leur prépara une tisane qu'elles burent. Les sœurs Anne-Marie et Antoinette retrouvèrent la santé et prirent aussitôt des précautions contre les moustiques.

Les enfants du village, qui avaient vu le père Benoît le soir où il s'était rendu chez le chef, accoururent le second jour vers son domicile dans l'après-midi. Ils l'encerclèrent comme des mouches et se mirent à crier *Oyinbo, Oyinbo*, pour dire homme blanc. Comme s'il avait pour coutume de donner des bonbons aux enfants en France, le père Benoît en sortit un paquet et les jeta à ces enfants qui se roulèrent sur le sol pour se disputer les bonbons. C'était la première fois que ces petits garçons et ces petites filles du village suçaient des bonbons et surtout des bonbons de Paris donnés par un homme blanc !

Ce fut vers l'après-midi que le père Benoît, après avoir soigné les deux sœurs et distribué des bonbons aux enfants, sortit faire un tour au village et passa par la maison de Bala. Il entendit Yétoundé crier et s'approcha de Bala et de sa femme par curiosité. Il aperçut le sang qui coulait du sexe de la petite fille. Il prit l'enfant et fit des signes à Bala et à sa femme de le suivre chez lui. Une fois là-bas, le père Benoît appela les deux sœurs qui sortirent de leur case et leur dit :

- Quel monde de sauvages ! Sapristi ! Qu'est-ce qu'ils ont pu faire à cette innocente fillette ?

- On dirait une excision, répondit l'une des sœurs.

- Oh Mon Dieu, reprit le père Benoît, il faudrait que je fasse quelque chose avant qu'il ne soit trop tard. Pauvre petite fille !

Le père Benoît sortit sa malle médicale et soigna

la petite Yétoundé qui pleura encore. Il lui donna des calmants après s'être assuré qu'il avait fait un bon travail. Les deux sœurs l'avaient assisté dans sa tâche. Il avait cependant découvert que l'excision pourrait détruire l'organe reproducteur de Yétoundé mais il n'y pouvait rien.

Les parents de Yétoundé étaient très soulagés car la pauvre petite avait cessé de pleurer et s'était profondément endormie lorsqu'ils la déposèrent dans son couffin à la maison. C'était la première fois depuis longtemps que Bala et sa femme allaient pouvoir passer la nuit tranquillement avec leur fille. La nouvelle se répandit rapidement dans tout le village ce soir-là même comme un feu de brousse ; on disait que l'homme blanc, blanc comme le coton et les sœurs blanches, blanches comme le héron avaient guéri Yétoundé et qu'elle ne pleurerait plus. Et tous les villageois, poussés par la curiosité, de courir chez le père Benoît la nuit de ce jour pour le remercier alors que ce dernier s'apprêtait à se mettre au lit. Chose qui ne manqua pas de les étonner car les gens de Mandibou dorment très tard dans la nuit. Quant au père Benoît, il fut complètement ébahi de voir les villageois envahir son lieu d'habitation sans qu'il les ait invités comme des abeilles à cette heure pour lui déjà tardive.

Le jour suivant, le père Benoît s'était réveillé tôt le matin, installé une cloche dans sa cour et accroché une image de Jésus devant sa case après avoir prié avec

les sœurs. Les parents des autres enfants qui étaient excisées coururent vers la case du père Benoît comme s'ils avaient été convoqués après avoir entendu parler du traitement que le père Benoît avait fait à Yétoundé. Le père soigna les enfants et se rendit après chez le chef. Il demanda qu'on appelle Brahima l'exciseur et lui dit par un interprète qu'il devait cesser ses pratiques barbares. Brahima rit, se moquant du père Benoît et affirmant que c'était leur coutume. Le chef du village donna raison à Brahima et c'est ainsi que le prêtre, frustré, quitta la concession du chef. Le chef du village remit quand même d'autres cases au père Benoît et affecta quelques hommes à son service. Le père Benoît fit d'une de ces cases une église et de l'autre une école qu'il administrait avec les sœurs.

Ahmad le chasseur avait vu le père Benoît un matin lorsqu'il allait de nouveau à la chasse et lui avait dit bonjour ; il portait comme de coutume son sac de chasse en bandoulière. Il avait décidé d'aller à la chasse seul ce jour-là car il avait besoin de viande pour la cuisine de sa femme. Le père Benoît avait répondu aux salutations d'Ahmad en secouant sa tête. Le père avait ensuite murmuré quelques mots et craché par terre. Il avait eu la nausée après avoir regardé le costume garni de cauris, recouvert de plumes d'oiseaux et taché de sang que portait Ahmad. Pour le père Benoît cet homme devait être le représentant du Satan sur terre mais il n'osa pas arrêter Ahmad et le laissa donc poursuivre son chemin.

Arrivé dans la forêt où il avait coutume de chasser. Ahmad appela le génie avec qui il avait scellé une amitié et le génie ne répondit pas. Il appela trois fois comme il avait l'habitude de le faire selon leurs accords, mais le génie ne répondit toujours pas. Il comprit par ce fait que ce génie était mort. En effet, au moment où ils scellaient leurs accords, ce dernier avait confié à Ahmad que si ce dernier arrivait dans la forêt un jour et l'appelait trois fois sans qu'il sortit à sa rencontre, c'est qu'il était mort. Ahmad réalisa que son génie bienfaiteur était mort ; il se prit la tête entre les mains et se mit à verser des larmes car il n'est pas toujours facile de rencontrer des génies bienfaiteurs. Un tourbillon souffla alors qu'Ahmad tenait encore sa tête entre les mains et un autre génie se présenta devant lui. Le chasseur fut surpris, mais ne sursauta pas car il n'avait pas peur. Le nouveau génie était un génie malfaisant ; ce n'était pas un génie comme les autres. Celui-ci avait trois cornes au milieu de la tête et un gros œil sur le front qui ressemblait aux phares d'un camion. Ses pieds étaient comme un mortier et sa bouche, large comme celle d'un caïman. Il fallait être doté d'un cœur de lion pour ne pas trembler devant cette créature. Son physique déjà avait confirmé à Ahmad qu'il s'agissait d'un génie malfaisant. Après la mort du génie bienfaiteur d'Ahmad, le génie malfaisant avait pris le contrôle de la forêt et avait décidé de se venger d'Ahmad pour avoir tué les animaux des génies malfaisants.

Ahmad, qui était un chasseur puissant et avait

tout de suite compris qui était en face de lui, se transforma immédiatement en un arbre. Le génie, lui, se transforma en coupe-coupe et commença à s'attaquer à tous les arbres de la forêt. Ahmad, voyant ceci, se dépêcha de se transformer en une biche ; le génie se transforma lui en lion et, rapidement encore, Ahmad se transforma en herbe ; le génie se transforma en feu. Le feu commença donc à brûler tout sur son passage. Comprenant qu'il avait affaire à un génie très fort avec lequel il ne fallait pas rivaliser, Ahmad se transforma en vent et souffla en direction de sa case. C'était grâce à ce dernier pouvoir qu'Ahmad put échapper au génie et se retrouver chez lui. C'est donc depuis ce jour qu'Ahmad avait raccroché son fusil et pris la décision de ne plus chasser.

Le père Benoît était allé en France après avoir reçu deux autres cases du chef du village car il s'était parfaitement intégré à la société mandibou. De France, il avait rapporté des cahiers, des livres, des jouets, des habits et des bonbons pour les enfants.

Les deux sœurs, pour leur part, étaient restées à Mandibou. Elles connaissaient à présent les habitudes du village et s'étaient adaptées à leur nouvelle vie. Les sœurs Anne-Marie et Antoinette prenaient donc soin des enfants qui maintenant prenaient d'assaut leur maison chaque matin comme des abeilles, leur ruche. Comme elles s'y connaissaient un peu en menuiserie, elles avaient fabriqué de petits sièges sur lesquels devaient prendre place les futurs élèves de l'école de Mandibou. Les

jeunes gens, à qui le chef du village avait demandé d'accompagner le père Benoît et de travailler pour lui. étaient gentils. Le père Benoît les avaient récupérés lors de sa toute dernière visite au chef, lorsqu'il alla protester contre l'excision. C'était bien avant son voyage en France. Ces jeunes hommes avaient efficacement aidé les sœurs dans leur travail lors de l'absence du prêtre. Ils avaient même été convertis au christianisme par le père Benoît avant son voyage. Ces jeunes gens, au nombre de quatre et apparemment du même âge (une quinzaine d'années), avait reçu chacun un nouveau nom. Le père Benoît donna au premier le nom de Gabriel. Celui-ci était petit de taille et trapu, tout comme le père Benoît, et lui ressemblait beaucoup. Le père Benoît eut été un Noir, on aurait dit que c'était son fils mais heureusement le père Benoît est un Blanc donc il n'y avait aucun soupçon. Et en sa qualité de prêtre, cela aurait été peut-être grave si c'était lui qui avait engendré Gabriel. Les Mandibou disent souvent que Dieu a créé tout individu sur terre avec son jumeau qui n'est pas nécessairement son frère de sang. Gabriel était comme le frère jumeau du père Benoît sur terre à en croire la version des Mandibou. Le père Benoît baptisa le deuxième jeune homme du nom de Mathieu, lui était un peu malingre ; le troisième s'appelait Raymond et le quatrième Jules. Raymond et Jules avaient quelque chose de particulier bien qu'ils soient de parents différents: ces deux gars avaient la bouche ronde comme un anneau et des oreilles aussi larges que celles d'un petit lièvre. Le

chef du village avait donné deux autres cases au père Benoît pour ses employés c'est-à-dire à ces quatre jeunes gens.

Le père Benoît possédait un champ où travaillaient ces jeunes. Il s'intéressait à tout et c'était comme s'il était à Mandibou pour une mission expansionniste et pour le commerce. Il avait quand même un cœur d'or et mettait toujours les récoltes du champ à la disposition de l'église et des gens qu'il convertissait au christianisme.

Le prêtre était revenu de France quelques semaines seulement après s'y être rendu. Il avait déjà, après quatre jours de voyage, la nostalgie de Mandibou comme un indigène qui quitte son milieu pour la première fois et se souvient de sa famille et de ses amis laissés derrière. Il avait toujours rêvé de vivre en Afrique ; heureusement pour lui, il avait été reçu à bras ouverts par le chef du village et par les Mandibou depuis qu'il avait fait son premier miracle : guérir les enfants qui souffraient des suites de l'excision. Il avait vraiment de la chance, ce père Benoit, car il était arrivé au bon moment, comme Jésus, pour guérir les malades. Lui ne fut pas confronté aux Mandibou comme les Arabes lorsqu'ils étaient arrivés dans le village. Peut-être aussi avait-il fait preuve de sagesse en apportant des bonbons la première fois qu'il venait à Mandibou. Les Arabes, eux, n'avaient rien fait de tel, étant plutôt descendus comme des vautours, sans rien apporter aux enfants du village. Le père Benoît a gagné facilement le cœur des parents par le pouvoir de

sa médecine et le cœur des enfants par le pouvoir de ses bonbons. Tout allait bien quand même pour lui, sauf que les gens de Mandibou sont heureux avec leur Dieu et se détournent de la voie de l'islam et du christianisme pour recourir à leurs fétiches.

Comme il est malin le père Benoît, car il préférait convertir adolescentes et adolescents à qui il donnait des bonbons et ceux-là accouraient toujours vers lui. Ce secret des bonbons avait bien marché et c'est la raison pour laquelle, en revenant de France cette fois-ci, il avait rapporté des cartons de bonbons et de chocolat pour faciliter la conversion de ces enfants. Pour les parents, il ne se donnait plus beaucoup de peine car, selon lui, il était difficile de tordre un arbre déjà grand alors que les enfants étaient encore souples comme de l'argile : on pouvait donc les façonner à sa manière.

Yétoundé était guérie comme les autres enfants excisées par Brahima et soignées par le père Benoît. Ses parents, pour la première fois, l'avaient vue sourire chaque fois qu'on la prenait. Elle ne pleurait maintenant que quand elle avait faim. Pour une fois, elle ne pleurait pas parce qu'elle ressentait la douleur causée par le

bistouri des larmes. Les pleurs de sa vie étaient-ils à jamais finis ? Pas du tout, car la cicatrice était encore là, mais elle ne le saurait que lorsqu'elle serait pubère.

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

Yétoundé avait rapidement grandi comme un bananier. Le père Benoît ainsi que les sœurs Anne-Marie et Antoinette avaient veillé sur elle. Yétoundé les aimait beaucoup et ces derniers le lui rendaient bien.

Quand Yétoundé recevait des soins auprès du père-médecin Benoît, les sœurs lui donnaient toujours du lait en poudre qu'elles ramenaient de France. Les deux sœurs mettaient du lait dans de petits sachets avec l'aide de Raymond et de Jules qui assistaient les sœurs à la clinique. Les petits sachets de lait étaient remis aux enfants qui suivaient un traitement auprès du père Benoît et des sœurs Anne-Marie et Antoinette. Ce lait dont se souvenait Yétoundé avait scellé une amitié durable entre elle et le corps médical de Mandibou car elle en était friande.

Les dimanches, le père Benoît portait toujours une soutane blanche. Sa soutane qui était rendue plus blanche par l'eau de javel qu'il demandait à Gabriel d'ajouter à l'eau de lessive. Les sœurs, quant à elles, portaient des robes blanches comme de la craie : à l'église, quand il était l'heure pour la prière, le père Benoît sonnait la petite cloche qu'il avait en main pour rétablir le calme et les fidèles qui piaillaient comme des oiseaux devenaient silencieux. Depuis que le père Benoît avait sauvé la vie de Yétoundé, Bala et sa femme Rahina fréquentaient aussi l'église. Le père les avait convertis

au catholicisme mais ils avaient carrément refusé de changer de nom en dépit de l'insistance de celui-ci.

Les lundis matin, le père Benoît se levait tôt pour diriger l'école; il avait inscrit des filles et des garçons de six ans ou plus à l'école catholique de Mandibou. Comme il lui était difficile de connaître l'âge de ces enfants, il leur demandait souvent de faire passer leur main droite à leur oreille gauche par dessus la tête et si les enfants arrivaient à le faire, il supposait qu'ils avaient six ou sept ans.

Yétoundé fit la même chose et y parvint ; c'est ainsi donc qu'elle fut inscrite comme d'autres enfants de sa génération à l'école catholique de Mandibou créée par le père Benoît. Yétoundé était très jolie et la robe que lui avait donnée le père Benoît lui seyait bien. Le père Benoît remettait des vêtements à ses élèves, voilà pourquoi, à chaque voyage qu'il effectuait en France, il en ramenait toujours beaucoup. Il avait demandé à la mission de Vanves de collecter pour lui les habits d'enfants dont les parents n'avaient plus besoin. La mission de Vanves en recevait beaucoup, ce qui permettait au père Benoît d'en avoir toujours assez pour ses élèves. Il suffisait que le père jette un coup d'œil sur un enfant pour savoir quel habit conviendrait à ce dernier. Son jugement sur leur taille et les habits qu'il leur donnait fonctionnait donc bien. C'est par cette procédure qu'il avait donc remis à Yétoundé cet habit qui lui allait comme si elle était née avec.

À l'école Yétoundé travaillait bien. Elle chantait toujours à la maison les chansons que le père Benoît leur enseignait et récitait parfaitement l'alphabet français. Les parents de Yétoundé étaient toujours amusés d'entendre leur fille chanter ou dire des mots dans une langue qu'ils ne comprenaient pas. Cela leur plaisait surtout d'entendre leur enfant parler la langue des Blancs. Pour eux, Yétoundé avait beaucoup de chance et leur souhait était qu'un jour, elle visite le pays des Blancs. Le soleil brillait sur le village de Mandibou et on entendait les écoliers chanter à l'unisson. Cette chanson précédait toujours la pause. A dix-heures du matin, le père Benoît donnait une récréation aux enfants mais à midi, il laissait les écoliers rentrer chez eux pour revenir l'après-midi vers quinze heures.

L'après-midi, c'étaient les sœurs qui s'occupaient des écoliers. Elles enseignaient la couture aux filles et la menuiserie aux garçons. Les sœurs Anne-Marie et Antoinette avaient appris ces métiers en France à la mission de Vanves où elles avaient connu le père Benoît.

La nuit, lorsque dormait le village, le père Benoît allumait sa lampe et se mettait à travailler : il savait maintenant quand dormaient les villageois. Il avait toujours les cahiers des écoliers qu'il s'amusait à corriger et des préparatifs à faire pour la messe de dimanche : il ne remettait jamais rien à demain, Il aimait plutôt faire les choses à l'avance.

Yétoundé était première en tout ce qu'elle faisait. Elle

grandissait sous l'œil vigilant du père Benoît qui veillait sur sa santé. De même, il était impressionné par les efforts que fournissait cette petite à l'école année après année. Aminata aimait bien Yétoundé et se chargeait d'amener la fillette à l'école et de la ramener à la maison de même quand l'école fermait. Aminata avait fini par trouver du travail auprès du père Benoît lorsque ce dernier créa l'école catholique de Mandibou. Elle avait volontairement choisit d'aller à l'église et s'entendait bien avec le prêtre Benoît et les soeurs. Elle s'occupait de la distribution de la nourriture aux enfants au cours de la récréation. C'était également elle qui préparait les plats destinés aux enfants. Elle avait beaucoup changé et avait surtout abandonné sa manie de choisir les garçons comme auparavant juste pour satisfaire ses penchants sexuels. Elle avait muri en âge et était devenue plus responsable. Peut-être ne voulait-elle pas que Yétoundé, qu'elle aimait bien, grandisse et copie ses habitudes, cela d'autant plus que la petite passait beaucoup de temps en sa compagnie maintenant. Akim, son dernier amour, n'était plus là. Il avait continué son aventure et fini par trouver du travail à Lago, la capitale économique du Nigara où il aidait un marchand de tissus.

Les années filèrent et, finalement, Yétoundé se présenta à l'examen d'entrée en sixième. Elle réussit brillamment et fut envoyée au collège des jeunes filles de Lago. Pour la première fois de sa vie, elle devait quitter ses parents pour aller étudier dans une grande ville. Ses

parents étaient contents mais se mirent à pleurer comme ils l'avaient fait le jour où Brahima s'était servi de son bistouri pour faire couler le sang. Ce jour maléfique où le sang avait abondamment coulé du sexe de la petite Yétoundé et des larmes avaient coulé de ses yeux et de ceux de ses parents.

Le père Benoît avait effectué un voyage en France l'année où Yétoundé terminait ses études primaires à l'école catholique de Mandibou. Comme d'habitude, il avait rapporté de nombreux habits et des milliers d'autres cadeaux pour les écoliers de Mandibou. Les sœurs Anne-Marie et Antoinette étaient rentrées en France cette année-là elles aussi. Heureusement, Raymond, Gabriel et les autres employés de la mission catholique, de l'école catholique et de la clinique catholique de Mandibou étaient tous là.

Cette région, qui était finalement devenue le monde catholique, n'était donc pas du tout désert car les employés du père Benoît en prenaient soin, tout comme ils s'occupaient des quelques malades qui venaient recevoir de petits traitements et de la basse cour. Le père Benoît était devenu, grâce aux indigènes, un grand éleveur de volaille et ses champs aussi étaient devenus vastes.

Le père Benoît à son retour de France avait donc fait une valise entière à Yétoundé l'année où elle quittait Mandibou pour le collège des jeunes filles de Lago. Les sœurs avaient ramené des poupées et en avaient remis à

Yétoundé. Le père Benoît s'était lui-même chargé cette année-là de conduire Yétoundé à son collège de Lago en compagnie de quatre autres filles de l'école catholique de Mandibou. Toutes les autres reçurent aussi des cadeaux mais pas autant que Yétoundé qui était cette année-là la première de sa promotion. Le père Benoît possédait une grosse voiture et avait emmené toutes les filles et leurs parents à Lago.

La directrice du collège des filles de Lago sortit de son bureau lorsqu'elle aperçut la voiture du père Benoît. Celui-ci gara la voiture dans l'enceinte du collège et se dirigea vers Mme Nicole Cornillon. C'était ainsi qu'on l'appelait. Elle était Française et avait environ quarante ans. Elle était élancée et avait des cheveux blonds. Elle marchait comme une sportive, c'est-à-dire en faisant des mouvements alertes ; elle levait les pieds rapidement comme un jeune écureuil et se précipita vers le père Benoît.

- Salut mon père, dit-elle!

- Madame Cornillon, que Jésus soit loué, vous avez l'air radieux, dit-il.

- Oh comme d'habitude, reprit Mme Cornillon, la France ne me manque pas tellement, vous savez !

- Je vous amène mes meilleures élèves !

Mme Cornillon, le père Benoît et les jeunes filles entrèrent dans le bureau de Mme Cornillon tandis que les parents attendaient dehors. Ceux-ci étaient assis sur

un banc dans la cour et semblaient tristes : leur regard était celui de quelques jeunes dépaysés car c'était la première fois qu'ils mettaient le pied à Lago, la capitale. Ils se mirent à échanger des propos entre eux comme s'ils n'attendaient que l'absence du père Benoît pour le faire. Depuis qu'ils étaient partis de Mandibou, ils ne s'étaient pas parlés dans la voiture du père Benoît : peut-être qu'ils avaient peur de lui ou peut-être qu'ils s'étaient tus parce qu'ils étaient inquiets de voir leurs enfants les quitter.

Avant de parvenir au collège des jeunes filles, Bala, Rahina et les autres parents d'élèves avaient vu des voitures défilier sur des routes de Lago qui, à leurs yeux, semblaient couvertes de bouse de vache. L'asphalte des rues de Lago étaient pour eux de la bouse de vaches et les poteaux électriques, des arbres qui produisaient de la lumière. En fait, c'était des campagnards en ville, tout les étonnait : les hautes maisons et les gens qui se déplaçaient comme des mouches. Ils discutaient donc entre eux de toutes ces choses qu'ils n'avaient jamais vues de leur vie et riaient comme s'ils étaient encore à Mandibou, oubliant l'effet de leur vacarme dans ce collège silencieux.

La directrice du collège de Lago, après avoir inscrit Yétoundé et ses camarades, sortit de son bureau avec le père Benoît. Elle jeta un coup d'œil sur les parents qui attendaient et lui semblaient avoir l'air inquiet. Le père Benoît les présenta à tour de rôle à la directrice qui

les salua en français. Ceux-ci avaient murmuré de petits mots; la directrice ne comprit pas le sens de ces mots mais hocha la tête quand même comme si pour elle, cela voulait dire que ces derniers la saluaient.

Yétoundé et ses camarades avaient été admises à l'internat et leurs parents étaient repartis aussitôt à Mandibou avec le père Benoît. Ils étaient tristes mais voulaient tout de suite parvenir à Mandibou. C'était le monde qu'ils connaissaient le mieux. Ils étaient nés là-bas comme leurs aïeux; ils y avaient grandi et c'était ce qui leur restait d'important dans la vie en dehors de leurs enfants qui, maintenant, étaient à Lago. Ces gens-là, à vrai dire, n'étaient pas faits pour la ville. C'étaient des péquenots fiers d'être dans leur bourg.

Pour Yétoundé et ses camarades de Mandibou, c'était une nouvelle vie qui commençait. Leurs parents, quoique tristes ce matin, s'étaient quand même consolés parce que leurs enfants, eux, auraient la chance d'arriver là où ils n'avaient pu. Les parents avaient fini par parler leur langue dans la voiture du père Benoît qui maintenant la comprenait. Il était un peu triste pour eux en les écoutant parler car il comprenait leur situation en tant que parents.

*

* *

Les années passèrent. Au collège des jeunes filles de Lago, Yétoundé travaillait toujours aussi bien. La

directrice, Mme Cornillon, l'aimait beaucoup et ne se doutait pas le moins du monde que Yétoundé irait loin dans la vie un jour.

Une grande pluie s'était abattue sur Mandibou le jour de retour du père Benoît et des parents des collégiennes au village et cette pluie avait démoli beaucoup de cases. Le lendemain les Mandibou avaient entamé la construction de nouvelles habitations : et comme des guêpes-maçonnnes, on les voyait aller et revenir avec de l'argile sur les épaules. Le soir venu, les villageois s'étaient réunis chez Bala et sa femme pour les écouter parler de leur voyage et de la ville de Lago que beaucoup ne connaissaient pas. N'eut été à cause de Yétoundé, il était possible que Bala, sa femme et les autres parents, qui étaient allés en ville avec le père, ne voient jamais Lago jusqu'à leur mort. Les Mandibou avaient donc beaucoup à apprendre auprès de Bala surtout qu'il avait bien le goût de la minutie et donnait toujours des détails dans les réponses aux questions qu'on lui posait.

Ce fut Brahima, l'homme au bistouri des larmes, qui le premier posa une question après s'être assis à même le sol. Il se racla d'abord la gorge :

- Comment sont les routes en ville ? Est-ce qu'elles ressemblent à nos routes d'ici ? Quelqu'un m'avait dit une fois qu'elles étaient différentes mais la personne ne m'avait pas dit en quoi elles étaient différentes des routes de Mandibou.

- Nous avons vu de très grandes routes et plusieurs voitures allant en même temps en sens opposé. Ces routes étaient couvertes de bouse de vaches et ces déchets étaient déjà secs. Si je mens, il y a les autres qui sont allés avec moi, qu'ils disent que je mens.

- C'est vrai! c'est vrai! c'est vrai ! reprirent ces derniers en signe d'approbation pour appuyer ce que venait de dire Bala.

- Est-ce que les gens là habitent des cases comme nous ou bien est-ce qu'ils dorment dans les rues puisque les routes sont si grandes là bas ? demanda un deuxième.

-Ah ! reprit Bala, les maisons sont hautes comme des arbres qu'on trouve ici à Mandibou et il y en a même qui touchent le ciel.

-Et comment sont les arbres alors? questionna un troisième. Est-ce qu'ils touchent aussi le ciel comme ces maisons là? Parle Bala, commanda celui-ci.

-Ah! J'allais oublier, dit Bala. C'est ce qui nous a le plus étonnés.

Bala se tourna vers Madi, l'un des parents qui étaient allés à Lago avec lui comme s'il voulait son approbation une fois encore et reprit brusquement :

- Les arbres là-bas sont différents de nos arbres ici. Tous les arbres que nous avons vus en ville ne portent pas de feuilles et de fruits; mais des feux qui s'allument quand les voitures s'arrêtent ou partent. Certains portent des feux rouges, d'autres des feux verts ou jaunes. Ah le Blanc a fait beaucoup de choses là-bas !

- Est-ce que c'est le Blanc qui a fait cela ?
demanda une voix.

- Bien sûr, c'est le Blanc, dit Bala. Les Blancs ont tout apporté à Lago, ils ont trouvé la grande mer et ils sont restés là pour construire des maisons et des routes.

- Mais si les Blancs partent dans leur pays un jour est-ce qu'ils vont partir avec leurs maisons et leurs routes ? dit la même voix

- On dit que les Blancs ne font rien pour rien. répondit Bala, je crois que les Blancs peuvent prendre tout l'or noir du Nigara et nous laisser tranquilles avec ces maisons et ces routes ; nos enfants qui sont à l'école de Lago pourront habiter là un jour.

-Voilà pourquoi j'aime te parler Bala, dit la même voix. Tu es réfléchi et tu dis toujours la vérité.

Les villageois étaient émus et riaient à en perdre haleine en se donnant des coups de coude. Ils buvaient du vin de palme et de temps en temps en versaient une quantité par terre pour apaiser leurs ancêtres et les remercier pour leur voyage sans encombre. Ils faisaient ces libations par intermittences et surtout quand ils se rappelaient qu'ils n'avaient pas encore prié pour une telle ou une telle autre personne. Ils versaient tous ensemble du vin de palme par terre au moment où ils priaient pour Yétoundé et ses camarades du village qui étaient. elles aussi, au collège des filles de Lago afin que les mânes des ancêtres veillent sur elles.

..
* *

Sept nouvelles années s'étaient rapidement écoulées et Yétoundé avait terminé ses études au collège des filles de Lago. Durant tout le temps qu'elle y avait passé, Yétoundé avait travaillé avec ardeur et avait obtenu son baccalauréat avec mention Bien à l'âge de 17 ans. Elle s'était fait beaucoup d'amies au collège et avait participé aux activités sportives. La directrice du collège, Mme Cornillon, aimait bien le sport et avait encouragé cette discipline dans son établissement. Les filles jouaient au volley-ball, au basket-ball et au tennis.

Yétoundé était donc devenue une bonne sportive car elle jouait bien au volley-ball et au tennis surtout. Le terrain de sport du collège était vaste et divisé en petites sections pour différents jeux. Le terrain avait une très jolie pelouse et les filles pouvaient jouer, sauter et tomber sans se blesser. Le professeur de sports, une jeune Française du nom de Mireille Barouet, réunissait les collégiennes les lundis et les mercredis soir. Elle les entraînait bien et pratiquait bien elle aussi tous les sports enseignés dans ce collège. C'était une amie de la

directrice. Les deux s'étaient connues à Paris: Mme Cornillon avait songé à elle quand elle avait décidé de faire construire un terrain de sports au sein du collège et c'est ainsi qu'elle l'avait fait venir de France pour diriger les équipes de volley-ball, de basket-ball et de tennis. Comme elle était nouvelle à Lago, c'était Mme Cornillon et son cuisinier, un autochtone du nom de Zaki, qui l'initiaient à la vie de Lago. Mireille, comme Mme Cornillon n'était pas mariée, mais elle tomba follement amoureuse de Zaki et devint son épouse. Avant de travailler avec Mme Cornillon, Zaki avait d'abord été au service d'un couple français retourné à Paris depuis. C'est avec eux que Zaki avait appris à parler français. Lorsque Mireille fit sa connaissance par Mme Cornillon et qu'elle tomba amoureuse de lui, Mireille apprit à Zaki à lire et à écrire en français. Et comme Zaki était talentueux, il apprit à réparer les voitures grâce aux documents de technologie mécanique que les parents de Mireille lui avaient envoyés de France. Zaki, par la suite, réparait les voitures des Français qui vivaient à Lago et se faisait beaucoup d'argent.

Yétoundé s'était inscrite à la faculté de lettres de l'université de Lago pour étudier le français et l'allemand. Après avoir obtenu son baccalauréat Série A, elle a décidé d'étudier les langues comme Mme Cornillon. C'était à l'université de Lago que Yétoundé rencontra Lamine. Elle avait toujours été une fille sérieuse et n'avait jamais songé à avoir un petit ami quand elle était au collège.

Certaines de ses amies à l'époque avaient un petit ami et se moquaient de Yétoundé qui ne passait son temps qu'à lire ou à faire du sport. Les garçons ne lui disaient rien; elle avait toujours suivi à la lettre les conseils de ses parents qui lui demandaient d'étudier dur pour réussir. Ceux-ci lui disaient aussi que chaque chose avait son temps et qu'après ses études, elle aurait le temps de beaucoup s'amuser et de faire tout ce qui lui plairait.

Yétoundé n'éprouvait pas de désir sexuel comme ses amies du collège ; elle était différente et se le disait quand elle se retrouvait seule dans sa chambre. Il lui arrivait même de pleurer car elle ne savait pas ce qui n'allait pas chez elle. Mais elle se consolait toujours en se souvenant des conseils de ses parents. Pour Yétoundé, tout ce qui donc c'était de s'attacher à ses cahiers et réussir à tout prix et comme cela un jour elle pourrait sortir ses parents de leur pauvreté. Quoique ses parents aient une vie décente, Yétoundé s'était toujours dit qu'un jour ceux-ci vivraient dans des cases illuminées comme celles qu'elle voyait en ville. Elle rêvait d'un avenir meilleur pour eux et voulait que sa mère porte un jour elle aussi des habits comme ceux de Mme Cornillon, sa directrice au collège de Lago.

Un matin alors qu'elle attendait l'autobus pour l'université de Lago, elle remarqua un jeune homme à l'arrêt qui ne cessait de la regarder. Le jeune homme tenait un portefeuille bleu ; il portait un habit bleu clair et un pantalon bleu-foncé. Le jeune était habillé comme un

officier de l'armée de l'air. Il était beau dans sa tenue.

Le jeune esquissa un sourire, ce qui le rendait encore plus beau. Il s'approcha de Yétoundé, laissa tomber son portefeuille sur le pied de cette dernière et s'empressa de dire : « Mademoiselle, je suis désolé... »

Yétoundé lui sourit et cela donna plus de courage au jeune homme qui se présenta à la jeune fille comme si c'était le moment opportun qu'il attendait pour nouer la conversation.

- Je m'appelle Lamine.

- Enchantée de faire ta connaissance, répliqua Yétoundé.

- Enchanté de faire ta connaissance aussi, seulement tu ne m'as pas dit ton nom.

- Tu n'as pas besoin de connaître mon nom, dit Yétoundé.

- Si, Mademoiselle, j'ai envie de connaître ton nom.

- Ok, je m'appelle Yétoundé.

C'était ainsi donc que Yétoundé et Lamine devinrent amis pour commencer et, pour finir, décidèrent de sortir ensemble. Yétoundé avait encore des doutes. Voulait-elle de Lamine comme petit ami ? Qu'est-ce qu'elle lui dirait le moment venu ? Elle savait qu'elle avait un problème mais elle ne connaissait pas la nature du problème. Elle n'éprouvait jusque là aucun sentiment particulier pour Lamine. Ce n'était pas qu'elle ne l'aimait pas, mais c'est qu'elle n'avait jamais éprouvé de sentiments pour aucun

homme de sa vie. Elle aimait être seule; elle était tranquille, même si elle voulait faire comme les autres filles de l'université de Lago qui se pavanaient au bras de leurs petits amis.

Un vendredi soir, Lamine invita Yétoundé à une soirée dansante à l'université de Lago. Yétoundé, pour la première fois de sa vie, se rendit à cette soirée et dansa avec Lamine. À la fin de la soirée, Lamine et Yétoundé s'assirent sous un arbre près de la résidence universitaire de cette dernière. Le cœur de Lamine battait la chamade, mais finalement, il ouvrit la bouche :

- Tu sais Yétoundé, tu me plais beaucoup et j'aimerais que tu deviennes ma petite amie.

Lamine avait dit exactement ce qu'il pensait exactement sans passer par mille détours. C'était quelqu'un de direct. Yétoundé, assise à quelque pas de lui, le regardait dans les yeux. Elle gardait un silence de mort et ce silence dérangeait Lamine.

- Yétoundé tu ne réponds rien à propos de ce que je viens de dire ?

Yétoundé gardait les yeux fixés sur lui, ce qui gênait un peu Lamine, mais il attendait toujours que celle-ci dise quelque chose.

Yétoundé versa d'abord des larmes, puis se mit à parler:

- Lamine, je ne peux pas, je ne veux pas.
- Est-ce que je peux te demander pourquoi ?
- Cela ne m'intéresse pas.
- As-tu un petit ami ?

- Non !

- Mais pourquoi tu ne peux pas ou bien pourquoi tu ne veux pas alors ? tu vas bientôt terminer tes études à l'université. Moi, je n'ai pas de petite amie et toi, tu n'as pas de petit ami ; ne trouves-tu pas que cela tombe bien pour nous deux ?

-Tu as raison mais je ne peux pas. insista Yétoundé.

Lamine grinça des dents et devint triste mais Yétoundé, qui le regardait maintenant du coin des yeux, lui dit subitement :

- Promets-moi quelque chose.

- Quoi donc ? demanda Lamine

-Est-ce que tu m'aimerais toujours si je te disais oui ? demanda Yétoundé. Vas-tu toujours m'aimer pour ce que je suis ?

- Mais tu es une belle et gentille fille et je promets de t'aimer toute ma vie.

Yétoundé n'avoua pas à Lamine qu'elle n'éprouvait aucun désir sexuel, elle se dit qu'elle avait tout le temps devant elle pour le lui dire. Pour le moment, ce qui comptait pour elle, c'était de mieux le connaître et cela d'autant plus qu'elle ne voulait pas mettre la charrue avant les bœufs.

Le temps passa très vite. Yétoundé et Lamine devinrent amants. Yétoundé prit tout son temps et lorsqu'elle sentit que Lamine était un homme distingué.

une personne de confiance, elle s'ouvrit totalement à lui. Yétoundé et Lamine, à partir de ce jour-là, se promenaient les week-end dans les rues de Lago et marchaient bras dessus, bras dessous. Ils allaient aussi dans des boîtes de nuits ensemble. Parfois, ils allaient voir des films français, américains et hindous qu'ils aimaient beaucoup. Lamine était très compréhensif et apprit beaucoup de choses à Yétoundé qui, bien que n'éprouvant aucun désir sexuel, s'attacha à lui ; elle l'aimait bien maintenant.

Lamine et Yétoundé poursuivaient tous les deux leurs études à l'université de Lago. Lamine était étudiant en philosophie mais parlait aussi l'allemand. Il avait pris les cours dans la même université et se plaisait à parler cette langue avec Yétoundé une fois qu'ils se retrouvaient seuls. Lamine avait beaucoup appris en philosophie ; quand il parlait, on voyait en lui un homme qui raisonnait. Il avait également de bonnes manières ; certes, il aimait la bière mais il buvait avec réserve et gardait toujours sa lucidité.

Yétoundé s'était levée de très bonne heure. lavée. habillée et parée avec coquetterie. Elle avait pris du café avant de se rendre à son interview. Elle ne voulait pas manger, de peur que son système métabolique soit dérangé car elle se souvenait encore de l'histoire que lui avait racontée Lamine, l'histoire d'un de ses amis qui avait tant et si bien mangé avant de partir, qu'au moment de l'interview, celui-ci n'avait cessé de s'excuser pour aller aux toilettes. Ce qui, évidemment donna de lui une mauvaise impression aux membres du jury de l'interview qui ne retinrent pas sa candidature. Avec juste un café. elle ne risquait rien, s'était-elle dite.

La jeune femme sortit de la maison à un bon moment : comme si elle l'avait calculé, un taxi passait et elle se précipita pour l'arrêter. Le chauffeur de taxi avait les oreilles en alerte espérant qu'un passager l'appelle. Ayant entendu une voix, il freina et la voiture vint s'arrêter devant Yétoundé. Le taxi, peint en jaune, portait à l'arrière cette inscription : "vivons doucement."

- Où allez-vous, mademoiselle ? demanda le chauffeur

- Déposez-moi à l'aéroport, s'il vous plait, répondit Yétoundé.

- Vous allez me payer 100 FCFA seulement, reprit-il.

- Pas de problème, monsieur, conclut Yétoundé

Le chauffeur de taxi, décidément du genre curieux, ne cessait pas de lorgner Yétoundé.

- Mademoiselle, vous êtes bien habillée, fit-il subitement.

- Merci, monsieur.

L'homme, toujours pas satisfait, ajouta que pour être aussi bien habillée qu'elle l'était, ici à Lago, il fallait connaître les gens importants du pays. Yétoundé, qui ne pensait qu'à son interview, ne répondit pas tout de suite.

- Oh, je ne connais personne dans ce pays, je ne suis qu'une pauvre fille du village de Mandibou, finit-elle par répliquer après un court moment.

- Vraiment, vous êtes de Mandibou ? s'écria le chauffeur de taxi. Je suis aussi de Mandibou. Vous n'avez pas grandi à Mandibou, n'est-ce pas ? ajouta le chauffeur de taxi.

- Je suis née à Mandibou, mais, toute jeune, je suis allée à l'école à Lago, j'ai déjà beaucoup souffert dans la vie avec mes études ; maintenant je vais chercher du travail.

- Ah ma sœur, dit le chauffeur, la souffrance ne tue pas ; elle vous rend plus fort et vous fait gagner votre vie. Vous allez trouver du travail ; la tête de nos ancêtres de Mandibou vous suivra partout où vous irez.

- *Asse asse asse*, répliqua Yétoundé.

C'était une manière d'approuver ce que venait de dire le chauffeur de taxi afin que ces prières soient exaucées. Yétoundé regarda sa montre et se rendit compte que l'homme roulait quand même vite malgré son bavardage. Elle avait encore vingt minutes avant de commencer l'interview et ils étaient déjà proches de l'aéroport. Elle se souvint qu'elle n'avait pas encore demandé au chauffeur de taxi pourquoi celui-ci avait écrit "vivons doucement" sur son véhicule et lui posa la question. L'homme, qui chantait en conduisant cette fois-ci, se mit à rire.

- Tu sais, ma sœur, puisque tu dis que tu es de Mandibou, je vais te l'expliquer. "Vivons doucement" signifie que rien dans la vie n'est éternel. Si on ne vit pas sa vie doucement, on en subira les conséquences. Tu sais que notre Général qui ne rit pas, ne vit pas sa vie doucement, aura très certainement des problèmes un jour.

Yétoundé, qui avait écouté le chauffeur de taxi silencieusement, hocha la tête comme pour dire que ce dernier avait raison. Ils étaient finalement arrivés à destination. Elle lui tendit une pièce de 100 FCFA qu'il ne prit pas.

- Tu es ma sœur, dit-il, je ne peux pas te prendre l'argent, nous sommes de même mère, nous avons tété le même sein. Je te souhaite bonne chance. Il est vrai que pour trouver du travail dans ce pays maintenant, il faut connaître quelqu'un de haut placé, mais je sais que

la tête de nos ancêtres sera avec toi.

-*Asse, asse, asse*, fit Yétoundé trois fois comme tous les Mandibou avaient coutume de le faire quand on prononçait une prière en leur faveur. Yétoundé remercia le chauffeur de taxi et celui-ci partit immédiatement après l'avoir déposée. Yétoundé n'était pas très étonnée par le comportement du taximan ; c'était comme cela que se faisaient les choses chez les Mandibou.

L'interview dura des heures. Le Comité mis sur pied par l'État devait se charger d'embaucher des fonctionnaires compétents et honnêtes. La charité bien ordonnée commence par soi-même, dit-on ; un État souillé qui recommande qu'on recrute des gens honnêtes ! Quelle ironie, n'est-ce pas ? Des gens honnêtes ? Il en existe très peu au Nigara. Yétoundé, Lamine et une poignée de gens pouvaient cependant être comptés parmi eux et c'est ce qui permet au Nigara d'avoir encore de la chance.

Yétoundé avait terminé ses études avec mention bien et ne se sentait nullement gênée lorsqu'elle se présenta à l'interview. Mais elle se faisait des soucis car dans ce pays quel que soit le résultat obtenu à l'université, il fallait « connaître des gens » pour être retenu ; surtout s'il s'agissait d'un emploi aussi bien payé que celui qu'elle voulait. Yétoundé ne pouvait pas compter sur ses parents, des villageois sans aucune notion du mot « gouvernement » ou de ce qui se passait dans le pays. Elle garda quand même son calme. Son cœur palpita un

peu quand elle entra dans la salle d'interview où était assis un homme habillé comme un Nordiste. D'autres membres du comité étaient assis aux côtés de cet homme. Il y avait aussi quelques femmes dans le comité: elles étaient coquettement habillées et coiffées. Comme les autres membres du comité, elles attendaient le commencement de l'interview après avoir pris leur café au lait.

Il était environ onze heures mais à l'intérieur de la salle d'interview, une lumière aveuglante brillait : on aurait dit une salle d'opération. Le portrait de l'ancien président de la république, abattu lors d'un coup d'état militaire, était encore accroché au mur en reconnaissance de ce qu'il avait fait pour le pays. C'était cet ancien chef d'état du Nigara, un Général d'armée, qui avait mis le projet de l'aéroport de Lago sur les rails, mais n'avait pu le voir achevé avant sa mort.

L'homme avait un très beau visage : c'était effectivement un Nordiste, mais il portait une tenue militaire contrairement aux habitudes de ces gens qui affectionnaient les gandouras. L'aéroport où devait travailler Yétoundé désormais -si on l'embauchait- portait donc le nom du Général dont le portrait était accroché au mur. Les Nigarains l'aimaient car il aimait le peuple et, lorsqu'il prit le pouvoir suite à un coup d'état militaire qui renversa celui qui avait passé neuf ans au pouvoir, il obligea les marchands à réduire le prix de leurs articles. Ceci fut fait à la minute.

même si les riches qui détenaient la clé de l'économie du pays n'étaient pas contents ; ils n'avaient pas, de toute façon, pas le choix. Les pauvres étaient ravis : ils pouvaient, à présent, boire du lait, manger des œufs, se permettre d'acheter du pain et rêver d'un avenir meilleur, choses jusque là réservées aux riches. Mais le Général, dont la photo décorait le mur où se tenait l'interview de Yétoundé, voulait que tout le monde ait accès à l'argent que rapportait l'or noir du Nigara car, après tout, c'était la propriété de tous. Le groupe ethnique minoritaire du Nigara surtout, puisque l'or noir du Nigara coulait dans sa région. Ce fut là son seul crime ! Quel pays ! Les riches, avec la complicité de quelques bandits de soldats avaient organisé le coup ; les riches avaient aidé ces soldats à acheter les armes. Et dans la discrétion qui caractérise l'armée, ces bandits avaient organisé le coup et réussi à abattre le Général que les Nigarains aimaient. D'autres gens disaient que l'ancien chef d'Etat qui avait passé neuf ans au pouvoir, avait joué un rôle important dans ce putsch. C'était aussi un Général. Il voulait tout simplement se venger du fait que le Général que les Nigarains aimaient l'avait évincé du pouvoir. Il n'y avait pas l'ombre d'un doute, ce que racontaient les gens était vrai : le colonel qui avait abattu le Général que les Nigarains aimaient ce vendredi fiévreux, était bel et bien le beau-frère du Général qui passa neuf ans au pouvoir. Ce colonel s'appelait Ukazukadim et aimait beaucoup son beau frère. Il l'écoutait beaucoup et c'est pour cela

qu'il avait suivi à la lettre ses conseils et exécuté le coup sur ses ordres pour éliminer le Général que les Nigarains aimaient beaucoup.

C'était ainsi que se réglaient les problèmes au Nigara à l'époque et c'est ainsi qu'ils se règlent encore de nos jours. L'ennemi du Noir est le Noir lui-même. Mais que voulait au juste le Général qui avait déjà passé neuf ans au pouvoir, et qu'il n'avait pas encore obtenu ? Un jour au pouvoir au Nigara remplissait déjà les banques suisses car l'or noir du Nigara était convoité par tous : surtout que le Général qui passa neuf ans au pouvoir, était leader à l'époque où l'exploitation de l'or noir était à son apogée. L'égoïsme du Général qui passa neuf ans au pouvoir avait donc mis fin au régime du Général que les Nigarains aimaient, et c'était ainsi que les pauvres avaient tout perdu. Leur rêve s'était dissout comme le sucre dans l'eau et leur galère avait aussitôt recommencé. Ils ne mangeaient plus d'œufs, ne buvaient plus de lait et le pain disparaissait de leur table à manger. Peu à peu, le pays commençait à s'effondrer. Mais quelle ironie du sort pour ces deux Généraux car ils étaient tous du Nord. Le pouvoir est bien bizarre ! L'ennemi de l'homme est l'homme lui-même et c'était ainsi que des frères s'étaient vendus. En politique ou en matière de pouvoir il n'y avait donc pas de frères au Nigara ; c'était comme une affaire où deux frères se disputaient la même femme. Le Général qui passa neuf ans au pouvoir avait donc oublié l'adage de leurs ancêtres qui disait que "le sang est plus épais

que l'eau", ce qui demandait à tous les Nordistes du Nigara de se considérer comme des frères. Le Général qui passa neuf ans au pouvoir avait éliminé son propre frère par la main de son beau-frère; c'est-à-dire le colonel Ukazukadim.

Le colonel Ukazukadim, qui avait abattu le Général que les Nigarains aimaient, avait été fort heureusement arrêté car, bien qu'il ait réussi à assassiner le Général que les Nigarains aimaient, son coup avait échoué. Comment ? L'adjoint du Général que les Nigarains aimaient ; c'est-à-dire que le Général du sud du Nigara avait mené immédiatement une contre offensive. Le colonel Ukazukadim, beau-frère du Général qui passa neuf ans au pouvoir, fut arrêté avec ses complices; la loi militaire les ayant condamnés à mort, et c'était ainsi qu'ils furent exécutés par balle.

Le Général qui passa neuf ans au pouvoir fut condamné à mort par contumace et ne revint pas au Nigara. Le Général qui passa neuf ans au pouvoir alla donc s'installer quelque part en Europe et revint lorsqu'il fut gracié par son frère, un Nordiste civil à qui le Général du sud du Nigara remit le pouvoir après les élections. Le Général du sud avait été applaudi par la presse internationale car pour la première fois un soldat avait remis volontairement le pouvoir à un civil au Nigara. Il faut surtout dire que le Général du sud n'avait passé que deux ans et demi au pouvoir. Quelque fût ce que dirent les Mandibou à l'époque, le Général du sud avait montré

un bel exemple. Les Mandibou eux, auraient préféré que le Général du sud, qui lui-même était un Mandibou, remette le pouvoir à un autre Mandibou qui s'était présenté aux élections avec le Nordiste qui les avait remportées.

Le Général du sud du Nigara n'avait pas fait cela et voilà pourquoi les Mandibou l'avaient traité de tous les noms : « C'est un bâtard », « C'est un lâche », etc.....

Lorsque Yétoundé jeta un coup d'œil furtif autour d'elle, elle reconnut le Général que les Nigarains aimaient. On lui demanda de s'asseoir et l'interview commença aussitôt. Le Monsieur aux allures de Nordiste demanda à Yétoundé de se présenter. Dès qu'il émit sa première phrase, Yétoundé sut que l'homme était un vrai Nordiste, il n'y avait plus de doute. Elle se redressa sur son siège.

- Je m'appelle Yétoundé Bala, dit-elle. J'ai une licence en français et en allemand avec mention Bien.

- Quelles autres langues parlez-vous ? demanda poliment le Monsieur du Nord.

- Je parle le nago, l'haoussa et l'éwé.

- Êtes-vous du Nord du Nigara ? demanda le monsieur.

- Non, je suis du Sud, fit Yétoundé.

- Mais Bala c'est un nom du Nord, ajouta le monsieur du Nord.

-Vous avez raison, monsieur, mais c'est le nom de mon père, dit Yétoundé.

Les autres membres du comité posèrent aussi quelques questions à la candidate, puis on lui demanda de présenter ses diplômes. Elle les leur tendit et les membres du comité d'interview notèrent certaines choses sur des feuilles après s'être passé les documents. L'homme du Nord s'appelait Alhaji Kabirou car il avait dit son nom à Yétoundé. Il était quand même gentil ou semblait l'être car il souriait beaucoup. Il était très content d'écouter Yétoundé parler sa langue maternelle sans accent, c'est-à-dire l'haoussa.

À la fin de l'interview, il affirma à Yétoundé d'une manière positive que le comité la consultera bientôt. Yétoundé sourit, sortit de la salle lumineuse et vit dehors des centaines de gens qui attendaient pour la même interview alors que l'on ne devrait recruter que douze personnes. Dans sa tête, Yétoundé savait qu'elle avait bien passé l'interview et qu'elle était qualifiée pour le travail de protocole qu'elle devait commencer à l'aéroport de Lago si le comité d'interview la retenait.

Après son interview, Yétoundé rentra chez elle satisfaite. Dans le petit studio qu'elle occupait, étaient accrochées la photo du père Benoît, celle des sœurs Anne-Marie et Antoinette. De l'autre côté du mur, on pouvait voir la photo de ses parents et celle de Mme Nicole Cornillon. Elle adorait ces gens. Ils avaient marqué sa

vie et elle ne pouvait pas les oublier. C'est comme s'ils vivaient avec elle.

Yétoundé déposa son porte-documents sur la table, ouvrit son réfrigérateur et sortit une bouteille de Fanta bien glacée qu'elle but pour se rafraîchir. Elle alla vers son buffet et mit un disque de Nana Mouskouri sur son tourne-disque et se mit à chanter en même temps que celle-ci. Un gecko, qui avait sorti sa tête du plafond, vit Yétoundé qui dansait en lançant les bras en l'air et disparut vite comme apeuré par les mouvements de cette dernière.

Des semaines et des semaines se suivirent. Yétoundé attendait mais ne reçut aucun message concernant l'interview qu'elle avait subie. Les mots d'Alhaji Kabirou, lors de l'interview, avaient pourtant été rassurants. Pour ne pas trop penser à ce sujet, elle avait décidé de s'inscrire en maîtrise à la faculté des lettres de l'université de Lago où elle avait obtenu sa licence. Bientôt, elle commença les cours. Un soir, après les cours, elle rentrait fatiguée chez elle, mais prit la peine d'aller ouvrir sa boîte aux lettres. Elle ne trouva qu'une seule enveloppe dans la boîte. C'était une lettre de l'aéroport : elle eut d'abord peur de l'ouvrir mais, finalement, se ressaisit et l'ouvrit. Sur la première ligne de la lettre figurait le mot suivant : "Félicitations!" Elle sauta sur la pointe de ses pieds et ne lit même plus le reste de la lettre. Yétoundé était tellement contente et se mit à remercier son Dieu et les mânes de ses ancêtres d'être parmi les

douze personnes sélectionnées pour le travail à l'aéroport de Lago. Il y avait de quoi ; le Nigara compte plus de cent douze millions d'habitants et plus de douze mille candidats avaient postulé pour ce poste où on ne voulait recruter que douze personnes. La formation devait commencer immédiatement car il ne fallait plus attendre surtout que le travail démarrait à l'aéroport de Lago dans les trois semaines à venir.

L'après midi du jour où la formation commença, une voix de soldats se fit entendre à la radio de Lago, la capitale du Nigara, après une musique martiale qui annonçait toujours un coup d'État. Ceci n'étonnait plus personne dans ce pays, mais ce qui ébahissait c'était plutôt l'attitude des gens. Malheur de malheur ! Les gens du Nigara n'apprennent pas et oublient toujours le passé. Le ciel était morne comme il l'était ce vendredi fiévreux où le Général que les Nigarains aimaient avait été abattu. Ah! ce triste jour encore ! Les cris se faisaient entendre ici et là. Pour certains, c'étaient des cris d'amertume ; pour d'autres, des cris de joie ; pour les réfléchis, c'était des cris face à l'incertitude, le danger et les jours maudits qui s'annonçaient. Effectivement c'étaient des cris face au danger, aux jours sombres ou plutôt aux jours noirs qui attendaient la république bananière du Nigara.

Cette voix trompeuse, la voix du Général qui ne riait pas, ne pouvait tromper que ces Nigarains, acolytes des dictateurs et qui ne pensaient qu'à leur petit ventre. Pour les gens du peuple, ces cris de joie étaient dus à

l'ignorance. Pour eux, la misère était finie car c'étaient les mots qu'on entendit dire le Général qui ne riait pas. Il avait répété ces mots sans cesse quand il donnait les raisons de la prise de pouvoir par l'armée et le peuple ignorant était trompé. Cette voix était la voix qui écrase et la voix du malheur. Malheur des malheurs ! Les Nigarains ne tarderaient pas à découvrir la vérité et les ignorants qui étaient joyeux le jour du coup d'état du Général qui ne riait pas, ne tarderaient pas à verser des larmes. Les chars du Général qui ne riait pas broieraient leurs enfants et ses mitraillettes feraient couler le sang de leurs enfants dans les rues de Lago et dans toutes celles du Nigara. Malheur de malheurs ! Ses premières victimes furent ces pauvres minoritaires du Nigara dont le sol produit l'or noir du pays.

Le Nigara avait vu venir ses difficultés suite aux élections de 199..; des élections-piège dans une république bananière où tout pouvait arriver. Le Général qui riait toujours avait procédé à une transition aussitôt qu'il accéda au pouvoir en 198.. mais celle-ci se termina en fiasco au début des années 199.. Un passage du régime militaire au régime civil qui devait durer huit ans. on allait le savoir, ne pouvait aboutir à rien sinon à l'échec. Des milliards de dollars étaient encore partis en fumée car le Général qui riait toujours avait investi beaucoup d'argent dans son programme de transition pour rien. L'or noir du Nigara avait rapporté des milliards de dollars lors de la première guerre du golfe. Le peuple le savait

et le secrétaire des finances du Général qui riait toujours l'avait confirmé. Qu'étaient donc devenus ces milliards de dollars ? Seul le Général qui riait toujours pouvait répondre à cette question pourtant si simple.

Le Général qui riait toujours et ses acolytes savaient qu'ils se moquaient des Nigarains si doux et si naïfs, avec leur programme de transition. Malheur des malheurs ! Des années de souffrance, des années d'espoir perdues. Rien, rien, et rien de concret suite à une longue période d'attente sinon de longues années de cauchemar. Le Général qui riait toujours aurait pu être aujourd'hui le maître exemplaire de la démocratie au Nigara s'il n'avait pas écouté ses acolytes et s'il avait mis les intérêts du pays au-dessus de ses intérêts personnels. L'intelligence ne lui faisait pas défaut, mais il n'avait pas su profiter de ce don en remettant le pouvoir à l'élu du peuple. Le peuple du Nigara lui aurait sans doute pardonné d'autres crimes qu'il avait commis. Le Général qui riait serait en ce moment en train de savourer tout bonnement ces milliards et de circuler librement dans les rues de Lago comme un héros, sans aucune crainte. Hélas, il avait creusé sa tombe de ses propres mains. C'était donc à la suite de l'annulation des élections du début des années 199..., que le Général qui riait toujours, forma un gouvernement intérimaire laissant le Nigara et les Nigarains au comble du malheur.

Pourquoi annuler les élections qui étaient jusqu'ici considérées comme les meilleures du pays ? Le

Général qui riait toujours comprit donc son échec mais l'homme était astucieux et choisit un commerçant du Sud-ouest du Nigara pour diriger un pays en flamme tout en reculant. À vrai dire ce n'était pas la faute du commerçant, mais il aurait pu avouer dès le départ qu'il ne pouvait pas tenir les rennes du pouvoir et les choses seraient peut-être réglées autrement. C'était donc aussi à cause de l'incapacité du commerçant à diriger le pays en raison de la tempête politique qui sévissait au Nigara que le Général qui ne riait pas chassa ce président-intérimaire de la république bananière du Nigara. Mais, très rapidement, les gens oublièrent que tout avait commencé avec le Général qui riait toujours.

Rien ne changea le plan mis sur pied pour la formation de Yétoundé bien que le Nigara eût un nouveau chef d'Etat; c'est-à-dire un nouvel homme fort comme on aimait à le dire quand l'armée prenait le pouvoir. Yétoundé poursuivit donc sa formation dans cette ville portuaire et commença le travail en même temps que ses camarades à l'aéroport de Lago quelques semaines plus tard.

Lago est une jolie ville en comparée à certaines autres du pays ; ses routes, spacieuses, pouvaient laisser passer plusieurs voitures à la fois. Le seul problème, c'est que ces routes étaient parsemées de bosses et d'ornières et que les véhicules y roulaient cahin-caha. L'Etat ne les entretenait pas ; elles dataient du temps des toubabs. Les grands ponts, les bâtiments en briques et les gratte-ciel

rendaient la ville encore plus belle malgré leur état délabré.

Au cœur de la ville de Lago, l'architecte le plus réputé de Paris avait fait ériger les statues de trois hommes qui représentaient les trois groupes ethniques les plus connues du pays. Tous les habitants du Nigara étaient représentés à Lago, raison pour laquelle l'architecte de Paris avait choisi de montrer trois statues pour symboliser l'union des citoyens du pays. Y avait-il vraiment une unité nationale dans ce pays? C'est la question qu'on devrait absolument se poser car le groupe minoritaire qu'étaient les Mandibou avait été rayé de la cartographie du Nigara. L'Etat fut très flatté par cette création et paya une somme d'argent assez importante à l'architecte français, qui depuis, coule des jours tranquilles à Paris. Il n'avait pas tort car il n'était pas prudent de vivre dans un pays où le gouvernement pouvait changer du jour au lendemain, changeant par la même occasion aussi les termes des contrats s'il ne les annulait pas purement et simplement. On avait déjà vu des architectes perdre leur fortune en pareilles circonstances, sans parler des hommes d'affaires ayant perdu l'argent qu'ils avaient investi dans l'or noir du Nigara. Que n'avait-on donc pas encore vu? Y avait-il encore quelque chose qui étonnait les gens dans ce pays? Pas du tout!

Lago avait cessé d'être la capitale politique suite à un coup d'état manqué contre le Général qui riait

toujours quand il dirigeait encore le pays. Ce coup d'état manqué contre son régime l'avait tellement secoué que le Général qui riait avait déplacé la capitale politique du Nigara, de Lago à Abaja. Le Général qui riait toujours avait donné pour raison, comme un de ses frères du Nord, qui à l'époque avait aussi dirigé le Nigara, qu'Abaja était au centre du pays. "L'unité du pays peut simplement se faire si la capitale du pays est au centre du pays," voilà ce qu'ils avaient tous les deux dit. Il faut tout de même reconnaître qu'Abaja est plus près du nord que du sud du pays et cela tous les Nigarains le savent. On ne sait pas qui trompe qui dans cette affaire ; les Nigarains ne sont pas aussi idiots. Même si les raisons pour déplacer la capitale à Abaja ressemblaient plus à un fallacieux prétexte qu'à autre chose, le Général qui riait toujours avait réussi dans son plan et pouvait désormais dormir à Abaja, les yeux fermés, ce qui revient à dire qu'à Lago, il dormait les yeux ouverts ; c'était là la pure vérité. Au Nigara, on faisait tout pour des raisons politiques et ceci n'étonnait guère, donc plus question de se justifier.

L'aéroport le plus beau du pays se trouvait dans le village du chef d'Etat même si ce n'était qu'à lui seul que cela profitait. La villa la plus belle du pays se trouvait également dans le village du chef de l'Etat même s'il ne dormait-là qu'une fois l'an. Les routes les mieux bitumées conduisaient dans le village du chef de l'Etat même si ces routes n'apportaient rien au pays sur le plan économique.

Originellement, les habitants d'Abaja originellement étaient de modestes paysans et des éleveurs ; ils ne pouvaient pas se construire de maisons et habitaient des cases comme les habitants de Mandibou. Ils vivaient quand même heureux dans leur pauvreté. Ils étaient tranquilles, ne dérangeaient personne et ne voulaient que personne les dérange non plus. Mais, comme on le dit souvent, la raison du plus fort est toujours la meilleure. Un matin, alors qu'ils sortaient à peine de leur sommeil, les habitants d'Abaja virent venir au-devant d'eux un convoi de soldats dans des chars. Leurs cases furent détruites, leurs ustensiles de cuisine broyés, leurs bœufs tués ; bref tout le village fut ravagé et les soldats les en chassèrent. Les habitants d'Abaja ne savaient où aller ; ils ne connaissaient qu'Abaja comme les gens de Mandibou qui ne connaissaient que leur village. Ils étaient nés là, avaient grandi là tout comme leurs ancêtres ; tout leur héritage culturel était là, les mânes de leurs ancêtres reposaient là. Abaja était tout pour eux et c'était tout ce qu'ils avaient de plus cher dans la vie en dehors de leurs femmes, enfants et bêtes. Un décret présidentiel, pris à la va vite, avait tout détruit en un rien de temps ; comme le dirait un écrivain français : "œuvre de tant de jours en un jour effacée." C'est ainsi que les soldats du Nigara avaient effacé les œuvres construites par les habitants d'Abaja depuis des temps immémoriaux en un laps de temps. Quelques habitants qui avaient protesté furent considérés comme des rebelles

et effacés de la surface de la terre eux aussi.

Les quelques habitants d'Abaja qui avaient survécu au massacre s'éloignèrent de leur village natal et demeurèrent jusqu'à ce jour éparpillés comme furent dispersés certains groupes ethniques lors de la conquête de l'Afrique par les forces coloniales. C'est donc ainsi que le décret présidentiel construisit la capitale du Nigara à Abaja en quelques années seulement, sous les yeux pleins de chaudes larmes de ses habitants originels. Ce fut donc le malheur des malheurs pour les habitants d'Abaja.

Tout avait été bien calculé et les milliards de dollars provenant de l'or noir du Nigara furent jetés là : c'est ainsi qu'en un rien de temps, des gratte-ciels furent construits, de larges routes asphaltées furent tracées et l'héritage culturel des premiers habitants d'Abaja fut enterré et oublié à jamais. Le Nigara est vraiment riche en or noir; ce n'est pas une exagération de le dire et certaines compagnies étrangères qui continuent à construire de gigantesques bâtiments à Abaja ont préféré cet or noir aux dollars américains. Le P.D.G. d'une de ces compagnies, un homme sage et un bon commerçant, en vint à la conclusion qu'en échangeant son service contre l'or noir, il pouvait gagner plus d'argent que ce qu'il recevrait du contrat signé à la fin de son travail. Au jour le jour, le prix de l'or noir augmentait. Le P.D.G. des ponts et chaussées pouvait donc vendre son or noir quand il le voudrait bien et en tirer plus de bénéfice. C'était

vraiment sage, c'était vraiment malin! Construire une nouvelle capitale en quelques années pour un pays comme le Nigara était chose facile à faire alors que le peuple peinait dans sa galère. Quel monde de fous!

Depuis quelques années donc, Lago avait cessé d'être la capitale politique et Abaja l'était devenue. Lago avait cependant beaucoup de qualités dont étaient dépourvu Abaja ; Lago était situé près de l'Océan Atlantique et pour ce fait est une ville portuaire. Lago reste indubitablement la capitale économique du Nigara et on ne pouvait rien contre cet atout naturel.

Les Mandibou n'étaient pas du tout contents quand la capitale fut déplacée à Abaja et accusaient leurs frères du nord du pays de tribalisme ; cependant ils se disaient entre eux que l'état ne pouvait aucunement déplacer l'Océan Atlantique vers Abaja. Les Mandibou forment la plus grande population de Lago. Mandibou était à trois heures de voyage par autobus de Lago; d'autres effectuaient le parcours en deux heures.

Le Général qui ne riait pas vivait donc à Abaja et dirigeait le pays à partir de là. Il avait invité l'homme qui fut élu lors des élections du début des années quatre-vingt-dix, pour résoudre les problèmes du pays. Celui-ci était un Mandibou, un expert comptable immensément riche ; installé aux Etats-Unis, il était retourné au pays des États-Unis, suite aux promesses du Général qui ne riait pas qui l'avait assuré de lui remettre le pouvoir. L'homme élu aux élections du début des années quatre-

vingt-dix, c'est-à-dire le Mandibou, s'appelait Massaoudi. Massaoudi était parti en Occident face aux menaces contre sa vie lorsqu'il réclamait son mandat électoral. Massaoudi était revenu au pays, comptant diriger le Nigara puisque le Général qui ne riait pas le lui avait promis le pouvoir. Il rendit donc visite à ce dernier à son retour.

Comme le pouvoir est agréable ! Il est sucré comme le miel. À tout seigneur tout honneur, dit-on. Le Général qui ne riait pas s'était bien agrippé au pouvoir après y avoir goûté et avait fini par l'aimer. C'est ainsi donc que le rêve de Massaoudi ne se réalisa pas. Il avait eu tort de faire confiance au Général qui ne riait pas ! Il avait aussi eu tort de réclamer son mandat aussi, car c'était là son vrai crime !

Massaoudi s'était malheureusement retrouvé en prison pour avoir formé et rendu public son gouvernement. Il fut accusé d'avoir mené un coup d'État contre le Général qui ne riait pas et de sécessionnisme. Massaoudi n'était pas un homme qu'on devait laisser circuler dans les rues de Lago. Bien que civil, il n'avait rien d'un profane en ce qui concerne l'armée. Il avait même, à ce que l'on disait, beaucoup d'influence dans les garnisons militaires. Beaucoup de soldats étaient ses amis et il en contrôlait même un bon nombre : c'est-à-dire qu'il avait la main mise sur eux. Il aurait aussi sponsorisé des soldats à l'époque pour renverser des régimes militaires puisqu'il en avait des moyens

financiers. Massaoudi était un homme fort; il était même l'ami du président des États-Unis à l'époque et avait même dit à la radio américaine que l'armée de ce pays devait envahir le Nigara lorsque les élections furent annulées. C'est ce qui d'ailleurs avait effrayé le Général qui riait toujours et celui-ci avait volontairement démissionné. Un Général qui démissionne sous la pression d'un civil ! C'était vraiment ridicule. Comment est-il devenu Général alors? Un Général, c'est fait pour défendre le pays mais au Nigara les Généraux sont faits pour amasser illégalement les deniers publics et c'est ce qu'ils font le mieux. Ils ne savent pas combattre et comment sauront-ils le faire quand ils ont des ventres pleins comme des margouillats prêts à pondre ? Les femmes, la boisson, le jeu de polo, c'est là leur domaine de compétence. Un musicien africain, que l'on traitait de drogué et de fou, à l'époque, disait biensûr la vérité quand il appelait ces Généraux : VAGABONDS IN POWER. C'était vraiment cela leur titre ; ils étaient tous arrivés au pouvoir sans aucun programme pour le pays ; c'est bien pour cela qu'ils avaient tous noyé le pays après l'avoir délesté de toutes ses richesses. Le Nigara a beaucoup souffert et souffre encore car le pouvoir n'est pas aux mains des plus méritants. C'est ça la vérité. C'est ça aussi le Malheur des malheurs ; comme le bistouri des larmes qui a détruit en Yétoundé l'organe qui donne la vie, les Généraux ont étouffé le Nigara. La poule aux œufs d'or, comme on le dit, a été immolée. Le Nigara

était donc comme cette poule aux œufs d'or.

Les Mandibou s'agitèrent, ils avaient voulu former leur République et ne plus faire partir du Nigara. Il y avait eu des milliers de grèves; il y avait eu des milliers de morts aussi au Nigara et surtout à Lago. Le Général qui ne riait pas avait disparu entre temps car le Nigara s'effondrait; le pays était comme s'il n'existait plus : et les pillages se faisaient partout. Les banques n'ouvraient plus, les hôpitaux étaient fermés; les magasins ne vendaient plus rien. C'était le désordre, le chaos dans cette atmosphère où la tempête de la violence avait été semée.

Un Général qui se cache face à de simples manifestations menées par des civils est un Général lâche car que fera-t-il alors en temps de guerre? Le Général qui ne riait pas surgit de sa cachette et mobilisa les forces de l'ordre contre les civils après une longue période de silence. Les chars du Général qui ne riait pas broyèrent les milliers de Mandibou, petits comme grands, dans les rues de Lago. D'autres citoyens, des non-Mandibou, furent aussi victimes de cette folie meurtrière. On arrêta les manifestants et les innocents aussi. On les enferma dans de diverses prisons à travers le Nigara. Les prisons étaient pleines et les soldats déferlaient dans les rues, surtout celles de Lago, nuit et jour. Les Mandibou étaient devenus les ennemis déclarés, sinon les ennemis numéros un, du régime du Général qui ne riait pas. Les autres citoyens du Nigara, c'est-à-dire ceux du Nord-est et du

Nord-ouest, n'étaient pas des ennemis mais quelques voix de ces régions étaient également traquées, arrêtées, matées et emprisonnées. Les femmes et les enfants des détenus versaient abondamment des larmes et les militants continuaient toujours à défier le régime. Beaucoup d'écrivains et de journalistes quittèrent le Nigara et se réfugièrent au loin. Les politiciens honnêtes, qui luttèrent ardemment, étaient assassinés. Quel pays! Quel était ce monde immoral où on n'avait plus de respect pour les sages? Quel était ce monde où on abattait à sa guise les héros de nos indépendances? Quelle honte pour le monde noir! Le Nigara perdit ses bras les plus valides; le sang de ces héros était répandu dans les rues et les mouches souillaient leurs cadavres. Le Nigara n'avait pas versé de sang pour son indépendance. Cela se passa de manière pacifique et reçu en cadeau, comme on le dit en anglais: ON THE PLATTER OF GOLD. Les voix qui ont réclamé l'indépendance sont étouffées par le Général qui ne riait pas et qui ne savait pas comment ceux-là avaient acquis l'indépendance du Nigara qu'il dirigeait de force aujourd'hui. Malheur des malheurs! Tout était donc sens dessus sens dessous au Nigara; l'insécurité était à l'ordre du jour. Les policiers, les soldats et autres agents de sécurité en tenue civile remplissaient les rues de Lago et menaçaient le petit peuple. La souffrance devint éternelle, les enfants mouraient de faim, les adultes n'arrivaient pas à gérer leurs maisons. Les femmes abandonnaient les nouveau-nés, les enfants

n'avaient plus de parents, les parents n'avaient plus d'enfants. Les pères de famille quittaient leurs foyers et ne revenaient plus. Le ciel partout était sombre, les vautours remplissaient les rues et dévoraient les cadavres humains; eux, au moins, avaient de quoi manger. Les pères de familles perdaient leur travail; l'État n'existait plus. Il n'existait que par la police, l'armée, ses chars et ses mitraillettes. Malheur de malheurs sur le Nigara! On n'était pourtant pas en guerre. Le Général qui ne riait pas se plaisait à voir les forces de l'ordre attaquer ce peuple sans défense et aux yeux creux que la famine rabattait déjà au sol. Malheur de malheurs au Nigara !

Yétoundé entra dans son bureau à l'aéroport pour la première fois avec ses camarades après sa formation. Le local était bien aménagé mais il n'était pas équipé ni pour elle ni pour ses camarades de service. La vérité est que ce bureau était pour des V.I.P. du gouvernement comme on les appelait. Ceux-ci devaient bénéficier du service du protocole. Les hommes au pouvoir ne devaient désormais plus s'aligner comme les autres passagers devant les guichets des compagnies aériennes, le service du protocole devait le faire à leur place. Les membres de leur famille, leurs femmes, leurs enfants, et même leurs amis, bénéficiaient de ce service car il suffisait que les grands du pays envoient leur carte avec une petite note pour que tout soit résolu. Les agents de l'immigration n'avaient pas le choix et cachetaient des passeports même en l'absence des passagers. Même s'ils avaient le choix.

la corruption les avaient transformés et ils voulaient eux aussi obtenir des contrats auprès de ces messieurs, les ministres, les directeurs de cabinet, les directeurs de banque et les directeurs d'autres sociétés. Les douaniers faisaient la même chose, de même que les agents de sécurité qui abondaient à l'aéroport de Lagos: les soldats, les policiers et les agents de santé. C'était donc dans ce monde que devait travailler Yétoundé, un monde souillé ; un monde où la vérité ne paie pas, un monde où les honnêtes gens sont punis et les malhonnêtes félicités et récompensés.

Un jeune homme à l'allure innocente pénétra dans le bureau et sortit de son porte-documents un petit papier après avoir salué Yétoundé et ses collègues. L'homme qui sortit le papier de son porte-documents s'appelait Yotar. Après s'être présenté, il apprit à Yétoundé ainsi qu'à ses collègues qu'il était celui qui, désormais, dirigerait le service du protocole. Le jeune homme était un Mandibou car originaire du Sud-ouest du pays. Yotar lut sur une liste le nom de Yétoundé et des autres personnes présentes. Il forma un groupe de quatre équipes et leur apprit que c'est ainsi que se ferait le travail. Les instructions furent bien comprises de tous, mais puisque c'était la première semaine, tous les travailleurs du service du protocole allaient devoir travailler ensemble pour comprendre les rouages du métier qui les attendait. Yotar quitta le bureau après avoir présenté son assistant, un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, aux

travailleurs du service du protocole. Ce jeune, du nom d'Awka, était de l'Est du pays ; son patron, c'est-à-dire Yotar, lui avait confié la tâche de conduire les nouveaux employés du service de protocole dans tout l'aéroport pour qu'ils se familiarisent avec leur environnement de travail.

Awka emmena les nouveaux employés d'abord chez les responsables du service de l'immigration, de la douane et de diverses structures de sécurité. On ne pouvait même plus compter leur nombre tellement il y en avait. Yétoundé avait un porte-documents dans sa main droite ; elle l'ouvrit et se mit à noter tous les conseils que donnaient les responsables de ces différentes structures de sécurité. Mais, à vrai dire, elle avait remarqué quelque chose qui la dérangeait un peu, c'est que les employés de l'immigration, de la douane et d'autres structures de sécurité où Awka les emmenait avaient tous l'air mécontent. Ceux-ci n'étaient pas du tout accueillants même s'ils faisaient semblant de l'être. Que pouvait être l'origine de ce mécontentement ? Yétoundé le découvrirait plus tard. Les jeunes employés du protocole portaient tous une veste qui, dit-on, étaient confectionnées en France et qui, d'ailleurs, attiraient sur eux des regards jaloux. Lorsqu'ils se présentèrent pour la première fois devant les agents de sécurité travaillant pour l'aéroport, ceux-ci arboraient mine renfrognée pour leur témoigner de cette jalousie. Un de ces agents de sécurité n'hésita même pas de dire à Yétoundé : « voilà

les enfants du gouvernement ; eux au moins sont bien habillés. » Yétoundé, qui ne comprit pas ce que voulait dire ce monsieur, lui sourit innocemment ; ce qui eut pour effet de l'énerver davantage, mais il se tut.

Le vol Air France venait d'atterrir et Yétoundé, après s'être maquillée, traversa la salle de l'aéroport et alla jusqu'à la porte de l'appareil pour recevoir son Excellence monsieur le ministre des finances. Elle ne le connaissait pas, c'était la première fois qu'elle allait le rencontrer ; Yétoundé tenait en main une pancarte portant cependant le nom du ministre qu'elle devait recevoir. Elle attendait, montrant la pancarte aux premiers passagers qui sortirent de l'avion. C'était évident, le ministre des finances voyageait en première classe. Le ministre élégamment habillé, sortit de l'avion et se dirigea vers Yétoundé avec ces mots : « C'est moi le ministre des finances. » Yétoundé s'empressa de dire : « Soyez le bienvenu, monsieur le ministre. » Et celui-ci répondit par un "merci." Yétoundé prit le passeport et le portedocuments que tenait le ministre et le conduisit dans la salle des V.I.P, à l'intérieur de l'aéroport. Des jeunes femmes, assises dans la salle, se levèrent, saluèrent le ministre et lui indiquèrent un siège où il prit place. Ces jeunes femmes lui demandèrent si elles pouvaient mettre la télévision en marche pour lui mais il dit "non". Elles lui servirent du champagne puisqu'elles connaissaient sa boisson préférée.

Yétoundé quitta le ministre des finances et se

rendit dans la salle des bagages avec un jeune garçon qui avait été embauché au même moment qu'elle: mais celui-ci n'avait qu'un brevet d'études. Le travail du jeune était d'identifier les vingt valises qu'avait ramenées le ministre de son voyage. Ceci fut fait rapidement et les valises du ministre des finances furent rapidement déposées dans un gros camion qui attendait dehors. Les valises du ministre n'avaient même pas été fouillées par la douane. C'était cela le protocole à l'aéroport et tout le monde le savait. La femme du ministre avait un grand magasin en ville; si elle n'effectuait pas de déplacement, son mari, monsieur le faisait et rapportait de Paris ou de Londres, toutes les commandes de sa femme. Un ministre qui use de son titre pour faire des affaires: c'était ce que faisaient tous les hommes de pouvoir à Nigara.

Yétoundé après avoir cacheté le passeport du ministre et s'être assurée que toutes les valises de ce dernier étaient dans le camion sous l'œil vigilant des policiers qui gardaient le véhicule, entra et informa le ministre que tout était prêt. Le ministre finit sa bouteille de champagne et se leva. Avant de suivre Yétoundé, il sortit une liasse de billets de banque qu'il remit aux femmes de la salle des V.I.P.; celles-ci le remercièrent et il partit avec Yétoundé.

Dehors, attendait la voiture du ministre. c'était une limousine aux vitres teintées : les policiers, qui gardaient sa voiture et le camion où se trouvaient les valises, se précipitèrent pour ouvrir la portière de la

voiture où attendait le chauffeur. Avant que les policiers referment la porte sur le ministre, celui-ci remit des billets de banque à Yétoundé ; celle-ci refusa, mais le ministre lui dit : « Tu as fait du bon travail, ça c'est ton petit cadeau. » Yétoundé vit des yeux se tourner vers ses mains et quitta les lieux après que la voiture du ministre eut démarré. Arrivée à son bureau, Yétoundé ouvrit finalement sa paume qu'elle tenait encore fermée vit deux billets de cent dollars américains. Elle était vraiment étonnée et se demanda pourquoi le ministre lui avait donné tant d'argent alors qu'elle faisait tout simplement son travail. C'était cela, le protocole à l'aéroport...

À peine que Yétoundé s'assit-elle à son bureau que deux policiers entrèrent et lui firent poliment savoir qu'ils voulaient la voir en aparté. Ils portaient des uniformes propres, contrairement à leurs collègues qu'on voyait dans les rues de Lago. Les policiers qui travaillaient à l'aéroport de Lago, eux au moins, étaient propres ; c'étaient des gens qui se faisaient beaucoup d'argent là-bas. Certains parmi eux étaient à l'aéroport de Lago depuis dix ans et continuaient d'y travailler ; d'autres venaient d'y être mutés là et c'était la même chose pour les agents de l'immigration et de la police. Ces agents de sécurité qui travaillaient à l'aéroport de Lago n'étaient pas arrivés là accidentellement. Ils avaient le bras long; c'est-à-dire qu'ils avaient des oncles qui étaient ministres ou travaillaient au ministère de l'intérieur. Beaucoup étaient envoyés directement à

l'aéroport par leurs patrons pour qu'ils travaillent pour eux. À vrai dire, ces agents de sécurité remettaient chaque soir après le travail à l'aéroport de Lago, une assez importante somme d'argent à leurs patrons qui les avaient placés là. Ils travaillaient donc pour ces patrons, raison pour laquelle ils y restaient éternellement. C'était quand il y avait un remaniement ministériel ou bien quand leurs protecteurs étaient mutés, que les nouveaux patrons leur faisaient quitter ce lieu pour y placer eux aussi, les officiers qui leur étaient fidèles. Les patrons s'assuraient donc que les officiers qui travaillaient à l'aéroport de Lago paraissaient beaux.

Yétoundé fut étonnée lorsque ces policiers lui apprirent qu'ils tenaient à lui parler hors de son bureau, mais elle sortit avec eux pensant qu'ils avaient accompagné un autre ministre à l'aéroport pour son voyage. Les deux policiers dirent à Yétoundé qu'ils étaient venus la voir pour qu'elle leur donne leur part de l'argent qu'elle venait de recevoir du ministre des finances. Elle fut encore plus étonnée, mais elle leur répondit qu'elle devait garder l'argent jusqu'à l'arrivée de son patron ; ils eurent honte et quittèrent la scène quand Yétoundé se mit à parler à haute voix. Dès cet instant même, Yétoundé sut quelle jalousie allait attirer sur elle son travail auprès des agents de sécurité de l'aéroport.

Avant l'installation du service du protocole à l'aéroport de Lago, c'étaient les agents de sécurité qui assumaient ce rôle qu'ils appréciaient beaucoup car ils

recevaient toujours des cadeaux et de l'argent de la part des ministres et des grands du pays. Avec l'ouverture du service du protocole, c'était comme s'ils avaient tout perdu. C'était la même chose pour les agents de l'immigration, de la douane et d'autres agents de sécurité de l'aéroport qui n'avaient désormais plus la chance de côtoyer les « grands » du pays. Il y avait donc de quoi être jaloux des employés du protocole. C'est ainsi que Yétoundé sut que ces hommes ne les jalouaient pas à cause des beaux costumes que l'Etat leur faisait confectionner à Paris, mais pour les avantages liés à leur fonction. Ces agents de sécurité avaient pourtant d'autres moyens louches par lesquels ils se faisaient beaucoup d'argent, mais ils étaient tout simplement cupides et voulaient tout pour eux. Combien de fois ne les avait-on pas vu abandonner leurs uniformes et se transformer en hommes du service du protocole privé pour se faire une fortune ?

Que ne voyait-on pas à l'aéroport de Lago? Les enfants de la rue, qui avaient grandi sous les ponts de la ville, convergèrent eux aussi vers l'aéroport de Lago et y formèrent des gangs. La plupart travaillaient pour les agents de sécurité d'ailleurs et dévalisaient les nouveaux venus au Nigara. Les étrangers qui arrivaient au Nigara pour la première fois, étaient, en raison du dépaysement surtout, les victimes de ces maraudeurs. Ces larrons remettaient une partie de leur butin aux agents de sécurité. Ces derniers, en retour, les protégeaient et ne les

dérangeaient en rien. L'Etat n'existe vraiment pas au Nigara. Tout le monde a son petit Etat qu'il gère à sa manière et fait la pluie et le beau temps, comme on dit.

Yétoundé, assise dans son bureau, vit entrer trois jeunes gens : ceux-ci étaient accompagnés par des policiers au regard hagard; ces agents de police étaient pleins du cou au ventre comme des caïmans. Ils tenaient les valises de ces jeunes gens qui allaient en Angleterre pour des vacances. Ces jeunes étaient irrévérencieux et les appelaient par leur nom. Ils n'avaient salué personne lorsqu'ils étaient entrés dans le bureau, et s'étaient tous les trois mis à rire tels des imbéciles. À peine installés dans les fauteuils bleus du bureau de Yétoundé, ils demandèrent à ces policiers d'aller leur prendre des paquets de cigarettes comme un père ordonne à son enfant d'aller lui acheter des noix de cola. Pourtant, à voir les policiers, ils auraient très bien pu être les parents de ces adolescents. Des gamins capables d'ordonner à des pères de famille, et de surcroît des policiers, d'aller leur faire des commissions, c'est ce qu'était devenu le Nigara. Les trois enfants, habillés dans un style anglais, étaient les enfants du ministre des mines : ils avaient à peine quatorze ans et fumaient déjà au vu et au su de tous. Les trois adolescents avaient sorti de leurs poches des liasses de livres sterling pour se vanter de leur richesse. Le premier annonça qu'il avait cinq mille livres sterling, le second, un peu plus jeune, lui, dit qu'il avait quatre mille livres sterling et le troisième, qui devait être le benjamin,

lui, dit qu'il en avait trois milles.

Sur le T-shirt qu'ils portaient, on pouvait lire l'inscription suivante en Anglais : « SWEET LIFE ». C'était comme s'ils l'avaient fait sciemment pour prouver aux gens qu'ils menaient une vie de luxe. Le regard de Yétoundé et de ses camarades de service se posèrent sur ces enfants comme s'ils étaient tout ébahis. À dire vrai, Yétoundé et ses camarades étaient épatés. Les parents de ces enfants leur avaient sans aucun doute donné cet argent, car l'argent leur avait été remis en fonction de leur âge. Pourquoi tant d'argent à des lycéens qui allaient en Angleterre pour deux semaines de vacances ? C'est ce qu'était devenu le Nigara lorsque le Général qui ne riait pas avait pris le pouvoir. Le Général qui ne riait pas lui-même ne possédait-il pas les bâtiments les plus beaux de Lago ? Ses enfants n'avaient-ils pas des banques personnelles à Lago et des compagnies pétrolières à la pèle ? Le Général qui ne riait pas n'avait-il pas créé un ministère pour sa fille la plus aimée ? Un ministère sans portefeuilles juste pour son plaisir, où celle-ci recevait ses amies et ses nombreux amants ? Les pauvres Nigarains étaient mis à genoux et n'avaient d'autre choix que celui d'accepter leur sort...

Cela faisait maintenant deux ans que Lamine et Yétoundé s'étaient mariés. Ils l'avaient fait à la fin de leurs études à l'université de Lago car Lamine avait trouvé du travail dans la police. Il aimait sa profession et voulait être un officier exemplaire. Sa promotion fut rapide car il avait intégré la police avec un bon niveau c'est-à-dire avec la licence. À l'époque, les policiers du Nigara étaient recrutés après avoir terminé leurs études coraniques. Beaucoup avaient donc été recrutés sans aucune éducation à l'occidentale et ne parlaient que leur langue locale. Ils étaient très drôles et on les voyait trainer dans les rues des villes du Nigara. Quand ils sifflaient les gens, ils avaient l'habitude de leur demander leur carte d'identité. Ce qui était drôle, puisque ces agents étaient analphabètes et ne pouvaient lire les noms qui figuraient sur lesdits documents, mais se contentaient d'en regarder les photos. Quand ils demandaient aux chauffeurs de taxi les papiers de leurs véhicules, ces derniers leur tendaient leurs actes de naissance ayant compris que ces policiers ne savaient ni lire ni écrire. Lamine, qui avait donc un niveau universitaire, était devenu commissaire quelques mois après sa formation à l'école de police de Lago.

Le couple Lamine/Yétoundé avait célébré son mariage à Mandibou; Lamine avait apporté des tubercules d'igname, de l'huile rouge, deux coqs et un bélier à ses beaux-parents comme dot le tout accompagné d'une somme d'argent. Le jour du mariage, Bala avait rejeté l'argent que lui avait remis Lamine en disant : "je ne

vends pas ma fille, mais pour les autres choses que tu as apportées, cela servira à faire la cuisine pour les invités.” Bala, le beau-père de Lamine, avait par ce geste, étonné tout le monde. Les vieux du village de Mandibou se regardèrent avec ébahissement et se demandaient si Bala était devenu fou. C’était la première fois à Mandibou que l’on refusait de se conformer à la coutume qui voulait qu’on donne de l’argent dot. Le mariage ayant été célébré, les gens ayant bien mangé et bien bu, Yétoundé était officiellement devenue la femme de Lamine à partir de ce jour.

Le couple vivait bien mais ce qui le rendait triste, c’était que les cris d’un enfant n’avaient pas encore égayé son foyer. En dépit de leur aisance financière, Lamine et Yétoundé n’avaient pas pu venir à bout de ce problème. Et pourtant, que n’avaient-ils pas fait à ce propos ! Il ne se passait pas un jour où Yétoundé ne pleurait. Lamine consolait toujours sa femme et lui jurait qu’ils auraient des enfants un jour.

La jeune femme continuait de travailler à l’aéroport de Lago ; ses camarades de service la trouvaient gentille car elle s’entendait bien avec tout le monde.

Un jour vint où Yétoundé confia à l’une de ses camarades de bureau qu’elle espérait toujours la bénédiction de Dieu. L’amie de Yétoundé s’appelait Awa; Awa était une femme gentille mais elle avait un défaut : elle parlait trop et n’arrivait jamais à garder de secrets.

Yétoundé aurait dû le savoir, mais puisqu'elle la considérait comme sa meilleure amie, elle voulut lui parler de son problème ; peut-être que cette dernière pourrait l'aider. Awa était mariée aussi et avait déjà deux enfants en deux ans de mariage.

Dès le deuxième jour qui suivit la confidence faite par Yétoundé à Awa, tout le monde au bureau sut que Yétoundé et son mari Lamine se trouvaient dans l'incapacité d'avoir des enfants. Ceux qui, au départ, pensaient que Yétoundé et son mari ne voulaient pas avoir d'enfants pour le moment, ils comprirent qu'ils avaient tort. Et ce fut à compter de ce jour donc que Yétoundé devint la risée de tous. Quand survenaient de petites mésententes entre Yétoundé et ses amies de service, celles-ci l'insultaient et l'appelaient "la femme incapable d'enfanter." Un jour, à peine entrée dans son bureau, Yétoundé entendit certaines de ces collègues parler d'elle. Elle avait surpris ces dernières et s'était mise donc à pleurer. Si seulement elle pouvait savoir que le bistouri des larmes était la cause de ses malheurs...

Elle raconta ce qui s'était passé au bureau à son mari lorsqu'elle arriva à la maison ce soir-là. Elle passa une nuit blanche à pleurer. Son mari la consolait et ne put fermer l'œil non plus. Ni Yétoundé ni Lamine ne savaient ce qui était à l'origine de ce problème. Ils savaient qu'ils avaient consulté Daouda le gynécologue qui leur fit faire des examens médicaux mais leur dit qu'il n'avait rien trouvé d'anormal. Peut-être Daouda

ne voulait-il pas donner le vrai résultat du test à Lamine et à sa femme, on ne le savait pas. Daouda était du même village que Yétoundé et connaissait bien cette dernière et sa famille. Peut-être Daouda pensait-il que s'il communiquait le véritable résultat de son test au couple, Lamine abandonnerait sa femme ; en effet, cela s'était plusieurs fois produit. Mais ces femmes-là et leurs maris, il ne les connaissait et ils n'étaient pas de Mandibou.

Yétoundé et Lamine continuaient de vivre sans se faire plus de soucis, quoique Yétoundé ne cessât jamais de pleurer les nuits et d'adresser des prières à Dieu avant de dormir pour qu'il ait pitié d'elle et lui donne des enfants sans plus tarder.

Le Secrétaire d'État du Nigara était parti en mission à Auckland pour participer au sommet des droits de l'homme. Quelle honte! Le Secrétaire d'État du Nigara participe à un sommet sur les droits de l'homme alors que le Général qui ne riait pas, pendait au même moment au Nigara, l'érudit le plus respecté de la région qui secrète l'or noir du pays. Cet érudit du nom de Zowa était un poète distingué, un intellectuel fin et un manifestant de première classe. La veille seulement, il avait rejeté l'offre du Général qui ne riait pas; une offre de poste de Secrétaire de l'or noir du Nigara puisque cet or noir venait de sa région et comme Zowa n'était pas du genre à mâcher ses mots, il fallait lui offrir quelque chose pour le faire taire.

Zowa croyait fermement à ses principes. il avait rejeté l'offre du Général qui ne riait pas, et prônait la libération de son peuple, peuple minoritaire du joug dictatorial. Son peuple l'aimait bien et il ne pouvait pas le décevoir car il n'était pas égoïste. Certains de ses frères, qui ne pensaient qu'à leur ventre, eux, avaient reçu de l'argent du Général qui ne riait pas, et avaient laissé le peuple dans sa misère. Ils avaient vendu leur peuple, mais le peuple s'était vengé en se retournant contre eux et en les abattant. L'acte perpétré par ce groupe de jeunes était une bonne excuse pour le Général qui ne riait pas. Il arrêta Zowa qui l'avait humilié en rejetant son offre de Secrétaire de l'or noir du Nigara. Il fut accusé d'avoir incité à la violence ce groupe de jeunes de la région qui secrète l'or noir du Nigara. Ses sept amis furent arrêtés eux aussi et la suite, les Nigarains la connaissent bien. Zowa fut jugé par un tribunal militaire : il n'avait pas eu droit à un avocat pourtant il s'était bien défendu : mais un tribunal militaire, tout le monde sait ce que c'est. Ce tribunal déclara Zowa coupable ; on ne s'attendait pas à autre chose, de toutes les façons. Les Nigarains protestèrent et beaucoup furent arrêtés et jetés en prison : la presse internationale écrivit mais rien ne changea le destin de Zowa. La France et les Etats-Unis avaient aussi plaidé pour Zowa mais tous à un sourd car le Général qui ne riait pas était vraiment sourd. C'était donc pendant que le Secrétaire d'État du Nigara assistait à la conférence sur les droits de l'homme à Auckland que Zowa et ses

amis furent pendus. Malheur des malheurs! Le Nigara s'était de nouveau plongé dans les malheurs car le pays fut immédiatement suspendu de l'organisation des Nations des intérêts communs. Un pays qui avait pourtant tout pour réussir !

Le Secrétaire d'État du Nigara fut rapatrié illico du sommet car comment un pays qui pend ses bras les plus valides au moment même où se déroule la conférence sur les droits de l'homme peut-il siéger avec des humains ? C'était tout à fait ridicule, tout à fait inhumain et donc tout à fait contradictoire aux chartes des Nations des intérêts communs.

L'avion de British Airways avait atterri à l'aéroport de Lago et Yétoundé s'était précipitée dans la salle d'arrivée pour recevoir le P.D.G de la compagnie de l'or noir, qui avait coopéré avec le régime du Général qui ne riait pas, pour pendre Zowa. Un jeune homme vit Yétoundé qui tenait le porte-documents du P.D.G. de la compagnie de l'or noir qui marchait comme un prince et le jeune dit : "Toi, femme qui ne peux pas avoir d'enfants, que fais-tu avec cet Anglais qui a fait tuer mon frère?" Yétoundé, aussitôt tomba et s'évanouit Elle ne revint à elle qu'à la clinique de l'aéroport ; heureusement, il y en avait une là. L'assistant de Yétoundé ramassa le porte-documents du P.D.G. anglais, le conduisit dans la salle des V.I.P. et fit le reste du travail. Le Secrétaire d'État était sur le même vol que le P.D.G. anglais ; ils étaient sortis de l'avion ensemble à Lago et avaient ri comme

des fous lorsque Yétoundé était tombée. Les dirigeants du Nigara ne sont pas vraiment des humains; c'est des monstres vêtus de peau humaine.

Après les soins qu'elle avait reçus à la clinique de l'aéroport, Yétoundé avait rejoint son bureau le soir et avait attendu son mari qui était finalement passé la chercher. Elle ne se savait plus au juste comment tout cela s'était passé mais se souvenait d'avoir entendu un jeune l'appeler "la femme qui ne peut pas avoir d'enfants," quand elle accompagnait le P.D.G. anglais. C'était vraiment tout ce qu'elle avait encore en mémoire ; il n'y avait plus de doute : maintenant, tout le monde à l'aéroport savait qu'elle n'avait pas encore donné d'enfants à son mari.

De retour à la maison, Yétoundé se mit encore à pleurer ; on avait encore retourné le couteau dans la plaie ; une plaie qu'elle portait en elle depuis le jour de son excision. Une plaie dont elle ne connaissait pas encore l'origine.

Le lendemain, Yétoundé se portait bien et avait déjà oublié ce qui lui était arrivé. Elle avait demandé une audience avec Yotar son patron et lui avait expliqué qu'elle voulait un mois de congé. Depuis que Yétoundé travaillait à l'aéroport, elle n'en avait jamais pris. Comme elle aurait pu s'ennuyer, elle ne prenait jamais de vacances. En effet, si elle avait des enfants, elle aurait pris des vacances comme ses camarades de service pour passer du temps avec eux ; mais puisqu'elle n'en

avait pas. l'idée de congé ne lui disait décidément rien.

Yotar avait appris ce qui était arrivé à Yétoundé; c'était vraiment un homme sympathique ; de plus, il aimait beaucoup Yétoundé car celle-ci travaillait bien. Yotar accorda un mois de vacances à Yétoundé qui décida d'aller au village voir ses parents. Jusqu'ici Yétoundé ne rendait visite à ses parents que deux fois par mois et c'était lorsqu'elle ne travaillait pas ; c'est-à-dire au cours de ses deux jours de repos. Lamine en était d'accord. "Cela ferait du bien à ma femme," se disait-il. Il avait offert une belle valise à sa femme en cadeau d'anniversaire. Yétoundé se rendit dans plusieurs magasins et acheta de beaux cadeaux pour ses parents. En faisant ses bagages, elle s'assura bien d'avoir mis un des pistolets de son mari dans son sac à main. Yétoundé le prenait toujours quand elle allait rendre visite à ses parents car il y avait parfois de petits bandits en chemin et l'arme lui était d'autant plus utile qu'elle conduisait seule jusqu'à Mandibou.

Les collègues de service de Yétoundé s'étaient réorganisés après son départ pour que son absence ne joue pas trop sur le travail. Tous savaient que son absence allait créer un vide car Yétoundé est une femme studieuse. Le remord naissait en chacun, surtout l'amie de Yétoundé qui l'avait exposée après que celle-ci lui eut confié son secret. Le travail était devenu très pénible pour les collègues de Yétoundé mais il fallait s'adapter au nouveau rythme au risque de perdre son emploi. Bien

sûr, certains d'entre eux étaient consciencieux. ils s'assuraient que tout marche bien car on ne pouvait pas s'amuser au point d'oublier d'aller recevoir un « grand » du pays qui partait en voyage ou en revenait. Cela était grave et sévèrement puni car les « grands » du pays ne devaient pas s'aligner comme les autres voyageurs au guichet des compagnies aériennes pour recevoir leur carte d'embarquement. De même, ils ne pouvaient pas, à leur retour de voyage, faire la queue comme les autres passagers devant les agents de l'immigration pour faire cacheter leur passeport, ceci serait gauche. Ils ne pouvaient pas, non plus, se rendre dans la salle d'arrivée et attendre de récupérer leurs bagages comme n'importe qui, ce serait une abomination. Le pire, c'était quand on oubliait de recevoir la maîtresse d'un « grand » du pays lorsqu'elle partait en voyage ou en revenait. S'il s'agissait de leurs épouses, les « grands » du pays pouvaient tolérer ces manquements. Ils aimaient leurs amantes plus que leurs femmes et étaient prêts à tout faire pour leur plaisir. Il y avait de quoi, elles étaient plus jeunes : certaines de ces amantes pouvaient même passer pour leurs filles. Ces jeunes amantes se faisaient de l'argent sur le dos des « grands » du pays qu'elles abandonnaient aussitôt qu'elles étaient repues comme des lézardes. Elles n'avaient pas tort ; c'était la faute de l'Etat. Encore plus la faute du Général qui ne riait pas, car c'était lui qui avait mis tout le pays sens dessus dessous, tenant le peuple à sa merci.

La sirène d'une jeep militaire en tête d'un défilé de voitures blindées se fit entendre de loin. Les soldats, des lanières en mains, sortaient la tête et les bras de la jeep et frappaient le dos des passants qui, surpris par le cri de la sirène, couraient dans toutes les directions. La jeep écrasa quelques petits enfants mais ne s'arrêta pas. Après cette scène, quelques femmes, les mains sur la tête, se mirent gémir et à pleurer leurs enfants. Elles se roulaient par terre en pleine rue en poussant des hurlements ; les policiers allaient vers elles et les chassaient des rues, c'était le chef de l'Etat, c'est-à-dire le Général qui ne riait pas, qui venait de passer.

8.

Yétoundé avait passé des nuits après avoir appris de la bouche même de ses parents que ses malheurs avaient commencé le jour de son excision. Rahina avait également expliqué à sa fille que le père Benoît qui l'avait sauvée leur avait laissé entendre qu'il se pourrait qu'elle ne puisse avoir d'enfants.

Bala et Rahina étaient vieux à présent. Ils se trouvaient dans l'incapacité d'aider leur fille Yétoundé à sortir de sa condition. Ils auraient pu peut-être l'aider ce maudit matin en refusant de la faire exciser par Brahima mais la coutume ne le leur aurait pas pardonné. Pauvres parents ! Ils savaient bien que Yétoundé avait des problèmes suite à l'excision mais ils ne lui en avait jamais parlé. C'était donc la première fois qu'ils abordaient le sujet ensemble. Ils se souvenaient de ce bistouri des larmes ; ils se souvenaient de Brahima, d'Ali et de Mamadou, et revoyaient la scène de l'excision. Leurs larmes coulaient, ainsi que celles de Yétoundé : on dirait qu'ils pleuraient un mort. On avait vu Bala et sa femme Rahina pleurer la dernière fois lors de la mort de la vieille Abibatou et de l'excision de leur fille par Brahima. Ceux-ci n'avaient pas cependant versé une larme à la mort de Brahima quoique quelques habitants du village l'aient fait. Même ceux qui avaient perdu leurs filles par la faute de Brahima, l'avaient pleuré. Les yeux de Bala, de Rahina et de Yétoundé étaient devenus

rouges et semblaient avoir augmenté de volume. Ces yeux étaient mouillés de larmes mais ils étaient tout rouges, tellement rouges, rouge comme du jus de kola. Malheur des malheurs, le bistouri des larmes faisait couler encore des larmes alors que celui qui les avait provoquées était parti; il ne vivait plus, mais le mal qu'il avait mis entre les cuisses de Yétoundé. Lui, existait toujours. Brahima n'était plus, emporté par le mal dont il souffrait depuis quelques années. Même s'il était en vie qu'auraient fait les parents de Yétoundé ? Le père Benoît, qui avait sauvé la vie de Yétoundé quelques jours seulement après son arrivée à Mandibou, aurait pu faire davantage mais Brahima avait déjà commis l'irréparable. Le père Benoît ne pouvait que sauver la vie de leur fille et c'est ce qu'il fit à l'époque.

Yétoundé était tourmentée et ne savait plus que faire. Allait-elle dire à son mari de retour en ville que c'était la faute de ses parents, de Brahima ou de la coutume? Elle s'assit à côté de sa mère le menton dans les paumes et regardait tristement ses parents. Elle se leva ensuite et sécha les larmes de sa mère et celles de son père avec un mouchoir de poche qu'elle sortit de son sac à main.

Son mari et elle avaient déjà dépensé une fortune chez les marabouts, les sorciers et les médecins, sans aucun résultat positif. Rien et rien du tout n'en n'était sorti. Que ferait son mari lorsqu'il apprendrait la triste nouvelle de l'excision ratée ? Qu'avait touché Brahima

en plus du clitoris qu'il avait trop sectionné ? Lui avait-il enfoncé le bistouri dans le sexe, coupant l'embryon de son col utérin ? Pourquoi aurait-il fait cela ? Il y avait dans le Mandibou et ailleurs d'autres femmes excisées qui souffraient beaucoup de cette opération, mais réussissaient à mettre des enfants au monde. Pourquoi pas elle ? Les choses avaient mal tourné, elle en était sûre ; d'autres en étaient mortes, mais elle avait survécu. Était-ce le traumatisme psychologique dû à cette opération ? Car l'on n'en parlait pas beaucoup, mais Yétoundé avait découvert dans un ouvrage que cela aussi pouvait empêcher une femme de concevoir. Tout ceci bouillonnait dans sa tête. Brahima n'était plus là, même s'il était encore vivant, que lui aurait-elle fait ?

Ali et Mamadou étaient encore au village. Ils avaient hérité de Brahima la coutume de l'excision auprès avoir travaillé avec lui. Ils continuaient de pratiquer ce rite en cachette car le père Benoît était contre. Un jour le père Benoît s'était même rendu chez Ali et Mamadou, mais ceux-ci avaient fui leur maison lorsqu'ils avaient vu de loin le père Benoît qui venait en vociférant. Que n'a-t-il pas fait, pauvre prêtre, pour arrêter la pratique de l'excision ?

Les Mandibou le fatiguaient tellement, mais à cause de l'amour qu'il éprouvait pour ces petites innocentes dont on déchirait le sexe, il prenait la peine de les soigner quand on frappait à sa porte pour un problème dû à l'excision.

Le mari de Yétoundé en tant que commissaire de la ville de Lago travaillait dur, nuit et jour. Tous parlaient sans cesse de ses exploits ; c'était un officier exemplaire. Il n'était pas corrompu comme la plupart des commissaires du Nigara ; il avait beaucoup d'ennemis parmi les riches qui travaillaient avec les voleurs armés. Il n'avait peur de rien et personne ne pouvait l'intimider. L'État ne savait quoi faire de lui et avait fini par le laisser tranquille car si, en général, on condamnait les officiers de Lago, l'État pouvait quand même être fier qu'on dise du bien de celui-ci ; en quelque sorte, lui au moins, réhabilitait l'image du pays aux yeux des expatriés. Au Nigara, depuis l'assassinat du Général que les Nigarains aimaient, on ne pouvait plus parler de leaders et de fonctionnaires honnêtes.

En quittant Lago, c'est à l'insu de Lamine que Yétoundé avait pris un des pistolets de service de ce dernier. Après avoir écouté ses parents et essuyé ses larmes, Yétoundé sortit de la cour de ses parents avec son sac à main et démarra la voiture qu'elle avait offerte à ses parents. Elle partit en direction de la maison d'Ali et de Mamadou. Ses parents lui avaient dit où ceux-ci habitaient lorsqu'elle le leur avait demandé ; ils ne savaient pourtant pas pourquoi leur fille leur avait posé cette question. Ali et Mamadou vivaient côte à côte, à l'entrée du village car ils étaient restés de bons amis et surtout parce qu'ils exerçaient la même profession. Ils continuaient d'exciser et de circoncire les enfants du

village depuis la mort de Brahima.

Yétoundé s'arrêta d'abord chez Ali. Il s'apprêtait à exciser d'autres enfants quand elle surgit en tonnant de colère. Ali n'en crut pas ses yeux lorsque Yétoundé sortit le pistolet de son sac à main et le brandit sur lui. Avant qu'il ne puisse s'échapper, celle-ci tira sur lui et elle prit la direction de la maison de Mamadou. Ali hurlait et gémissait par terre comme un chimpanzé blessé. Les femmes qui elles, étaient venues exciser leurs filles, prirent leurs jambes à leur cou et s'éloignèrent en criant. Mamadou qui avait entendu ce vacarme, sortit de sa case et vit Yétoundé qui arriver comme une Furie : elle ressemblait à une femme prise de folie. Elle sortit de nouveau son pistolet et tira sur Mamadou qui tentait de fuir, la balle l'atteignit avant qu'il ne puisse tenter quoi que ce soit.

La rumeur s'était emparée de l'affaire en un rien de temps. Un policier de Lago, qui était en tournée à Mandibou, en fut informé et s'empressa de se rendre sur les lieux. Yétoundé n'avait pas bougé. tenant toujours l'arme du crime ; elle n'en voulait ni au policier ni à personne d'autre. Elle s'était vengée! Et c'était tout ce qui lui importait.

- Dépose ton arme et mains en l'air. ordonna le policier.

- Mon arme ? fit Yétoundé.

- Oui ton arme, reprit-il.

Yétoundé se mit à rire mais déposa son arme par

terre et le policier qui, jusqu'ici brandissait son arme sur Yétoundé, s'approcha d'elle et lui passa les menottes. Le policier ouvrit la portière de sa voiture et demanda à Yétoundé d'y entrer. Celle-ci lui obéit sans problème. Le policier se mit au volant et prit la direction de Lago. Une fois à Lago, le policier qui était arrivé au poste de commissariat avec Yétoundé, l'enferma dans une petite cellule. Il faisait déjà nuit mais Lamine, qui avait appris l'arrestation de sa femme, se rendit au poste de police où sa femme était incarcérée. Lamine dirigeait un autre commissariat à Lago et, malgré l'heure tardive, les agents du commissariat où se trouvait sa femme lui permirent quand même de voir sa femme.

C'est après deux semaines au commissariat que Yétoundé fut envoyée à tribunal. Elle avait de la chance car les criminels et même les innocents qu'on détenait souvent à la police pouvaient passer une année en cellule sans être jugés. Quand il n'y avait plus de place dans les cellules des postes de police, on envoyait directement les gens en prison et ça c'était encore plus grave, car on devenait prisonnier sans être jugé pour savoir si on était coupable ou non. C'était terrible le Nigara; tout se passait comme cela et pire encore, les policiers pouvaient vous déclarer opposant au gouvernement du Général qui ne riait pas. Étant déclaré opposant, le jugement était donc déjà passé, plus besoin de vous envoyer en justice ; c'était une perte de temps. En justice, être déclaré opposant du Général qui ne riait pas, cela n'arrangeait pas les choses

car les avocats, les juges n'avaient pas le choix, et surtout avaient peur de perdre leur travail. Ils avaient des familles et des enfants à charge et avaient donc peur de dire la vérité; la vérité qui, d'ailleurs, n'existait plus. il faudrait la chercher ailleurs et non au Nigara.

L'avocat qui jugea Yétoundé était une femme, plutôt corpulente, et d'une compétence exemplaire. Sur la poitrine de sa grande robe, on pouvait lire sur un badge : Maître Harouna. Mme Harouna avait fait des études de droit à l'université de Lago et était allée, par la suite, aux États-Unis où elle avait suivi une autre formation juridique. Elle parlait l'anglais comme une Américaine et le français comme une Française. Maître Harouna était vraiment douée.

Deux policiers au gabarit de boxeur avaient conduit dans la salle du procès une Yétoundé menottée. Maître Harouna était assise face à l'audience : à sa gauche, se trouvait une autre femme et à sa droite, un homme. Maître Harouna demanda aux gens qui se tenaient toujours debout depuis son entrée dans la salle de s'asseoir. Ainsi fut fait !

Ali, Mamadou et le policier, qui avait arrêté Yétoundé après sa double tentative de meurtre, étaient tous présents. Lamine avait un ami avocat qui avait promis d'assurer la défense de Yétoundé. Cet homme s'appelait Maître Niga ; c'était un avocat très populaire à Lagos qui avait pour habitude d'aider les pauvres en assurant leur défense quand ils avaient des problèmes.

Maitre Harouna ordonna aux deux policiers d'ôter à Yétoundé les menottes ; ceux-ci s'exécutèrent tels des soldats obéissant à un de leurs supérieurs.

Maitre Harouna demanda à Yétoundé de se mettre debout.

- Mme Yétoundé Lamine, êtes-vous coupable du crime dont on vous accuse ? lui demanda-t-elle.

Maitre Niga ne laissa pas à Yétoundé le temps de répondre et intervint rapidement :

- Ma cliente n'est pas coupable ; cette femme a été tourmentée suite à l'excision qu'on lui a fait subir quand elle n'était encore qu'un bébé.

- Comment pouvez-vous le prouver ? demanda Me Harouna.

Me Niga sortit des papiers médicaux attestant de ce qu'il venait de dire, les montra à Mme Harouna qui mit ses lunettes et lut le rapport médical du psychiatre-gynécologue Yahya qui avait examiné Yétoundé avant le procès.

- Yétoundé, ma cliente, souffre toujours de cette excision et ne pourra jamais enfanter ; ce qui a fait d'elle une névrosée, ajouta Maitre Niga.

- Et pourquoi a-t-elle tiré sur ces deux personnes alors ?

- Ces deux messieurs que vous voyez ont pris une part active à l'excision de Yétoundé, répliqua Maitre Niga.

Maitre Harouna tourna le regard vers Ali et Mamadou, leur ordonna de se mettre debout et leur demanda s'ils avaient vraiment participé à l'excision de Yétoundé.

- Nous l'avons seulement tenue : c'est Brahim qui l'a excisée, mais Brahim est mort. répondirent-ils à l'unisson.

Maitre Niga se leva.

- Ces deux hommes s'apprêtaient à exciser d'autres filles quand Yétoundé est arrivée chez eux, dit-il, et c'est ce qui l'a le plus traumatisée. C'était comme si elle revivait le moment où on l'avait excisée.

- Pourquoi est-ce que Yétoundé avait une arme en main quand elle se rendait chez Ali et Mamadou ? C'est clair qu'elle voulait les abattre.

- Yétoundé avait simplement voyagé avec le pistolet pour se protéger ; elle n'avait pas l'intention de commettre de crime. reprit Niga.

Maitre Harouna était contre l'excision : durant son séjour aux États-Unis, elle avait rencontré des femmes qui lui parlaient de leur mouvement contre l'excision en Afrique. Mme Harouna avait aimé leur idée mais maintenant comment allait-elle résoudre le cas de Yétoundé ?

Mme Harouna poussa un soupir.

- Yétoundé, tu as tenté de commettre un crime et pour cela, je t'envoie en prison pour trois ans, dit-elle. Je t'y aurais envoyée pour le reste de tes jours s'il ne s'agissait pas d'une affaire d'excision qui t'a mise dans ton état actuel. Avec le temps, ton cas pourra être réexaminé.

Après avoir prononcé son jugement, Maître Harouna se leva, sortit de la salle de justice et les autres l'imitèrent. Un peu plus tard, on conduisit Yétoundé à la prison d'Abaja. C'est là qu'elle allait devoir vivre désormais. Les autorités de la prison avaient décidé que Yétoundé soit envoyée à la prison d'Abaja sous prétexte qu'il n'y avait plus de cellules libres à la prison de Lago. Lamine, son mari, secoua la tête; il avait les yeux mouillés de larmes; il savait bien qu'on voulait aussi le punir en envoyant sa femme à la prison du Nord. Maître Harouna n'était pas responsable de cet état de fait car elle avait demandé à ce que Yétoundé serve sa peine à la prison de Lago.

Maître Niga s'approcha de Yétoundé et l'embrassa après que Lamine l'eut serrée contre sa poitrine. Ce dernier rentra chez lui aussitôt que la voiture dans laquelle les deux policiers avaient mis sa femme, quitta le tribunal pour Abaja. Les ennemis de Lamine étaient contents car ils avaient appris l'arrestation de sa femme; ils avaient, paraît-il, même négocié avec les autorités de la prison de Lago pour qu'ils envoient sa femme à Abaja. Lui qui arrêtait les bandits et les

criminels, sa femme était maintenant arrêtée. Il ne se laissa pas quand même faire à cause de l'arrestation de sa femme ; il continua de travailler et de lutter contre les bandits et les riches qui collaboraient avec eux pour commettre des crimes de toutes sortes.

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

9.

Le toit de la prison était couvert de toiles d'araignées. Les nids d'hirondelles construits à partir de la boue se trouvaient eux aussi dans les salles de la prison. Les déchets d'oiseaux couvraient le sol des prisons et tout ceci dégageait de mauvaises odeurs. Yétoundé s'était donc retrouvée dans une prison au nord du pays et puisqu'elle était Mandibou, on ne s'attendait pas à la retrouver dans une autre prison. C'était une façon de punir les Mandibou, c'est-à-dire, en les gardant très loin de leurs parents et de leurs villes surtout qu'ils n'aimaient pas vivre dans le nord. Les autorités des prisons l'avaient mise avec ceux qu'ils appelaient les prisonniers politiques. Ces prisonniers étaient les ennemis jurés du Général qui ne riait pas car les forces de l'ordre avaient arrêté des journalistes qui parlaient mal du Général. Hormis les journalistes, on trouvait aussi d'autres personnes qui critiquaient le régime et des milliers d'innocents. Beaucoup d'excuses avaient été créées pour maintenir les gens en détention sous le règne du Général qui ne riait pas.

Massaoudi était dans la même prison que Yétoundé. On voulait le punir et surtout l'humilier pour qu'il renonce à ses ambitions politiques. Il n'avait droit à aucun traitement différent de celui de Yétoundé et des autres prisonniers. Un prisonnier est un prisonnier au Nigara: politique ou criminel, quel que soit le rang social

du prisonnier pourvu qu'il soit proclamé l'ennemi du régime, on le traitait comme on le voulait.

Les quelques courageux qui restaient au Nigara descendaient dans les rues et manifestaient encore : ils voulaient la libération de leur homme. Des milliers de gens avaient quitté le Nigara pour éviter de finir en prison ; les femmes et les enfants étaient restés car ils ne savaient où aller et supportaient le mal du pays. Il y avait un mal au pays ; tout le monde le savait, l'État même le savait mais ce mal était devenu pour l'État et surtout pour le Général qui ne riait pas une arme solide pour taire le peuple, pour le réduire à néant.

Des milliers de gens remplissaient cette petite prison où les quelques toilettes construites aux alentours n'étaient pas suffisantes pour les besoins des prisonniers. Les cuves des toilettes étaient pleines et dégageaient des odeurs nauséabondes. Parmi les prisonniers, certains avaient déjà passé quatre ans dans cette condition : d'autres trois, sans aucun jugement. Il fallait être dans une république bananière pour expérimenter ce genre de choses. Les prisonniers les plus anciens brimaient les nouveaux en les matant, en mangeant leur plat, et en leur demandant de faire la corvée à leur place. Ironie du sort pour Massaoudi ! Un milliardaire qui avait voyagé partout dans le monde, logé dans les plus beaux hôtels, couché avec les plus belles femmes ! Massaoudi était humilié, vraiment humilié, car comme les autres prisonniers, il vidait les cuves des toilettes, il balayait les locaux et était

privé de journaux.

Massaoudi avait dans sa cellule une grande ampoule aveuglante et le toit de sa cellule était sans trou. Il n'avait aucune notion du temps. WHAT A SHAME !, disaient les Nigarains.

De gros vautours à la recherche de dépouilles descendaient sur les toits des cellules, poussaient des cris et se soulageaient avant de s'envoler. On voyait de petits trous sur le toit des cellules des autres prisonniers ; un vautour s'envola du toit, se déchargea et sa crotte tomba dans le plat de couscous qu'on venait de servir à Yétoundé. Celle-ci renversa le plat sur le sol et commença aussitôt à pleurer. Elle se fâcha de nouveau et regretta de n'avoir pas pu tuer Ali. Elle avait tiré sur lui, le coup avait juste frôlé le cœur mais celui-ci n'était pas mort. Ali avait une drôle de chance ! Il s'en était fallu de peu... sinon la balle l'aurait atteint en plein cœur. Le docteur avait réussi à lui sauver sa vie après une longue heure d'opération. Il avait retiré la balle du corps d'Ali et cette balle avait servi de preuve lorsque Yétoundé avait comparu. Yétoundé n'avait pas réussi à tuer Mamadou non plus, car la balle l'avait atteint au pied...

Le jeune journaliste Karim, dont la cellule n'était pas très éloignée de celle de Yétoundé, vit la scène. Il s'abstint de rire et lui porta son plat ; c'était donc ainsi qu'elle fit la connaissance de Karim. Le journaliste était un habitué de la prison, il en était à sa troisième année d'incarcération. Quand il mangeait le couscous qu'on

lui servait, il couvrait son plat de la main gauche et mangeait avec la main droite, de peur que les crottes de vautour qui venaient toujours se poser sur les toits de la prison ne tombent dans son plat. Le premier jour, il avait connu la même mésaventure que Yétoundé et avait depuis lors développé cette stratégie pour manger en paix. Le lendemain de l'incident, les agents de prison, bâtons en main, vinrent ouvrir les cellules et leur demandèrent de sortir pour la corvée. Ces gardes de prison en tenue vert-marron avaient un regard méchant; ils n'hésitaient pas à donner des coups de bâton à un prisonnier récalcitrant. Ils tapaient souvent sur les genoux des prisonniers têtus pour les immobiliser et les renfermaient aussitôt après leur corvée sans leur accorder les quelques minutes de repos où les prisonniers pouvaient parler entre eux avant qu'on les enferme de nouveau.

C'était donc à l'heure de pause que Karim s'était approché de Yétoundé pour lui parler pour la première fois. Ils échangèrent de longues paroles comme s'ils se connaissaient depuis des années.

- Je te remercie pour le plat que tu m'as offert hier, lança Yétoundé. Sans cela, je serai sans doute une personne morte en ce moment.

- Tu n'as vraiment pas besoin de me remercier répliqua Karim; ici, on ne meurt pas aussi facilement que tu viens de le dire.

- Mais on meurt si on ne mange pas dans la situation où nous nous trouvons, continua Yétoundé. en

posant le regard sur le visage amaigri de Karim.

- Tu sais, dès que tu seras habituée à la vie ici, la nourriture ne te dira plus rien. Ce qui rassasie l'être humain, c'est la résistance à un système oppressif comme le nôtre.

- Mais on s'en fout si vous résistez et on en profite même pour vous faire plus de mal.

- Ah ! Plus de mal ! Cela ne me dit plus rien. Je suis habitué au mal.

- Mais pourquoi alors ? reprit Yétoundé

- Dehors, personne ne savait que je ressentais le mal car je le sentais intérieurement mais ici, on pense que je sens le mal comme tous les autres et on me fait plus de mal qu'aux autres. La résistance au mal changera un jour la mentalité de nos dirigeants, voilà pourquoi, je dis que je ne sens plus le mal.

- Tu es philosophe ? demanda Yétoundé qui s'étonnait de la réponse que venait de lui donner Karim.

- Ah non ! Je suis journaliste mais j'ai beaucoup lu sur le stoïcisme et c'est ce que je vis en ce moment. Tiens, j'allais même oublier, je m'appelle Karim.

- Enchantée de faire ta connaissance Karim. Moi, je m'appelle Yétoundé.

- Es-tu activiste ?

- Pourquoi alors cette question ?

- On ne voit que ceux que le régime qualifie d'activistes ou d'opposants au régime dans ces murs.

- Ah, je comprends, j'étais employée au service

du protocole à l'aéroport de Lago, mais je ne sais pas si je le suis encore. Ici au Nigara, quand on vous arrête pour une raison ou une autre, vous perdez votre gagne-pain, et cela, tu le sais bien.

- Regarde derrière toi, Yétoundé, le monsieur qui est assis là tout seul s'appelle Massaoudi. Tu as entendu parler de lui ; il ne mange jamais ce qu'on lui sert et il est encore en vie.

- Vraiment ? Celui-là qui a remporté les élections au Nigara ! J'ai voté pour lui, je ne l'ai jamais connu. Vraiment cette vie ! Pourquoi le garde-t-on ici parmi nous et comment arrive-t-il encore à survivre encore s'il ne mange pas ?

-Tu es nouvelle ici, tu verras des centaines de gens qui ne peuvent même pas faire de mal à une mouche dans cette prison. Lui du moins, on le considère comme opposant et nous autres, on nous accuse de quoi ? La résistance c'est le mot de passe ici, voilà pourquoi on ne meurt pas quand on ne mange pas.

Après cette conversation entre Yétoundé et Karim, les agents de prison surgirent comme si les deux nouveaux amis les avaient prévenus qu'ils avaient fini de parler. Les gardes qui s'étaient réunis dans un coin pour boire de l'alcool local lorsque les prisonniers se reposaient, se mirent à donner des consignes pour que les prisonniers retournent dans leurs cellules. Ils criaient sur ces derniers et les chassaient de la cour de prison comme de la volaille qu'on devait faire entrer dans le

poulailler. Dans sa cellule, Yétoundé s'était posé des tas de questions sur ce qui pouvait conduire un homme comme Karim en prison. "Est-il activiste?" se demandait-elle ; elle se souvint alors qu'il venait de lui dire qu'il était journaliste. Que pouvait bien chercher un journaliste en prison comme elle ? Avait-t-il tiré sur des gens comme elle ? Mais une chose lui revint en mémoire : Karim, au cours de leur entretien, lui avait dit que la plupart des prisonniers, étaient des opposants au régime en place. "Il devait donc être activiste ou opposant, comme on les qualifie au Nigara depuis les troubles électoraux qui avaient plongé le pays dans un malheur infini," conclut-elle.

Karim était en effet un journaliste courageux. Il rédigeait des articles pour un journal de Lago qui était connu pour son côté véridique. Karim écrivait les articles les plus chauds, c'est-à-dire des articles qui dérangent et qui mettaient l'Etat mal à l'aise dans un pays où les dirigeants aimaient fermer les yeux sur les abeilles.

On l'arrêta un jour au petit matin alors qu'il se préparait pour se rendre à son travail et on lui passa les menottes. Il avait eu de la chance pour n'avoir pas été tué et jeté dans la forêt ou dans un puits. La presse d'État se serait empressée d'écrire des inepties sur sa disparition. Beaucoup de gens avaient disparus dans de telles circonstances et on ne les avait jusque là pas retrouvés. Des agents de sécurité étaient donc descendus chez lui ce triste matin et devant ses sœurs et frères, il fut roué de

coups et traîné sur le sol avant d'être jeté dans la jeep militaire qu'on recouvrit immédiatement d'une bâche noire. Karim, qui maintenant connaissait bien Massaoudi, avait voulu lui présenter Yétoundé un jour après la corvée et c'est depuis ce temps que Yétoundé avait appris qu'en prison les gens finissaient par devenir égaux.

- Salut M. Massaoudi, dit Karim en voyant ce dernier.

- Ah, c'est toi Karim! Salut. Comment vas-tu aujourd'hui ? répliqua Massaoudi

-Je vais très bien; tant qu'il y a la vie, il y a l'espoir. Je vous présente Yétoundé, fit Karim en souriant.

- Comment vas-tu Yétoundé ? Je m'appelle Massaoudi

- Ravie de faire votre connaissance. Karim m'a beaucoup parlé de vous, lança Yétoundé

- Dans ce pays on n'aime pas la vérité. moi, je préfère mourir ici plutôt que de me laisser faire honnir par ceux pour qui je lutte. Je lutte pour une cause et tant que je n'obtiendrai pas justice, je vais continuer de vivre ici. La souffrance fait partie de la vie.

Yétoundé regarda Massaoudi avec admiration : elle se souvint du chauffeur de taxi qui l'avait emmenée à l'aéroport le jour de son interview ; il lui avait dit la même chose : "la souffrance ne tue pas. elle rend l'être humain plus fort." Elle pensait que Massaoudi avait vraiment du cœur et tenait ferme dans son combat. Massaoudi quitta Yétoundé et Karim pour les laisser

parler avant que les gardes ne viennent les renvoyer dans leurs cellules.

- Tu seras un jour quelqu'un d'important au Nigara dit Karim en regardant Yétoundé.

- Comment est-il possible que moi qui suis en ce moment en prison soit importante un jour au Nigara ?

- Tu sais Yétoundé, je te respecte beaucoup depuis que je t'ai connue, tu as de bonnes idées et ce sont des gens comme toi qui devraient diriger le pays.

- Merci, Karim s'il y a la vie, il y a l'espoir comme tu viens de le dire et j'espère qu'un jour, je serai parmi ceux qui dirigeront ce pays.

- Voilà ce que je voulais t'entendre dire ; tu as toutes les qualités requises. Après tout celui-là qui nous a tous mis ici sous ses ordres n'a pas les qualités que tu as, dit Karim.

Yétoundé sourit, tapota Karim à l'épaule et se dirigea vers sa cellule lorsque de loin, elle vit un des gardes de prison arriver. Elle n'avait pas peur des gardes de prison, mais elle ne voulait pas que ces derniers la voient avec Karim car par simple jalousie, ils pouvaient faire plus de mal à ce dernier Karim. C'était comme cela que les gardiens de prison, traitaient les prisonniers qui parlaient avec des femmes comme si ces derniers parlaient à leurs femmes. Yétoundé était très attirée par le comportement de Karim et ne voulait pas perdre l'amitié que lui témoignait ce dernier. Ils étaient devenus comme des amants qui ne pouvaient se quitter; la seule

différence chez eux c'est qu'ils ne se voyaient que pendant la corvée lors des quelques minutes de repos qu'on leur accordait avant d'être renvoyés dans leurs cellules. Ils profitaient bien de ce temps et discutaient de choses importantes comme la politique et surtout des problèmes du pays.

En prison, Yétoundé avait fait la connaissance de gens très importants dans la société. Si son emprisonnement était au moins justifié puisqu'elle avait tenté de commettre un crime, celui des gens qu'elle avait connus était un emprisonnement injuste. Yétoundé fut même jugée avant d'être envoyée en prison mais eux, ils n'avaient commis aucun crime et n'avaient jamais été jugés. Ils furent pris un matin ou une nuit, enlevés à leurs familles comme les enfants arrachent les petits oiseaux à leurs mères. Ils furent envoyés dans des prisons pour des raisons que la plupart ne connaissaient pas. Tous dans la prison se considéraient uniquement comme des prisonniers puisqu'ils étaient tous enfermés dans des cellules. Qu'importe si certains avaient commis des crimes ou pas ; le fait d'être tous incarcérés sous l'ordre du Général qui ne riait pas, les unissait maintenant. Ils semblaient donc tous partager le même destin, le même malheur, le même rire et ainsi se solidarisaient entre eux dans leur malheur infini aux heures de corvée et de repos. Tous partageaient cependant la joie de vivre ensemble, de se connaître et se considéraient tous maintenant comme égaux. Les intellectuels parmi eux avaient oublié

leur statut ; on pouvait le sentir rien que par leur comportement et dans leur manière de s'exprimer. Les riches avaient oublié leurs biens; on le sentait dans leurs parler. Les politiciens détenus ne parlaient que de politique et ne se vantaient pas; ils étaient francs, ils avaient une mission, celle de sortir le Nigara du pétrin. Tous étaient victimes et relataient leurs expériences en prison ; aucune d'entre elles n'était supportable. Elles étaient amères comme de la quinine.

Grâce au fait qu'elle côtoyait ce groupe d'intellectuels, de politiciens, d'hommes d'affaires et autres cadres, Yétoundé s'était tissé des liens d'amitié. Elle pouvait désormais parler de politique comme un politicien, du journalisme comme un journaliste, du commerce comme un homme d'affaires. Elle était devenue une véritable encyclopédie, car elle savait maintenant beaucoup de choses dont elle ignorait tout avant son incarcération. Elle connaissait aussi le monde carcéral et savait comment les droits de l'homme étaient violés au Nigara. Pour elle, la prison était devenue à la fois un centre de douleurs et d'apprentissage car elle avait découvert les deux en prison. Elle pourrait désormais participer à la vie politique du pays si seulement elle sortait un jour de cette cellule. Elle pourrait aussi gérer une affaire privée si un jour elle sortait de ce cachot pour recommencer sa vie. Elle pourrait essayer de faire du journalisme et surtout qu'elle en savait beaucoup au sujet de cette profession grâce à Karim son ami.

Toutes ces nouvelles idées bouillonnaient dans la tête de Yétoundé ; heureusement, elle avait toujours pris soin de noter dans son petit carnet tout ce qu'elle apprenait chaque jour qui naissait, avant de se coucher. Elle notait tout sans oublier aucun détail, comme si elle était dans une école où elle devait se préparer à passer un examen à la fin de ses études.

10.

Un après-midi, alors que l'on courait ici et là dans les rues de Lago, il régnait un climat de tension à Abaja. Là-bas, le ciel devenait quand même clair, les hirondelles qui volaient dans le ciel profond se faisaient voir. Les habitants d'Abaja se murmuraient des mots, les Généraux, eux s'entretenaient. Le major des gardes républicaines d'Abaja détenait une nouvelle, son Excellence le Général qui ne riait pas avait tiré sa révérence. Les Généraux, qui se bouscullaient, n'en croyaient rien ; le Général qui ne riait pas était malin ; il était capable de tout pour voir ceux qui l'aimaient réellement parmi ses proches. On ne croyait pas à l'histoire de sa mort ; pour les Généraux, comme pour les autres citoyens, le Général qui ne riait pas dormait, il n'était pas mort. Le prix Nobel du Nigara aux cheveux touffus, qui participait à une conférence à l'étranger, en fut informé car c'était lui l'ennemi numéro un du Général qui ne riait pas ; celui-ci avait réussi à fuir le pays quelques années avant l'arrivée des forces de l'ordre chez lui. Il était d'ailleurs celui qui disait que le Général qui ne riait pas faisait semblant et qu'il n'était pas mort. Il avait raison car qu'est-ce que le Général qui ne riait pas n'avait pas fait au Nigara ? Il avait monté des coups contre son propre régime en dressant des Généraux les uns contre les autres et les avait fait emprisonner pour avoir comploté contre son régime, ce qui n'était que pure

invention de sa part.

Les Nigarains avaient pourtant de la chance cette fois-ci car le Général qui ne riait pas était vraiment mort ; il était parti à jamais. Selon les rumeurs, il était au lit avec deux prostituées à la fois alors que la Première Dame était là, « en jachère ». Il aimait vraiment trop les femmes. notre Général qui ne riait pas; surtout celles qui sont de teint clair. La Première Dame était pourtant de teint clair ; La force du destin ; c'était ça le destin ; un mauvais destin pour lui et sa famille, mais un bon destin pour ce qui concernait le petit peuple du Nigara et surtout pour les Mandibou. Les Mandibou disent toujours que c'est ce que les gens aiment trop qui les tue et c'est ainsi que le Général qui ne riait pas fut tué par ce qu'il aimait trop. les prostituées. Ces dernières l'auraient empoisonné mais personne ne savait vraiment ce qui s'était passé et les Nigarains ne voulaient même pas le savoir car l'essentiel c'est que le sanguinaire Général qui ne riait pas était parti.

Un point, un trait. Le Bon Dieu les avait finalement libérés en faisant sauter l'homme fort d'hier. Alors que souffraient des millions d'enfants au Nigara, des millions de dollars américains furent découverts dans le palais du Général qui ne riait pas. Quelle folie ! De l'argent dans un palais comme si c'était une banque ; l'argent du peuple qu'une seule personne, à cause de sa mégalomanie. détenait. On trouva sur place plus de cent soixante-quinze millions de dollars sous le rocher qu'abritait le palais présidentiel. En tout cas, c'est ce qui fut déclaré : car

aussitôt après la mort du Général qui ne riait pas, les soldats et d'autres agents de sécurité qui avaient envahi le palais avaient, paraît-il, embarqué des millions de dollars américains. Ils n'étaient pas fous ceux-là car c'était l'argent de tous ; si le Général qui ne riait pas avait cette fortune chez lui, sans compter ce qu'il avait déposé dans des banques suisses, eux-aussi avaient bien le droit d'empocher quelques dollars. L'argent de l'or noir du Nigara, considéré par les Nigarains comme un gâteau national, est éparpillé dans les banques suisses alors que le peuple n'arrive pas à manger deux fois par jour. Malheur des malheurs !

Après la mort subite du Général qui ne riait pas, le Général gentilhomme qui lui succéda comprit le mal qu'avait fait le Général qui ne riait pas, décida de libérer tous les prisonniers. Les Généraux abondent au Nigara, on n'en manque jamais. On pouvait même en compter un million puisque le Nigara lui-même a une population de plus de cent douze millions d'habitants selon le recensement des années 19... Qu'y avait-il de mauvais alors si le pays comptait un million de Généraux dans un pays où l'or noir coulait et où les Généraux pouvaient avoir des stations d'essence ?

Le Général gentilhomme avait donc compris qu'il fallait agir pour calmer la tension, mais qu'allait être le sort de Massaoudi puisque tous les prisonniers qualifiés hier d'activistes ou d'opposants avaient été graciés, donc libérés ?

L'armée nigaraine avait commis des erreurs, des atrocités, des dégâts, semé la pagaille et, plus grave, encore avait perdu de son prestige. Il fallait rectifier le tir, reconstruire l'image de l'armée nigaraine, soigner les cicatrices créées dans les cœurs et surtout apaiser les Mandibou et le groupe minoritaire. On révisa le cas de Yétoundé et elle fut libérée aussi. Elle devait désormais retrouver son mari Lamine, ses amis à Lago, sa famille au village et surtout le père Benoît et les sœurs Anne-Marie et Antoinette.

Il était deux heures de l'après-midi et Yétoundé attendait toujours l'arrivée de son mari dans la chambre d'hôtel qu'elle occupait à Abaja. Elle lui avait pourtant téléphoné le jour précédent pour l'informer de la nouvelle de sa libération. Elle avait eu de la chance: elle ne s'était pas trompée: la voix qu'elle avait entendue au téléphone hier était bel et bien celle de son mari. Elle la reconnaissait bien quel que soit la durée de leur séparation, c'est-à-dire de son séjour en prison: après tout elle avait vécu avec Lamine pendant des années, lorsqu'ils étaient encore à l'université. Le sort en avait décidé autrement quand Yétoundé fut arrêtée après avoir tiré sur Ali et Mamadou. Au début de l'incarcération de Yétoundé, Lamine lui rendait visite à la fin de chaque mois. Il n'avait pas de problème pour voir sa femme comme les parents et connaissances des autres prisonniers qui se voyaient contraints de remettre même de l'argent aux gardes de prison d'Abaja aussi corrompus

que le régime qu'ils servaient, pour avoir le droit de visite. Bien que Lamine ne soit pas aimé de l'Etat et même des autres policiers, il bénéficiait quand même de l'esprit de corps qui régnait entre les forces de l'ordre.

Yétoundé était contente du sacrifice qu'il faisait à l'époque et elle l'appréciait beaucoup pour ses qualités. Après une année de visites à sa femme à Abaja, Lamine lui avait donné de fausses excuses et avait cessé ses visites. Yétoundé ne se fâcha pas et comprit le risque que courait son mari en venant la voir d'après ce que lui avait dit ce dernier. Lamine, en fait, s'était trouvé une autre femme car il était frustré par l'arrestation de Yétoundé, et surtout de sa condition car Yétoundé n'avait pas pu lui donner d'enfants. Lamine, alors bouleversé par l'arrestation de sa femme, rencontra la jolie Binta. Il l'épousa sans plus tarder et cette dernière lui donna deux enfants en l'espace de deux ans. Lamine n'était jamais pensé que sa femme sortirait si tôt de la prison et puis la pression familiale, surtout celle exercée par sa mère, était telle que le parfait mari d'autrefois prit une autre femme et lui fit des enfants pour calmer tout le monde. D'ailleurs, pour sa mère, Yétoundé n'avait plus dans sa vie après le scandale de l'arrestation de cette dernière. Lamine avait fait la grave erreur de tout révéler à sa mère. C'est-à-dire qu'il avait avoué à sa mère lors d'une discussion que Yétoundé ne pouvait pas enfanter car le bistouri des larmes avait détruit chez elle ce qui rendait cela possible. Comme si sa mère n'attendait que la

révélation de ce secret, elle encouragea et même poussa Lamine à prendre une autre femme. C'était donc ainsi que Lamine oublia sa dulcinée avec qui il avait fondé son foyer pour le meilleur et pour le pire, un beau jour où rayonnait le soleil sur les invités à Mandibou.

Fatiguée d'attendre, Yétoundé sortit de sa chambre d'hôtel et prit un taxi pour l'aéroport d'Abaja. Heureusement pour elle, arrivée à l'aéroport, elle vit une jeune femme au comptoir de la compagnie aérienne Banas. Elle dévisagea la jeune femme et la reconnut seulement un moment après. C'était Adiza, son amie qui travaillait aussi à l'époque à Lago; elle courut vers elle et l'embrassa. Celle-ci ne l'avait pas tout de suite reconnue non plus, mais après un court moment elle dit subitement, comme prise d'étonnement:

- Yétoundé, est-ce vraiment toi. Yétoundé ?

- C'est moi Adiza, répondit Yétoundé mais tu ne me reconnais pas?

- Mais si, je te reconnais maintenant. Tu as tellement changé Yétoundé, qu'est-ce qui t'est arrivé dans ce lieu ?

- Ma chère Adiza, remercie Dieu de que je suis encore en vie. Ce lieu est un enfer, ce n'est pas une prison. J'ai vu la Mort là mais elle n'a pas voulu de moi.

Un passager qui était à côté avait tourné la tête vers Yétoundé et l'avait dévisagée rapidement : le passager avait secoué la tête comme s'il sympathisait avec elle sans dire un mot. Tous les Nigarains savaient

bien que la prison au Nigara était un enfer surtout lors du règne du Général qui ne riait pas. Ceux qui par chance n'avaient ni amis ni parents dans ces prisons compatissaient à la douleur des familles qui en avaient. Quand un prisonnier en revenait, les hommes, les femmes et les enfants se précipitaient pour le saluer comme si ce dernier rentrait d'un voyage dont personne ne le croyait plus capable de revenir.

Yétoundé avait tellement dépéri qu'elle avait les yeux enfoncés dans leurs orbites comme ceux d'un gorille et un visage presque sans joues comme celles d'une vieille femme mal nourrie. Son apparence physique ne comptait plus tellement à ses yeux car Karim lui avait appris des tas de choses en prison. D'autres passagers, qui eux-aussi attendaient de prendre leur vol, tournèrent leurs regards vers les deux femmes qui parlaient et secouaient la tête comme si pour dire que ce pays était maudit. Une femme aussi belle et à l'air aussi innocent en prison ? Qu'aurait-elle fait de mal ? Adiza écouta son amie attentivement et lui remit un billet pour Lago car il y avait encore une place de libre dans l'avion.

Air Banas décolla un peu plus tard pour Lago. Les hôtesses de l'air s'occupaient à servir du café, du thé, des jus de fruits aux passagers à bord. Yétoundé était restée pensive sur le siège qu'elle occupait. Une des hôtesses vint vers elle et lui demanda ce qu'elle voulait boire, mais elle répondit simplement par un "Non, merci". L'hôtesse alla vers un autre passager qui lisait

un journal; celui-ci était plongé dans sa lecture et ne voulut rien. À la une du journal que le passager était écrit: "Des milliards de dollars du Nigara à l'étranger". Le passager referma le journal et secoua sa tête comme s'il avait senti une douleur quelconque.

Malheur des malheurs! Le malheur qui avait conduit Yétoundé en prison, le malheur qui avait fait d'elle la risée de tout le peuple, le malheur qui l'avait empêchée d'avoir des enfants et le malheur qui lui avait fait perdre son mari au profit de Binta. C'est vraiment le Malheur des malheurs ; le Malheur qui a enfanté les autres malheurs. Le Malheur comparable au Malheur qui a enfanté tous les autres malheurs du Nigara lorsque le Général qui ne riait pas, jeta Massaoudi en prison, mettant ainsi le pays à genoux et étouffant la vie des manifestants, femmes, hommes et enfants par ses chars et ses mitraillettes.

Air Banas avait atterri à Lago. Yétoundé descendit de l'avion comme les autres passagers et se dirigea vers la salle d'arrivée. Elle récupéra sa valise et sortit de la salle, regardant partout, espérant voir Lamine, son mari. Il n'était pas là, mais ne se fâcha pas du tout : elle avait déjà vu des milliers de choses dans la vie, en avait appris autant. Les problèmes de la vie la laissaient indifférente car elle avait maintenant le cœur endurci comme jamais. Rien ne l'étonnait plus et plus rien ne l'émouvait : Karim ne lui avait-il pas dit en prison que la vie est une expérience? Sa vie était donc devenue une expérience.

sa vie était maintenant un roman. Dans le roman, on trouve tout, on apprend tout sur la vie du protagoniste, ses joies, ses peines et ses travers.

Yétoundé emprunta un taxi qui la conduisit à son domicile conjugal à Lago. A son arrivée, elle ne trouva pas Lamine ; elle ne s'était pourtant pas trompée, c'était la même maison. Les photos de ses parents, du père Benoît, des sœurs Anne- Marie et Antoinette et même de son mariage avec Lamine étaient restées à leur place, pendues au mur. Une jeune femme qui, entre temps prenait une douche quand Yétoundé ouvrit la porte de la maison, surgit de la salle d'eau, une serviette noué autour de la poitrine et qui lui descendait jusqu'aux genoux. Elle salua Yétoundé ; c'était la première fois qu'elle la rencontrait, mais la jeune femme n'eut pas de mal à reconnaître celle qui venait d'arriver. La femme avait mille fois vu les photos de Yétoundé et malgré le fait que Yétoundé était à présent quelque peu fanée, la femme reconnut le beau visage de cette dernière.

Yétoundé lui retourna ses salutations et demanda:

- Où est parti mon mari? J'allais oublier, je suis Yétoundé

- Enchantée, je m'appelle Binta ; notre mari est allé en tournée, mais il reviendra ce soir avant vingt-deux heures.

-Vous avez bien dit *notre* mari ? répliqua Yétoundé : il est donc votre mari aussi ?

- Oui Lamine est aussi mon mari, il m'a même parlé de vous, fit Binta

- Ah bon, dit Yétoundé

Yétoundé n'ajouta plus rien ; elle entra dans sa chambre, sortit sa plus grande valise et aussitôt se mit à emballer ses affaires. Quelques minutes après, une voiture se gara devant la maison; une femme d'un certain âge en sortit et mit deux petits garçons dans un landau. La femme qui, apparemment avait un peu plus de cinquante ans, roula le landau jusque dans la maison et, à son grand étonnement, vit Yétoundé. Cette dernière l'avait reconnue : c'était la mère de Lamine. La femme ne salua même pas Yétoundé qu'elle vit au salon et Yétoundé ne la salua pas non plus mais continua de ramasser ses effets qui restaient dans la maison.

- Qu'est-ce que tu es en train de faire là Yétoundé ? Tu ramasses tout ce que mon fils a acheté avec son argent ? Où les emportes-tu ? dit la mère de Lamine

- C'est ce que ton fils t'a dit en mon absence ? Femme ingrate, avec tout ce que j'ai fait pour toi lorsque je vivais dans cette maison; c'est ce que tu peux me dire aujourd'hui ? Je sais déjà que tu as choisi une autre femme pour ton fils mais cela ne me dérange pas. Moi, je n'ai plus rien à faire ni avec toi, ni avec ton fils.

Yétoundé s'approcha le landau dans lequel se trouvaient les deux enfants ; elle les regarda les deux enfants et comprit que c'étaient ceux de Lamine, son mari Lamine. Ces deux enfants lui ressemblaient et

Yétoundé savait maintenant que son mari avait eu des enfants. Elle sourit aux tout petits puisqu'elle adorait les enfants même si elle n'en avait eu aucun ; elle n'enviait pas Binta pour autant. Yétoundé sortit après s'être assurée qu'elle avait ramassé tout ce qui lui appartenait dans cette maison. Elle alla dans le garage et tenta de démarrer sa voiture qui était garée là depuis qu'elle est allée en prison ; la voiture ne démarra évidemment pas. Elle appela un taxi et le chauffeur mit ses effets dans le coffre-arrière de la voiture. Celui-ci démarra et prit la route de Mandibou car sa passagère lui avait dit où elle se rendait.

Yétoundé ne laissa même couler une seule larme cette fois-ci à cause de la découverte qu'elle venait de faire. Cela ne veut pas dire qu'elle n'était pas du tout perturbée mais elle ne voulait pas trop y penser et se faire encore plus de mal. C'est ainsi donc que Yétoundé partit sans même attendre l'arrivée de son mari. Pour elle, tout était fini entre eux; elle n'avait donc pas de temps à perdre : elle devait se rendre à Mandibou, voir sa mère, son père, l'école catholique, le père Benoît, les sœurs Anne-Marie et Antoinette et d'autres gens du village. Elle pensait qu'à son retour à Mandibou, elle devait se reposer avant de commencer une vie nouvelle.

11.

Le jour commença comme d'habitude à Mandibou ; les coqs avaient chanté à l'aube et réveillé les villageois. La pluie de l'aurore avait nettoyé tout le Nigara : le soleil avait séché les déchets et le temps devenait clair et beau. Les villageois s'apprêtaient à reprendre leur besogne journalière. Aux alentours des cases, des chèvres bêlaient ; de loin, on entendait des cris de perdrix : le soleil à l'horizon s'était levé à peine et les enfants qui s'étaient réveillés eux aussi, titubaient devant la porte des cases avec des ventres rebondis. Ces enfants semblaient encore dormir ; les femmes se précipitaient pour laver les enfants et commencer sans plus tarder les activités du jour. Les hommes, eux, nettoyaient leurs dabas, leurs houes et leurs coupe-coupes devant leurs cases pour reprendre le chemin de leurs champs. L'air matinal était frais, les mouches et les moustiques s'étaient repliés dans le coin des cases.

Les habitants de Mandibou avaient appris l'incarcération de Yétoundé à Abaja mais espéraient son retour à Mandibou un jour. Ils se disaient qu'elle serait libérée un jour quel que soit le temps que cela prendrait. Quoiqu'elle ait tenté d'assassiner Ali et Mamadou en tirant sur eux ce jour lugubre, les Mandibou avaient oublié le passé et même pleuré lorsque Yétoundé avait été envoyée en prison. Ils avaient prié et fait des sacrifices pour qu'elle revienne un jour. Les Mandibou savaient

bien que les gens qui étaient détenus dans les prisons d'Abaja par le Général qui ne riait pas, mouraient d'une mort qu'on ne savait comment interpréter. Certains disaient qu'on les torturait jusqu'à ce qu'ils vomissent du sang avant de les laisser mourir. Les Mandibou avaient donc bien peur pour elle. Ils avaient invoqué les mânes de leurs ancêtres mais rien ne se passa et ils avaient consulté Zoufou le sorcier du village et celui-ci fit des sacrifices dans la forêt pour apaiser tous les esprits. Un jour, au plus profond de la nuit, Zoufou s'était rendu tout nu dans la forêt Zofi qui se trouvait à quelques kilomètres de Mandibou pour des sacrifices afin que Yétoundé revienne au village saine et sauve. Arrivé dans la forêt Zofi, Zoufou avait poussé un grand cri et les génies de la forêt étaient sortis car ils savaient qu'il y avait un problème sérieux dans le village de Mandibou. Les génies de la forêt Zofi veillaient toujours sur le village entier. Cette forêt était donc très sacrée pour les Mandibou à tel point que le chef du village leur demandait toujours de faire les sacrifices que leur demandaient les génies de cette forêt. Les génies avaient amené Zoufou dans leurs cavernes ; c'étaient des génies effrayants, mais puisque Zoufou avait grandi parmi eux, il n'en avait pas peur. Ils étaient comme ses parents et il parlait bien la langue de ces génies. Certains avaient une grosse tête et un petit cou qui la supportaient à grand peine ; d'autres avaient de gros yeux et de petites jambes maigres qui supportaient difficilement leurs corps. À l'époque, disait-on, quand

Zoufou naquit, il fut transporté par ces génies dans la forêt Zofi et ceux-ci lui enseignèrent la parole des génies, la magie des plantes et des guérisons, et comment faire face à certains problèmes de la vie. Zoufou n'avait pas réussi à résoudre tout seul le problème de Yétoundé qui préoccupait maintenant tout le village et c'est la raison pour laquelle, il avait cette fois-ci décidé de remettre ce problème aux génies eux-mêmes. Les génies avaient écouté dans le silence absolu qui était le leur Zoufou qui se lança dans un long discours.

- Chers protecteurs, le village de Mandibou ne vous a pas oubliés et vous envoie ses salutations. Depuis quelques temps, nous avons des problèmes au village et par la magie des plantes que vous m'avez enseignée, j'ai réussi à régler la plupart des problèmes de Mandibou. Aujourd'hui je suis encore devant vous comme d'habitude et je vous prie d'être avec nous comme vous l'avez toujours été.

Après avoir longuement parlé, Zoufou mit finalement un point à son discours et attendit la réaction des génies. Le chef des génies décida enfin de rompre le silence ; tout comme chez les Mandibou, les génies avaient un grand respect pour leurs aînés. Aucun des génies ne broncha ; tous regardèrent leur chef qui finalement dit:

- Zoufou, vous nous avez oubliés : tout le village nous a oubliés, vous ne faites plus vos sacrifices comme il se doit, voilà pourquoi vous avez des problèmes ces

derniers temps à Mandibou. Nous avons pris bonne note du problème que tu viens de soulever ; nous le savons d'ailleurs. Retourne au village et faites des sacrifices comme auparavant ; Yétoundé reviendra saine et sauve bientôt.

Tous les autres génies se mirent à murmurer des mots dans leur langage comme pour approuver ce que venait de dire leur chef. C'était après ce conciliabule que Zoufou rentra au village. Il apprit aux Mandibou que les génies s'étaient fâchés contre tout le village, voilà pourquoi ces quelques petits malheurs arrivaient. Les Mandibou descendirent chez le chef du village avec des coqs, des chèvres, des jarres de vin de palme, de l'huile de palme et du couscous de mil. On prépara des mets que tous transportèrent le jour suivant dans la forêt des génies ; c'était ainsi que les génies de la forêt Zofi furent apaisés. C'était donc quelques semaines après ces sacrifices que le Général qui ne riait pas mourut subitement et que les prisonniers furent relâchés. Les Mandibou apprirent la libération de Yétoundé et tous attendaient son retour. Ce beau matin donc, alors qu'ils se préparaient pour leurs tâches du jour on entendit des cris de joie à la gare. C'étaient des souhaits de bienvenue qu'on entendait des bouches de curieux Mandibou qui regardaient Yétoundé avec stupéfaction ; d'autres ne la reconnaissaient car elle avait perdu tellement de poids, ayant fondu comme de la graisse exposée à la chaleur. Comme un feu de brousse, la nouvelle du retour de Yétoundé avait parcouru tout le

village ; les hommes se dépêchèrent de déposer houes et dabas, les femmes de prendre leurs enfants qu'elles attachèrent au dos et tous se mirent courir en direction de l'endroit d'où leur parvenait le bruit. C'était un tohu-bohu comme on l'entendait les jours de la vente des fruits sur la place du marché de Mandibou. Comme s'ils étaient avertis de l'arrivée de Yétoundé, les joueurs de tam-tams et les griots sortirent avec leurs instruments et se mirent à jouer tout en dansant. Les activités du jour furent immédiatement suspendues.

Bala et Rahina, les parents de Yétoundé avaient comme rajeuni sur le champ, comme si l'arrivée de Yétoundé avait redonné à leurs muscles du tonus. Ils étaient très heureux comme le jour de la naissance de leur fille. Ils étaient parmi la foule qui dansait et se rendait à la cour du chef. L'arrivée de Yétoundé était semblable au retour triomphal des jeunes soldats vietnamiens qui avaient combattu et qui rentraient avec des chansons de joie suite à leurs exploits. Les soldats du Nigara, eux, n'allaient pas en guerre ; donc les Nigarains ne sauraient comment décrire leur entrée dans les casernes après avoir massacré des citoyens sans défense. Ces soldats rentraient sans doute en catimini. La dernière fois qu'ils avaient combattu c'était lors de la guerre civile qui déchira tout le Nigara. Là encore des hommes et surtout des femmes, furent abattus, ces dernières ayant d'abord été violées ; des milliers d'enfants moururent aussi. Personne au Nigara n'avait applaudi les soldats car ils avaient ravagé

les villages et tout détruit sur leur passage. Le colonel à la calvitie de l'Est du Nigara qui, selon lui, luttait pour son peuple avait fait sa part d'histoire...

Aminata fut joyeuse de revoir sa nièce Yétoundé, celle-ci avait beaucoup muri en âge et son comportement avait totalement changé. Elle avait sans doute beaucoup appris auprès du père Benoît et des sœurs car elle n'était plus cette jeune femme qui pataugeait dans le vice avec les jeunes hommes qu'elle choisissait et abandonnait sans remords à l'époque. Elle avait beaucoup parlé en bien du père Benoît et des sœurs Anne-Marie et Antoinette qui étaient finalement devenus comme des parents pour elle.

Yétoundé fut donc informée par sa tante Aminata que le père Benoît et les sœurs Anne-Marie et Antoinette n'étaient plus là. Elle visita quand même, le lendemain de son retour, l'école catholique de Mandibou et toute la structure qu'avait dirigée le père Benoît en son temps. Le prêtre et les sœurs, ayant pris de l'âge, étaient tous repartis dans leur pays avant la libération de Yétoundé, c'est-à-dire en France, afin de se reposer, puisqu'ils avaient pris leur retraite. Ceux-ci avaient laissé leur adresse en France à la famille de Yétoundé et demandé au chef du village de confier l'école catholique de Mandibou à Yétoundé quand elle sortirait de prison. Ceux-ci avaient aussi prié pour la libération de Yétoundé.

Yétoundé avait donc pris la décision de s'installer à Mandibou pour commencer une nouvelle vie surtout

que Lamine ne faisait plus partie de son quotidien. Elle décida d'oublier ce dernier quand elle fit la découverte qui la perturba tout de même un peu à son retour de prison ; Lamine vivait avec sa nouvelle femme Binta. et Yétoundé avait choisi de s'en aller de son côté car vivre dans un foyer polygame n'avait jamais fait partie de ses projets. Elle n'avait connu sa mère comme unique épouse de son père et avait beaucoup admiré cette qualité chez son géniteur.

*

* *

Après un long repos. Yétoundé s'installa à l'école catholique de Mandibou en qualité de directrice. Elle avait étudié tous les dossiers et tenu une réunion avec certains employés de l'école et les parents d'élèves.

Yétoundé admit beaucoup d'élèves à l'école catholique de Mandibou cette année-là et surtout. obligea les parents à y envoyer leurs filles. Elle embaucha d'autres enseignantes qu'elle avait connues à l'université de Lago car l'école était devenue un grand établissement fort renommé. Yétoundé travaillait avec assiduité et encourageait les autres enseignants à faire de même. Les élèves l'aimaient et aimaient les autres enseignants aussi. Yétoundé fit construire un terrain de sports au sein de l'école tout comme l'avait fait Mme Nicole Cornillon au collège des filles de Lago. Lors d'une de ses visites à Lago, elle acheta des équipements de sports et des tenues

d'école pour les élèves de Mandibou. Elle avait choisi la couleur verte en conformité avec le paysage qu'offraient les feuilles des arbres à Mandibou en temps de pluies.

Grâce aux divers contacts qu'elle avait noués lors de son séjour en prison, elle sut mettre au service de l'école certaines méthodes d'enseignement qu'elle avait acquises auprès des intellectuels en prison. Ces intellectuels, qui avaient étudié en Europe et aux États-Unis avant d'être gardés en détention par le Général qui ne riait pas, lui avaient appris qu'en enseignant les élèves, il fallait toujours leur présenter des arguments simples avant d'aboutir aux arguments complexes. Elle avait également appris auprès d'eux que frapper les élèves n'était pas une bonne méthode pour leur faire apprendre quoi que ce soit et que cela avait un effet négatif sur les enfants. Ils lui avaient conseillé de plutôt apprendre à motiver positivement les élèves et que c'était la seule méthode capable de les faire réussir.

Yétoundé, qui avait lu son petit carnet dans lequel elle écrivait toutes ces informations, se dit que ces théories pouvaient servir. C'est ainsi donc qu'elle tint une réunion avec les enseignants de l'école catholique de Mandibou où ils discutèrent ensemble de toutes ces méthodes d'enseignement. Le corps enseignant les adopta et les résultats furent très satisfaisants.

Yétoundé, entre temps, avait également rencontré en prison, un jeune homme du nom de Ralfiou dont la profession était de construire des forages. Il avait mal

parlé à l'époque du Général qui ne riait pas, et puisque l'œil et l'oreille du Général qui ne riait pas étaient partout au Nigara, il fut arrêté et jeté en prison. C'était son crime ; mais lors de la libération de ceux qui étaient considérés comme des prisonniers politiques, il fut aussi relâché. Yétoundé avait son adresse dans le petit carnet : Ralfiou était retourné à Lago lorsqu'il fut libéré et repris tout de suite son travail en tant que constructeur de forages. Yétoundé lui avait une fois rendu visite alors qu'elle était de passage à Lago et demandé de passer à Mandibou pour construire un puits à l'école et deux autres dans le village. C'est depuis ce temps que les élèves de Mandibou et les habitants du village buvaient de l'eau potable. Yétoundé avait, de même, mis au service des élèves une pharmacie où ils pouvaient recevoir gratuitement des comprimés. Cette pharmacie était située dans l'enceinte de la clinique qu'avait construite le père Benoit. Yétoundé avait, par ailleurs, essayé de voir tout ce qui manquait dans la clinique, et demandé à monsieur Bello, le médecin qui en avait la charge à présent, de lui établir un devis et c'est ainsi que la commande des équipements médicaux fut faite. Cette clinique n'était plus réservée aux élèves, mais dispensait des soins aux autres habitants de Mandibou aussi.

Yétoundé avait apporté une transformation radicale au sein de l'école, à la clinique et dans tout le village. Elle avait entre-temps discuté d'un projet d'électricité avec un membre du gouvernement qu'elle

avait connu grâce à ses relations avec un homme politique rencontré en prison. Heureusement, ce dernier venait de Mandibou comme Yétoundé ; donc cela tombait bien et il en résulta un projet d'électricité pour le village.

Aminata, qui travaillait toujours à l'école catholique de Mandibou, avait, elle aussi, beaucoup appris. Elle était très curieuse de nature et voulait toujours savoir ce qui se passait ici et là. Quand le père Benoît était encore à Mandibou, elle l'aidait quand ce dernier donnait des leçons d'hygiène aux femmes qui amenaient leurs enfants à la clinique pour un soin quelconque. Même si elle ne savait pas grand-chose de la médecine, elle maîtrisait bien les leçons d'hygiène qu'elle avait apprises au fil des années avec les sœurs Anne-Marie et Antoinette. À l'époque, elle cuisinait pour les enfants de l'école catholique de Mandibou. Elle avait alors reçu beaucoup de leçons d'hygiène, surtout que le père Benoît et les sœurs Anne-Marie et Antoinette se sentaient vraiment concernés à propos de tout ce qu'on servait aux enfants. Lorsque Yétoundé devint directrice de l'école catholique de Mandibou, elle mit l'expérience en hygiène d'Aminata au service des femmes de Mandibou. Elle avait réussi à persuader sa tante de réunir les femmes les vendredis soirs pour leur donner des leçons en la matière. Cela avait beaucoup aidé le village. Les femmes de Mandibou étaient à présent très regardantes à propos de l'eau qu'elles buvaient et faisaient boire à leurs enfants et à leurs maris. Elles

faisaient attention à ce qu'elles mangeaient et servaient à leur maïsonnée. Les enfants ne tombaient plus aussi souvent

malades que par le passé, puisqu'ils n'étaient plus contaminés par toutes sortes de microbes. Les femmes se portaient bien et leurs maris se sentaient bien eux aussi. Yétoundé avait beaucoup œuvré en faveur du Mandibou, elle en avait énormément fait et avait de bonnes raisons de se réjouir, mais les plaies qu'elle avait laissées en elle le bistouri des larmes étaient incurables.

Le weekend, Yétoundé tenait des réunions avec les parents d'élèves, réunions auxquelles les femmes étaient aussi conviées. Yétoundé profitait de ces occasions pour sensibiliser les parents d'élèves aux dangers de l'excision, du mariage forcé et d'autres questions. Elle avait rigoureusement organisé des campagnes contre l'excision et même la circoncision. Elle avait formé un comité qui persuada le vieil Amza, le chasseur Ahmad et quelques femmes du village d'un certain âge, de veiller au bien-être des enfants du village et des femmes aussi. Ce ne fut pas chose facile mais ces gens avaient fini par essayer de la comprendre et finalement accepté de travailler au bien-être de Mandibou. On déconseillait aux parents de battre leurs enfants et les maris qui battaient leurs femmes étaient punis publiquement. Yétoundé était très active et tout le monde disait du bien d'elle dans le Mandibou.

Karim, qui était maintenant retourné à Lago après

sa libération, rendait visite à Yétoundé à Mandibou. Ils étaient devenus de très bons amis ; des amants même, pourquoi pas ? Yétoundé n'avait plus Lamine dans sa vie et Karim était célibataire ; cela tombait donc bien pour les deux. Karim écrivait toujours pour son journal à Lago et rédigeait des articles qui parlaient des exploits de Yétoundé. C'est ainsi que les chaînes de télévisions se rendirent à Mandibou pour couvrir les activités de cette jeune femme qui fut rapidement connue sur tout le territoire.

Les vacances étaient finalement arrivées et les élèves avaient rejoint leurs parents. Raymond et Gabriel travaillaient toujours pour l'école et s'occupaient de son entretien. Yétoundé n'avait donc pas à s'en faire pendant les vacances et pouvait voyager, n'ayant pour tout souci que la rentrée scolaire à venir.

Pendant ces vacances, Yétoundé se rendit en France pour voir le père Benoît et les sœurs Anne-Marie et Antoinette. Ceux-ci vivaient tous à Paris au couvent de la rue de Vanves, Yétoundé avait leur adresse et n'était nullement anxieuse. Lorsque l'avion atterrit à l'aéroport de Roissy-Charles de Gaulle, Yétoundé descendit comme les autres passagers. Elle fit cacheter son passeport et, comme elle n'avait rien à déclarer à la douane, récupéra sa petite valise, sortit de l'aérogare et prit un taxi qui l'emmena au domicile du père Benoît et des sœurs Anne-Marie et Antoinette. Ceux-ci n'étaient pas allés accueillir Yétoundé à l'aéroport parce qu'ils ignoraient tout de son

voyage. Elle avait voulu faire de sa venue une surprise. Heureusement pour elle, le père Benoît et les sœurs Anne-Marie et Antoinette étaient tous là. Ils n'étaient pas allés en Bretagne cet été comme ils avaient coutume de le faire depuis leur retour en France.

Le concierge du couvent de la rue de Vanves où vivaient le père Benoît et les sœurs Anne-Marie et Antoinette informa ceux-ci de l'arrivée de Yétoundé. Ils n'en crurent pas leurs oreilles. Ils n'en crurent pas leurs yeux non plus quand ils virent Yétoundé. Ils l'embrassèrent à tour de rôle et Yétoundé, après un entretien avec eux, rejoignit son hôtel.

Yétoundé passa de très belles vacances à Paris. elle s'y promena et alla s'amuser dans le jardin du Luxembourg où convergent toujours les touristes qui visitent Paris pour la première fois. Elle se rendit également aux Champs Élysées et à la Bibliothèque Nationale. Dans le métro, elle vit à travers la glace, le quartier de Barbès, mais refusa de descendre après avoir vu des gens grouiller là comme des fourmis. Elle vit que le monde à Paris était complètement différent de celui qu'elle connaissait à Lago à l'époque. Elle apprécia les grandes rues propres de Paris et se souvint des rues sales de Lago où les marchandes de fruits déposaient des ordures qui restaient là pendant des mois comme si le pays manquait d'agents d'hygiène. Ces rues n'avaient pas de trous comme celles de Lago et n'étaient pas bosselées non plus mais étaient bien nivelées. Elle vit

des milliers de voitures circuler respectant les feux de circulation ; elle se souvint alors qu'au Nigara, ces feux existaient autrefois mais ne fonctionnaient plus de nos jours.

Yétoundé ne vit pas de soldats dans les rues comme elle les voyait traîner dans les rues du Nigara. Les quelques policiers qu'elle vit dans les rues étaient bien habillés ; ils ne portaient pas de haillons comme ceux du Nigara. Elle vit aussi que l'ordre régnait partout où elle se rendait ; elle ne vit pas non plus les policiers harceler les gens ni leur donner des coups de pieds. Au Nigara les soldats et les policiers donnaient toujours des coups de pieds aux citoyens qu'ils étaient censés protéger. Ils étaient des rois, faisant la pluie et le beau temps. Ils constituaient eux-mêmes une autorité d'ailleurs et assommaient les hommes, les femmes et même les enfants de coups. Yétoundé vit une nette différence entre son pays et la France. Elle s'aperçut qu'en France, la police protégeait la population contre les bandits et que les policiers n'étaient pas les ennemis du petit peuple.

Yétoundé était vraiment éblouie et avait du mal à croire ce qu'elle voyait, mais était de temps en temps étonnée. Elle pensait que le Nigara avait quand même des milliers de ressources; elle se souvint de l'or noir du pays et se demanda ce que les dirigeants du pays faisaient des milliards de dollars qu'ils tiraient chaque année de ces ressources minières. "Malheur de malheurs, les gens

souffrent au Nigara en dépit des richesses du pays.” se dit-elle.

Yétoundé continuait de se promener et plus elle se promenait, plus elle faisait des découvertes et se posait des questions. “Pourquoi l’état au Nigara n’est-il pas plus responsable envers ses citoyens ? Ici on sent que le gouvernement existe ; c’est vraiment un monde.” Yétoundé ne cessait pas de se poser des questions auxquelles elle ne trouvait pas de réponses et avait la migraine. Des tas de questions, effectivement, bouillonnaient dans sa tête mais elle ne trouvait aucune réponse à aucune de ces questions qui la tourmentaient à propos de son pays. Elle rentra immédiatement à son hôtel et prit un verre d’eau glacée à la réception. Elle sortit la clé de sa chambre de son sac à main et ouvrit aussitôt la porte. Dans sa chambre, elle prit un journal qu’elle se mit à lire et, soudainement, se souvint qu’elle devait repasser une de ses robes avant qu’advienne la coupure de l’électricité. Elle avait oublié qu’elle ne se trouvait pas au Nigara où une coupure du genre pouvait arriver à n’importe quel moment sans même que la compagnie en informât les gens. Elle réalisa qu’elle était en France et qu’elle ne devait même pas penser à une coupure d’électricité.

C’était devenu maintenant un acte réflexe et cet effet psychologique qu’avait créé la coupure électrique au Nigara la suivait partout et c’est ainsi que cela suivait les Nigarains qui se retrouvaient eux aussi à l’étranger.

Durant tout son séjour en France, Yétoundé ne devait d'ailleurs pas voir l'ampoule de sa chambre s'éteindre toute seule, ne serait-ce qu'une seconde. Elle aperçut qu'il y avait de l'eau dans les robinets vingt-quatre heures sur vingt quatre et que tout allait bien...

*

* *

Le Nigara avait connu ses premières élections avant le départ des toubabs au début des années soixante... Le pouvoir avait été remis aux civils à l'époque et les Nigarains avaient dansé ; mais après six ans, le sang avait recommencé à couler dans les rues du Nigara. Le pays perdit encore ses fils les plus valeureux pendant le coup militaire qui mit fin au premier régime civil de ce temps là. Les conflits ethniques étaient nés. Les rivalités engendrées par des mépris ethniques avaient plongé le Nigara dans la guerre civile. Les maris avaient perdu leurs femmes, les femmes, leurs maris et les mères, leurs enfants ; c'est ainsi que le Nigara avait perdu ses bras valides. Certains étaient partis se réfugier loin du pays et n'étaient plus revenus. Les enfants, abandonnés par leurs parents, étaient morts de faim. Les charognards ne faisaient aucun effort avant de trouver leur nourriture : partout où ils descendaient, ils se rassasiaient de cadavres.

Le ciel était sombre, le pays triste mais, après quelques années, on comprit que le problème du Nigara devrait se résoudre au cours d'une table ronde. Ce que

l'on fit et le Nigara commença une nouvelle marche.

A la fin d'une longue période de règne militaire, le Nigara connut de nouveau des élections : ses ressortissants s'étaient rendus aux urnes et avaient élu leur président. C'était à la fin des années soixante-dix, et encore une fois, les Nigarains avaient dansé. Seulement, quatre ans plus tard, les soldats étaient de nouveau sortis des casernes et avaient tout mis sens dessus dessous. Les Nigarains avaient dû attendre longtemps cette fois avant de retrouver la voie des urnes pour choisir leur président et remettre le Nigara en marche...

Les élections avaient commencé juste quelques mois après la mort du Général qui ne riait pas. L'autre Général qui prit le pouvoir, c'est-à-dire le Général gentilhomme, était un homme qui tenait parole. Il aurait pu être lui aussi une victime du Général qui ne riait pas, mais le destin en avait décidé autrement. Ce Général était appelé le Général sage par les Nigarains, car il l'était vraiment. Le Général sage avait donc compris que l'armée n'avait plus de « BUSINESS » au pouvoir car le Général qui ne riait pas avait sali celle-ci et l'avait même détruite à tel point que les soldats avaient perdu le moindre respect dont ils faisaient l'objet de la part des Nigarains. La sagesse demandait vraiment qu'il agisse : il promit d'agir, promit de mettre en place un régime civil. Il avait même promis de relâcher Massaoudi, cet homme qui se trouvait encore en prison. Les Nigarains applaudirent le Général sage ; les citoyens les plus sages

attendaient toujours car avec les soldats au pouvoir on ne sait jamais. . N'a-t-on pas vu le cas avec le Général qui riait toujours ? Pendant huit ans, il avait promis de mettre un régime démocratique en place mais le pouvoir est si agréable, le pouvoir est si « sucré » que quand on l'a dans un pays comme le Nigara, il faut être fou pour le lâcher.

Le Général sage, lui, ne voulait pas tromper le peuple et, pour montrer aux Nigarains qu'il était sincère, il avait vite fait libérer les prisonniers détenus par le feu Général qui ne riait pas. Le sort de Massaoudi demeurait en suspens et cela le tourmentait car c'était un sujet qui lui tenait à cœur. Les dirigeants du monde furent invités, Massaoudi fut sorti de son cachot et écouté pour la première fois. Il se mit à rêver à son ambition politique, mais ce rêve fut de brève durée. En effet, rêve de Massaoudi s'éteignit car lui même s'était éteint comme le feu. Massaoudi était mort ; la nouvelle circula comme un feu de brousse.

On avait servi du thé à Massaoudi lors de sa sortie de cachot et, quelques minutes plus tard, il s'était mis à grelotter et avait fini sa vie sur terre. Malheur des malheurs encore ! Le Nigara connaîtra-t-il encore ces jours sombres ? Panique générale ; tous les habitants de Lago fuyaient la ville pour les villages. On en avait marre, on ne pouvait plus supporter de voir autant de morts. Tant de gens étaient déjà partis, c'est-à-dire, morts ! Les Mandibou crièrent et versèrent des larmes comme ces

bébés excisés un jour de malheur par Brahima. Massaoudi fut transporté à Lago et fut enterré dans la cour de sa résidence, un véritable palais. Les obsèques eurent lieu et les hommes politiques pleurèrent, mais la plupart, ils versaient des larmes de crocodile. Des partis politiques se formaient sur le cadavre encore chaud de Massaoudi : les pauvres continuaient de pleurer car leur bienfaiteur était parti, ils ne le reverraient plus jamais. Pour eux, c'était fini...

Le Général sage, qui était vraiment sincère, convoqua le corps électoral sans plus tarder et les trois partis politiques qui furent enregistrés, participèrent aux élections. À dire vrai, le Général sage avait aussi son favori parmi les partis politiques récemment formés. Ce parti était d'ailleurs considéré comme le parti des Généraux car un ancien Général, le Général du Sud, qui avait volontairement remis le pouvoir aux civils au Nigara à la fin des années soixante-dix, avait remporté les élections présidentielles. Les Nigarains avaient applaudi très fort et dansé de nouveau car c'était enfin la démocratie, quelle que soit la forme qu'elle avait prise...

Les Nigarains avaient de nouveau leur liberté d'expression ; ils critiquaient le gouvernement ouvertement sans risque de se faire jeter en prison, ils injuriaient même le président sans que rien ne se passe. Le Général du Sud, maintenant devenu le président de la république, était un bon comédien ; il ne se fâchait pas. Il avait même demandé pardon à tous les Nigarains lors

de sa prise de pouvoir après les élections de la fin des années quatre-vingt-dix. Il avait compris qu'il fallait guérir les plaies car beaucoup de Nigarains portaient des plaies sur le corps, des plaies dues au règne du Général qui ne riait pas et de ses acolytes. Ne fut-il pas lui-même victime du Général qui ne riait pas? Le nouveau président du Nigara avait su se justifier et les Nigarains avaient décidé d'oublier le passé et de commencer à vivre de nouveau. Le Général du Sud, devenu donc le nouveau président du Nigara, forma sans plus tarder son gouvernement et créa des postes pour les femmes...

Un beau matin le président invita Yétoundé à son bureau. Il lui annonça qu'il voulait son accord car il désirait la nommer ministre des Affaires Sociales.

Yétoundé, bien qu'agréablement surprise, posa ses conditions ; elle voulait que le président fasse abolir l'excision dans tout le pays. Le président ne le lui refusa pas et signa illico un décret qui, désormais, abolissait la pratique de l'excision sur toute l'étendue du territoire. Après que ce décret eut été signé par le président de la république, c'est-à-dire le Général du Sud, ex-Général devenu maintenant civil, Yétoundé accepta l'offre qu'il lui avait faite. Karim avait raison ! N'avait-il pas dit une fois à Yétoundé, alors que celle-ci peinait avec lui en prison, qu'elle serait un jour parmi ceux qui dirigeront le Nigara ? Un sorcier ne dirait pas mieux, car Yétoundé avait maintenant le pouvoir dans les mains ; mais elle l'utilisa sagement pour achever la mission qu'elle avait

commencée lorsqu'elle dirigeait l'école catholique de Mandibou...

Yétoundé était maintenant le Ministre des Affaires Sociales du Nigara ; elle avait, dès sa première semaine de travail, demandé à chaque préfecture du Nigara de créer une association de femmes. En tête de chacune de ces associations, elle avait nommé des responsables – des femmes– qui veillaient sur le bien être de leurs semblables et des familles. Yétoundé n'avait pas du tout renoncé à mener sa campagne dans les villages sachant que beaucoup de femmes dans les villages sont négligées et que dans de nombreux villages, les gens continuaient de pratiquer en cachette l'excision. Elle avait publié un décret qui, en dehors de celui du président de la république, considérait l'excision des femmes comme un crime devant être sévèrement puni.

Yétoundé avait toujours gardé ses relations avec Karim. Elle avait fini par l'aimer et celui-ci l'aimait aussi. Comme il était toujours célibataire, il avait demandé Yétoundé en mariage lorsque celle-ci dirigeait l'école catholique de Mandibou. Le mariage fut célébré à l'époque à Lago dans la plus stricte intimité familiale : seuls quelques amis du couple avaient été associés l'événement. Karim avait, quelque temps après sa sortie de prison, fondé une entreprise de presse privée dont le titre était le plus lu du pays. Le journal de Karim faisait toujours des reportages sur les campagnes du ministère des Affaires Sociales et l'excision avait presque disparu.

on n'en entendait plus parler. Yétoundé avait de même ordonné aux parents d'envoyer leurs filles à l'école et c'était un véritable crime de lèse-majesté si un parent s'y refusait ou s'il enlevait sa fille de l'école pour l'engager de force dans un mariage précoce.

Le Nigara avait commencé une nouvelle marche, car au sein des communautés ou des villages, le ministère des Affaires Sociales avait formé un conseil de village où des formations en soins et en hygiène étaient données aux parents. Dans chaque hameau, le ministère avait fait construire, à l'instigation de Yétoundé, des puits où les habitants pouvaient trouver de l'eau potable. De même, des dispensaires étaient construits pour prendre soin des populations.

Yétoundé travaillait avec son homologue le ministre de l'Education Nationale ; c'est ainsi que des écoles furent créées dans les coins les plus reculés du Nigara. On apprenait aux analphabètes comment lire et écrire. Toutes les femmes du pays étaient contentes de voir une femme aussi compétente que Yétoundé diriger le ministère des Affaires Sociales. C'était d'ailleurs la première fois que pareil ministère voyait le jour au Nigara. Et Yétoundé maîtrisait bien son travail. Les habitants de Mandibou étaient contents d'elle et remerciaient toujours le ciel et les mânes des ancêtres de leur avoir donné une femme comme Yétoundé. Tout le monde à Mandibou était fier d'elle et ses parents, maintenant vieux, allaient de temps en temps lui rendre

visite à Abaja. C'était là que Yétoundé travaillait à présent. Yétoundé avait réussi et son rêve d'aider un jour les femmes de Mandibou et de faire vivre ses parents en ville était devenu réalité. Ses parents n'étaient pas néanmoins des habitués de la ville. Ils étaient nés à Mandibou et y avaient grandi : ils y avaient passé toute leur vie. Mandibou était devenu presque une ville car il y avait eu de nombreux changements et on y trouvait à présent toutes sortes de choses propres à une ville. Beaucoup de gens étaient venus vivre à Mandibou au moment où le Général qui ne riait pas terrorisait le pays et surtout les Mandibou de Lago ; ceux-ci n'étaient plus repartis.

L'électricité illuminait maintenant le Mandibou. les rues étaient bitumées et les écoles s'étaient multipliées car Yétoundé, en travaillant en collaboration avec le Ministère de l'éducation nationale, y avait tellement influencé les décideurs que d'autres écoles avaient été créées à Mandibou.

Certains grands magasins, qu'on trouvait auparavant uniquement à Lago, avaient maintenant des filiales Mandibou et les gens ne se fatiguaient plus pour aller à Lago s'approvisionner.

L'agriculture était cependant restée l'activité des Mandibou, sauf qu'elle était maintenant mécanisée. Malgré le développement de Mandibou, la vente des fruits n'avait pas cessé. Cette activité ne laissait pas les jeunes filles indifférentes et elles rivalisaient avec les

mères de famille une fois revenues de l'école. De nouveaux arbres fruitiers qui avaient été plantés avec de l'engrais, avaient rapidement poussé et leurs fruits étaient de plus en plus gros et doux au palais...

Yétoundé et Karim étaient restés sans enfants et cela ne dérangeait pas du tout Karim qui avait fait ses études en Europe avant d'être jeté en prison. En France, Karim avait vu de nombreux couples français sans enfants et cela ne lui disait pas grand-chose d'être comme eux après des années de mariage avec Yétoundé. Yétoundé lui avait cependant avoué avant leur mariage qu'elle ne pourrait pas lui donner d'enfants et celui-ci avait compris Yétoundé, qui cette nuit-là en expliquant à Karim sa situation, avait pleuré à chaudes larmes...

Le bistouri des larmes avait fait pleurer Yétoundé pendant longtemps; elle avait pourtant cessé de pleurer à partir du jour où elle avait expliqué la situation à Karim. Yétoundé avait donc adopté quatre beaux enfants – deux garçons et deux filles – qui vivaient avec eux et que le couple considérait comme sa véritable progéniture. Yétoundé et Karim avaient envoyé ces enfants dans de très bonnes écoles et le couple était heureux des progrès qu'y faisaient ces derniers.

Le Nigara devint de nouveau comme un arbre qui avait perdu ses feuilles en saison sèche et qui, la saison des pluies venue, les retrouvait. Le désordre avait semé au Nigara pendant des années, la misère avait germé sur le visage des hommes, des femmes et des enfants. Peu à

peu, les visages émaciés des hommes, des femmes et des enfants, tout comme ceux des singes qui sautillaient d'arbres en arbres jadis dans ce beau village de Mandibou, redevenaient beaux et joufflus. Le vent du renouveau soufflait et la pluie rendait la verdure encore plus verte, faisant pousser de nouveau le mil, fleurir les orangers, les bananiers, les manguiers et les papayers. Les palmiers grandissaient et leurs feuilles poussaient des cris sonores. Les écureuils descendaient de ces arbres et les remontaient avec une étonnante rapidité. Les perroquets des champs, perchés au sommet de ces jeunes arbres, criaient comme de petits singes. Les Mandibou auront encore plein à manger et plein de vin de palme à boire comme auparavant. Cependant, ils ne seront plus seuls à savourer cela ; tous les Nigarains se réjouiront et vivront tranquilles, ensemble.

Yétoundé ne pleurera plus, elle ne versera plus de larmes car elle avait lutté pour détruire le bistouri des larmes et les filles du Nigara ne connaîtront jamais ce bistouri des larmes car il n'existera plus. Les mères ne larmoieront plus ; leurs enfants ne pleureront plus non plus, mais riront dans leur dos et dans leurs bras...

L'auteur

Ramonu Sanusi est professeur de français et de littérature francophone au Département d'Études Européennes de l'Université d'Ibadan. Titulaire d'un Doctorat de l'Université d'Oregon (Etats-Unis), Sanusi a enseigné la littérature africaine et caribéenne d'expression française à George Mason University en Virginie (Etats-Unis). L'auteur a publié entre autres *Mama Tutu et Cris Nègres* (2003), *The Spirit Child* (2005) et *Septième Printemps / Seventh Springtime* (2006).

L'oeuvre

Lorsqu'elle découvre l'origine du mal qui la prive de tout désir sexuel et l'empêche d'enfanter, Yétoundé décide de se venger contre ceux qui l'ont un jour excisée. Elle tente donc de commettre un crime et se retrouve en prison. L'histoire se passe au Nigara, pays des généraux putschistes, pays des carnages et des corruptions, pays des intrigues politiques et des incertitudes. Mais la roue de l'histoire tourne. Le vent du renouveau finira-t-il par souffler au Nigara? Qu'advient-il de Yétoundé?

Graduke Publishers 2010
Ibadan, Nigeria

ISBN:978-978-48729-4-2

